Notes du mont Royal
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCIEN,

DE LA

TRADUCTION

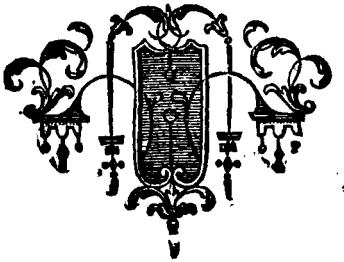
DE N. PERROT,

SR D'ABLANCOURT.

Avec des Remarques sur la Traduction.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.

TOME I.



A PARIS,

Chez DAVID, ruë du Hurepoix.

M. DCC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

IL n'y a point de Livre qui ne soit exposé à estre critiqué, & c'est ordinairement aux meilleurs Ouvrages ausquels on s'est le plus attaché. Celuy-cy sans doute n'en sera pas plus exempt que les autres, au contraire ; aussi plusieurs personnes m'avoient détourné de le traduire, prévenus qu'on ne devoit point rendre public, & en nostre Langue, un Auteur convaincu d'impieté & d'irreligion, & qui avoit imaginé mille railleries contre les faux Dieux de l'Antiquité.

Ce qu'on peut dire contre moy dans

cette Traduction se rapporte à deux chefs, sçavoir, au Dessein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cet Auteur, par la raison que je viens de rapporter; les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Je veux répondre à ces deux objections, après avoir dit quelque chose de la vie de LUCIEN, qui servira à ma justification, & qui fera mieux voir les raisons que j'ay euës de le traduire.

Province de Syrie.

LUCIEN estoit de Samosate capitale de la Comagéne: il n'estoit pas de grande naissance; car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, résolut de luy faire apprendre un mestier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté favorables, il se jetta dans les Lettres, sur un songe qui est rapporté au commencement de ses Ouvrages. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Avocat; mais qu'ayant en horreur les criailleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un azile. Il paroist par ses Ecrits, que c'estoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & qui composoit des Déclamations & des Harangues sur divers sujets, & mesme des Plaidoyers; quoy qu'il ne nous en reste

point de sa façon. Il s'establit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie, & enfin, revint après en son Païs par la Macédoine. Mais on voit bien qu'il a vescu une partie du temps à Athénes, aussi en avoit-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philosophie; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vescu quatre-vingt-dix ans, depuis le regne de Trajan, & au-dessus, jusques par-delà Marc-Aurèle, sous qui il fut en grande estime, & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les Chiens: mais c'est apparemment une calomnie, pour se venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ses railleries les premiers Chrestiens, non plus que les autres. Toutefois, ce qu'il en dit se peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur simplicité, qui est plutost une loüange qu'une injure; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Christianisme. Quelques-uns ont crû qu'il avoit esté Chrestien; mais cela ne paroist point dans ses Livres. Il est vray qu'il sçait beaucoup

de nos mysteres pour un Estranger ; quoyque le voisinage de la Judée, & le commerce des Chrestiens, joint à sa curiosité naturelle, luy ayent pû acquerir toute cette connoissance. D'autres le veulent faire passer pour un modelle de sagesse & de doctrine : Mais outre l'amour des Garçons, auquel il a esté sujet, & le peu de sentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy est pas pardonnable d'avoir déchiré la réputation des plus grands Hommes, sur le rapport de la Renommée, ou plutost sur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse excuser, en disant, que ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de leur nom, pour couvrir leurs vices ; on voit bien qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'en médire, & qu'il leur donne toujours quelque coup de dent en passant. Au reste, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la philosophie, & qu'il n'en avoit appris que ce qui servoit à sa profession de Rhéteur, qui estoit de parler pour & contre, sur toutes sortes de sujets. Mais on ne peut nier que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siecle, qui a par tout de la mignardise & de l'a-

Bourdelet en sa Préface.

grément, avec une humeur gaye & enjoüée, & cet air galant que les Anciens nommoient *Urbanité*, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, jointe à son élegance & à sa politesse. Je le trouve seulement un peu grossier dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plustost la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toûjours où il faut, qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçavoir. Mais c'est une grande preuve du mérite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres Pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës, soit par mal-heur ou par negligence. Et il faut bien que les Chrestiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi jamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des cho-

ſes humaines ; & je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'inſinuë doucement dans les eſprits par la raillerie ; & ſa Morale eſt d'autant plus utile, qu'elle eſt agreable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choſes très-curieuſes ; & c'eſt comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laiſſe à part, que les Fables y ſont traitées d'une façon ingenieuſe, qui eſt très-propre à les faire retenir, & qui ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver eſtrange que je l'aye traduit, à l'exemple de pluſieurs Perſonnes doctes qui ont fait des Verſions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre ; & je ſuis d'autant moins blaſmable, que j'ay retranché ce qu'il y avoit de plus ſale, & adoucy en quelques endroits, ce qui eſtoit trop libre ; par où j'entre en la juſtification de ma conduite, puis que voilà mon deſſein aſſez bien juſtifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cet Auteur. Je diray ſeulement que je luy ay laiſſé ſes opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne ſeroit pas une Traduction ; mais je répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce

qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentillesses & des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction réguliere. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du *Jugement des Voyelles*, & deux ou trois autres, qui consistent dans la proprieté des termes Grecs, & qui ne seroient pas entenduës hors delà. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas estrange aux mœurs de la Gréce, & qui font horreur aux nostres. L'Auteur allegue à tous propos des Vers d'Homere, qui seroient maintenant des pédanteries, sans parler de vieilles Fables trop rebattuës, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées, qui feroient à présent un effet tout contraire à son dessein; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'érudition. Il a donc fallu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agréable; autrement, ce ne seroit pas Lucien; & ce qui plaist en sa Langue, ne seroit pas supportable en la nostre. D'ailleurs, comme dans les beaux visa-

ges il y a toûjours quelque chose qu'on voudroit qu'il n'y fust pas ; aussi, dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulierement quand les choses ne sont faites que pour plaire : Car alors on ne peut souffrir le moindre défaut ; & pour peu qu'on manque de délicatesse, au lieu de divertir on ennuye. Je ne m'attache donc pas toûjours aux paroles ni aux pensées de cet Auteur ; & demeurant dans son but, j'agence les choses à nostre air & à nostre façon. Les divers temps veulent non seulement des paroles, mais des pensées differentes ; & les Ambassadeurs ont coustume de s'habiller à la mode du Païs où l'on les envoye, de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils taschent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement Traduction, mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Terence en a usé dans les Comedies qu'il a prises de Ménandre, quoy qu'Aulu-Gelle ne laisse pas de les nommer des Traductions ; mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la chose. Ciceron en a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque qu'une Version de Panétius : Et dans celles qu'il

Sumptas ac versas de Græcis. *Lib.* 2. *c* 25.

avoit faites des Oraisons de Demosthéne & d'Esquinés, il dit qu'il a travaillé, non pas en Interprete, mais en Orateur; qui est la mesme chose que j'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que je ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élegante: Il y en a aussi où j'ay consideré plustost ce qu'il falloit dire, ou ce que je pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais je me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce temps-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Terence,

Contaminari non decêre Fabulas,

Qu'il ne faut point corrompre son Auteur, ni rien alterer de son sujet; mais je leur répondray avec luy,

Partim reliquit, alia expressit, &c.

Quod Græcum quidam mirè quam suave est, verti autem neque potuit neque debuit. *Aulu-Gell. Lib. 3. c. 9.*

Faciunt intelligendo, ut nihil intelligant,
Qui cùm hunc accusant, Navium, Plautum, Ennium
Accusant, quos hic noster authores habet,
Quorum æmulari exoptat negligentiam,
Potius quàm istorum obscuram diligentiam.

Ils perdent la raison à force de raisonner. Car en l'accusant, ils accusent les Anciens, qu'ils ont pour garens, & dont ils aiment mieux imiter la negligence, que l'obscure exactitude des autres.

Que cet *obscuram diligentiam* dit bien le défaut de ces Traductions scrupuleuses, dont il faut lire l'Original pour entendre la Version !

TABLE

DES TRAITEZ OU DIALOGUES contenus dans le premier Tome de Lucien.

LE Songe de Lucien, Pag. 1
Contre un homme qui l'avoit appellé Promethée, 12
Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe, 18

Le supplément du Jugement des Voyelles est à la fin du troisiéme Volume.

Timon, ou le Misantrope, 40
L'Alcyon, ou la Metamorphose, 69
Promethée, ou le Caucase, 73

DIALOGUES DES DIEUX, p. 86

Dialogue de Promethée & de Jupiter, Là-mesme.

Dialogue de Jupiter & de Cupidon, 88
Dialogue de Mercure & de Jupiter, 90
Dialogue de Jupiter & de Ganyméde, 91
Dialogue de Junon & de Jupiter, 95
Autre des mesmes, 98
Dialogue de Vulcain & d'Apollon, 100
Dialogue de Vulcain & de Jupiter, 103
Dialogue de Neptune & de Mercure, 104
Dialogue de Mercure & du Soleil, 106
Dialogue de Venus & de la Lune, 108
Dialogue de Venus & de Cupidon, 109
Dialogue d'Hercule, d'Esculape, & de Jupiter, 111
Dialogue de Mercure & d'Apollon, 113
Dialogue d'Apollon & de Mercure, 114
Dialogue de Junon & de Latone, 116
Dialogue d'Apollon & de Mercure, 118
Dialogue de Junon & de Jupiter, 120
Dialogue de Venus & de Cupidon, 121
Le Jugement de Pâris, 123
Dialogue de Mars & de Mercure, 135
Dialogue de Pan & de Mercure, 136
Dialogue d'Apollon & de Bacchus, 138
Dialogue de Mercure & de sa mere, 140
Dialogue de Jupiter & du Soleil, 142
Dialogue d'Apollon & de Mercure, 144

DIALO-

DIALOGUES DES DIEUX MARINS, p. 146

Dialogue de Doris & de Galathée, Là-mesme.
Dialogue de Neptune & de Polyphéme, 148
Dialogue de Neptune & d'Alphée, 150
Dialogue de Protée & de Menelaüs, 152
Dialogue de Panope & de Galené, 153
Dialogue de Neptune, d'un Triton, & d'Amymone, 155
Dialogue de Zéphire & de Notus, 157
Dialogue de Neptune & des Dauphins, 158
Dialogue de Neptune & d'Amphitrite, 160
Dialogue d'Iris & de Neptune, 161
Dialogue du Fleuve de Xante, & de la Mer, 162
Dialogue de Doris & de Thetis, 163
Dialogue du Fleuve Enipée & de Neptune, 165
Dialogue d'un Triton & des Néréïdes, 166
Dialogue de Notus & de Zéphire, 168

DIALOGUES DES MORTS, p. 171

Dialogue de Diogéne & de Pollux, Lâmesme.
Dialogue de Crésus, &c. 174
Dialogue de Ménipe & de Trophonius, 176
Dialogue de Mercure & de Caron, 178
Dialogue de Pluton & de Mercure, 180
Dialogue de Terpsion & de Pluton, 182
Dialogue de Zénophante & de Callidémidés, 185
Dialogue de Cnémon & de Damnipe, 186
Dialogue de Simyle & de Polystrate, 187
Dialogue de Craton & de Mercure, 190
Dialogue de Cratés & de Diogéne, 197
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal, 199
Dialogue de Diogéne & d'Alexandre, 204
Dialogue d'Alexandre & de Philippe, 207
Dialogue d'Achilles & d'Antiloque, 210
Dialogue d'Hercule & de Diogéne, 211
Dialogue de Ménipe & de Tantale, 214
Dialogue de Ménipe & de Mercure, 216

Dialogue d'Eaque, de Protesilas, de Ménélaüs, & de Pâris, 218
Dialogue de Ménipe & d'Eaque, 220
Dialogue de Ménipe & de Cerbére, 224
Dialogue de Caron, de Ménipe, & de Mercure, 225
Dialogue de Pluton, de Protésilas, & de Proserpine, 228
Dialogue de Mausole & de Diogéne, 230
Dialogue de Thersite, de Nirée, & de Ménipe, 232
Dialogue de Ménipe & de Chiron, 233
Dialogue de Diogéne, d'Antisthéne, & de Cratés, 235
Dialogue de Ménipe & de Tiréſias, 239
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon, 241
Dialogue de Minos & de Soſtrate, 242

La Nécromancie, 245
Caron, ou le Contemplateur, 265
Des Sacrifices, 288
Les Sectes des Philoſophes à l'encan, 298
Le Peſcheur, ou la vengeance, 324
Le Tyran, ou le Paſſage de la Barque, 356
De ceux qui entrent au ſervice des Grands, 379
Défenſe du Diſcours précédent, 408

Hermotime, ou des Sectes, 417
Herodote, ou Aëtion, 461
Zeuxis, ou Antiochus, 465
Harmonide, 471
Le Scythe, ou l'Estranger, 473

Fin de la Table des Traitez ou Dialogues du premier Tome.

APPROBATION.

J'Ay leu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Lucien, de la Traduction de M. d'Ablancourt*; & j'ay cru que la réimpression en seroit agreable au Public. Fait à Paris ce 23. Février 1707.

FONTENELLES.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitoit faire imprimer *le Comte de Vvarvvick par Madame Daulnoi ; la Vie de Guzman d'Alfarache ; Lucien, de la traduction de Perrot d'Ablancourt ; Traduction des Satyres de Perse & de Juvenal par le Pere Tarteron*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges sur ce necessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele, sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiez, en un ou

plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée pour modele sous notre scel; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *huit années consecutives*, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Lives ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier

Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le quatriéme jour du mois de Février, l'an de Grace mil sept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en son Conseil.

FOUBERT.

Registré, ensembl: la Cession ci-dessus, sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 306. fol. 257. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le huit Février 1729.

COIGNARD, Syndic.

J'ai fait part du present Privilege à Messieurs Osmont pere, Charpentier & Compagnie, pour en joüir conjointement avec moi. A Paris ce huitiéme Février mil sept cens vingt-neuf. DIDOT.

LUCIEN,

LUCIEN. 1.

DE LA TRADUCTION 2.

DE N. PERROT,

SR D'ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN. 3.

Ce discours est fait par l'Auteur dans une Assemblée, quoique cela ne paroisse pas d'abord : & contient comme une Idée de sa vie.

J'AVOIS près de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorsque mon pere délibera avec ses amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on

1. *Lucien* ; J'ai mieux aimé prendre ce titre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues. D'autre costé celuy d'*Oeuvres* eust esté trop vaste ; car je ne mets pas icy les Vers, ny quelques autres Ouvrages qu'on attribuë à Lucien. Au reste, je dis *Lucien*, & non pas *Lu-*

me jettast dans les Lettres, à cause que pour y réussir, il faut *beaucoup de temps & de dépense* : pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile que l'on soit. *Ils considéroient que je n'estois pas riche*, & qu'en apprenant quelque métier, il me fourniroit en moins de rien de quoy vivre, sans estre à charge à mon pere, ni à ma famille. Cette opinion fut donc suivie, &

cian, pour suivre la prononciation commune, puisque dans les langues, aussi-bien que dans la Jurisprudence, *Communis error facit jus.*

2. *De la Traduction* ; J'ay dit dans la Préface, que c'estoit icy une Traduction libre, parce que les galanteries & les gentillesses ne se pouvoient pas traduire autrement. C'est pourquoy je m'y suis proposé l'agrément plûtost que la fidelité ; ou plûtost, j'ai crû que la fidelité en cet endroit consistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

3. *Le Songe de Lucien* ; Je ne mets pas, *ou sa Vie*, parce que ce n'en est icy qu'une idée, comme je le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépense ; Le mot, *de temps*, emporte en quelque sorte du travail, & celui de *dépense*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy j'ay expliqué ce qui suit, de la fortune, plûtost que des Richesses ou de la Condition.

Ils consideroient que je n'estois pas riche ; Je passe doucement sur chaque chose, sans m'attacher à toutes les paroles.

il ne resta plus que d'en trouver un qui fust honneste & utile tout-ensemble, & qui me donnast de quoy subsister. Après en avoir proposé plusieurs, qui furent diversement condamnez ou approuvez, selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil sur mon oncle, qui étoit excellent *Sculpteur*: Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déja quelque disposition! il jugeoit cela à me voir faire *de petits ouvrages de cire*, où je ne réussissois pas mal, quoyque cela fust cause assez souvent de me faire donner le foüet. Cette proposition ne me déplaisoit pas, parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant un métier qu'un honneste divertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lorsque je leur ferois present de quelque piece de ma façon. *Cela fut donc resolu*

Sculpteur, on voit plus bas que c'estoit en pierre.

De petits Ouvrages de cire: Il est plus délicat de la sorte, que de dire, des hommes, des chevaux, & des bœufs. En un mot toutes les choses exprimées en general, sont plus belles qu'en particulier, si le particulier n'est très-agreable, & dans les graces du païs; ce qui ne peut pas être dans la traduction d'un ancien.

Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succès. Cecy est transposé, comme je fais

avec quelque esperance de succès, & mon oncle me mena de ce pas chez luy ; & me donnant un ciseau : Trace legérement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras : Car, comme dit un Poëte, c'est à demy fait que de bien commencer. Mais j'appuyay si lourdement le ciseau *sur cette pierre* ; qui estoit assez délicate, qu'elle se rompit : ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne pût s'empêcher de me donner quelques coups de foüet ; tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis, tout pleurant, *& criant qu'il l'avoit fait par envie*, de peur que je ne le surpassasse un jour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à lui dire des injures ; cependant, le soir venu, je me couche, & ne fis que resver toute la nuit, *& me tourner de tous costez*. Il n'y a rien jusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de votre attention, aussi n'est-ce

d'ordinaire, pour la clarté & la netteté du raisonnement.

Sur cette pierre, je ne dis pas *une table de pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficulté ; mais j'exprime dans la suite ce que c'estoit.

Criant qu'il l'avoit fait par envie, cela dit assez la chose sans la répeter.

Et me tourner de tous costez, j'ajoûte cela, comme une marque d'inquietude.

pas pour cela que je l'ay allegué ; mais pour vous faire part *d'un ſonge que j'eus enſuite*, ſi clair qu'il pourroit paſſer pour une verité ; de ſorte que l'image m'en demeûre encore empreinte dans la memoire. *Il me ſembla de voir deux Dames*, l'une groſſiere & mal peignée, *qui avoit les mains craſſeuſes*, les bras retrouſſez, le viſage tout couvert de ſueur & de pouſſiere : enfin, telle qu'eſtoit mon oncle, lors qu'il travailloit de ſon métier. L'autre, *d'une façon honneſte &*

D'un ſonge que j'eus enſuite : je n'allegue point des Vers d'Homére, parce qu'il ne dit rien de nouveau, & j'en uſe ainſi preſque par tout : Car ſouvent une beauté de ce temps-là eſt une pédanterie de ce temps-cy.

Il me ſembla de voir deux Dames : je marque plus bas, qu'elles le tirailloient, & je tranche court, pour éſtre plus net.

Qui avoit les mains craſſeuſes, &c. J'omets des particularitez & en change d'autres, parce que les choſes n'ont pas meſme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe trouſſée* ; mais *les mains craſſeuſes, & les bras retrouſſez*, viennent auſſi-bien au ſujet, & l'expreſſion en eſt plus belle ; cela ſervira d'exemple pour pluſieurs autres endroits, où je prens la meſme liberté pour la meſme raiſon : j'exprimeray plus bas, qu'elle eſtoit robuſte & vigoureuſe.

L'autre d'une façon honneſte : ſon habit ſera expliqué enſuite.

plus délicate, avec un visage doux & riant. Après m'avoir bien tiraillé, pour m'attirer chacune à leur parti : à la fin elles remirent à mon choix la décision de leur differend, & la premiere commença ainsi : Mon fils, je suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connuë dès ton enfance : car ton ayeul maternel *& tes deux oncles* s'y sont rendus celebres. Si tu me veux suivre, sans t'arrester aux cajoleries de ma rivale, je te rendray illustre ; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras *robuste & vigoureux* comme moy, tu remporteras une

Et tes deux Oncles, ou plûtost, *tes Oncles des deux costez* ; mais je me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifferentes : outre qu'il n'est pas icy question d'un Contract, ny de la Genealogie d'un Grand ; c'est pourquoy je n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obscurcit ou affoiblit des choses qui ne sont faites que pour plaire.

Robuste & vigoureux. Voilà les qualitez que j'avois manqué à mettre plus haut, j'en use souvent ainsi : Du reste il vaut mieux dire, *robuste & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui est une qualité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de rapport.

estime qui ne sera point sujette à l'envie, *ny cause un jour de ta perte*, comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point de peur; c'est celuy de *Phidias & de Polyclete*, & des autres grands Sculpteurs qui se sont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on revére encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Considere combien, en suivant leurs traces, tu acquerras de gloire & de loüange, & de quelle joye tu combleras ton pere & ta famille. Voilà à peu près ce que me dit cette Dame: mais grossierement, comme parlent les Artisans, quoyqu'avec beaucoup de vigueur; après quoy l'autre parla ainsi. *Je suis l'Eloquence, qui ne t'est pas inconnuë*, encore que tu ne sois pas en estat de la posseder. La Sculpture t'a

Ny cause un jour de ta perte: j'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail, comme je fais presque par tout, parce que le détail de ce temps-cy ne se rapporte pas à celuy de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

Phidias & Polyclete. Je ne mets que ces deux noms, parce que celà suffit.

Je suis l'Eloquence: ce mot y vient mieux que celuy d'*Erudition*, ou quelqu'autre semblable; outre que tout ce qu'il dit, se rapporte presque à l'Eloquence.

Qui ne t'est pas inconnuë, &c. Il l'a falu mettre ainsi, parlant de l'Eloquence.

dit les avantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'écoutes, tu ne seras jamais qu'un miserable Artisan, *exposé au mépris* & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour subsister, sans pouvoir jamais obliger ny désobliger personne ; en un mot, esclave de ceux sur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer, sans envier ta condition ; mais si tu me veux suivre, je t'apprendray *tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Univers*, & d'illustre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de *vertu & de sçavoir*, qui sont ses plus beaux

Exposé au mépris, &c. Je ne dis pas comme l'Auteur, *Menant une vie de liévre*, parce que cela n'est pas à nostre air ; ce qui doit servir d'exemple pour plusieurs autres endroits, où je suis obligé de changer, ou de phrase, ou de proverbe, & quelquefois même d'exemple, ou de comparaison, parce qu'ils ne sont pas à nostre usage : Du reste j'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnuë, & contrainte de travailler de ses mains.*

Ce qu'il y a de beau & de rare, &c. Cela vient mieux au sujet, que de dire : *Toutes les choses divines & humaines*, ce qui est trop vaste.

Vertu & Sçavoir : Je comprens en deux mots, à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit plus au long.

ornemens, & par la connoissance du passé je te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en donneray un magnifique, comme celuy que tu me vois; & de pauvre & inconnu, je te rendray illustre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les Païs étrangers, je feray marcher ta renommée devant toy; on te viendra consulter comme un Oracle, & si-tost que tu auras ouvert la bouche, chacun sera attentif à oüir tes sentimens pour les suivre. Enfin, tu seras *adoré & respecté de tout le monde*, & toutes tes paroles & tes actions serviront d'exemple & de regle à la posterité. Je te donneray mesme l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à jamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est devenu par mon moyen; Esquinés, de pauvre garçon, a esté recherché & consideré de Philippe; Socrate mesme, qui avoit suivy ma rivale, ne m'eut pas plûtost

Adoré & respecté de tout le monde; le Grec dit, *montré au doigt*: ce que je n'allegue que pour faire voir combien on est obligé de changer de choses, quand on veut traduire avec agrément.

connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que je luy ay acquis une estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses & de credit, pour suivre une pauvre inconnuë, qui est contrainte de travailler de ses mains pour vivre, & *de songer plûtost à polir un marbre, qu'à se polir soy-mesme* ! Elle n'eut pas plûtost dit cela, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus, je courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eust achevé sa harangue ; dequoy l'autre irritée, *fut transformée en statuë*, par la rage & le dépit, comme il arrive assez d'autres merveilles en songe. Alors l'Eloquence, pour me récompenser de mon choix, me fit monter avec elle sur son Char ; & touchant ses chevaux aisles, me promena d'Orient en Occident, *me faisant répandre par tout*

Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là en Italie & en Gaule.

De songer plûtost à polir un marbre, que soy-mesme : j'omets des termes de l'Art dont on se peut passer.

Transformée en statuë : j'ay trouvé cela plus à propos, que de dire en *rocher comme Niobe.*

Répandre par tout je ne sçay quoy de céleste & de divin : je ne dis pas *comme Triptoleme*, parce que cela n'y revient pas entierement, outre que, comme j'ay déja dit, ce qui faisoit une beauté de ce temps-là, seroit

je ne sçay quoy de céleste & de divin, qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena ensuite dans mon païs, couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience : Tien, luy dit-elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'eusses privé sans moy. Voilà la fin de mon songe. Mais il me semble que j'entends dire à quelqu'un, qu'il est bien long, & qu'il faloit que ce fust une nuit d'Hyver, ou celle que vantent les Poëtes, qui donna la naissance à Hercule. Un autre ajoûtera, peut-estre, que je me fusse bien passé de vous entretenir d'un songe, & que c'est abuser de vostre audience, & de l'honneur que vous me faites de m'entendre si favorablement. Mais, Messieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de conter le sien en pleine Assemblée, lors qu'environné d'ennemis & privé de tout secours, il n'attendoit que la mort ou la captivité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la jeunesse à l'amour de la Verru, par cet exemple, & de l'encourager

En la Retraite des dix Milles.

desagréable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à son Auteur.

à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carriere. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux ; & pour redoubler son courage, qu'il jette les yeux sur moy, & qu'il voye ce que j'estois quand je suis party, & en quel estat je suis revenu ; tel, que je ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.

*CONTRE UN HOMME, qui l'avoit appellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes Ouvrages ne sont que de terre, je tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que je suis ingenieux comme lui, *j'ay peur que*

* *Contre un homme qui l'avoit appellé un Promethée.* Il n'est pas necessaire de dire *Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par-là.

j'ay peur que ce ne soit une raillerie ; je

ce ne soit une raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriver à la perfection du sien ; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres, &, si tu veux, dignes du Caucase. C'est vous autres, Grands Orateurs, qui estes en ce point des Promethées ; Vous qui animez vos Ouvrages *de ce feu céleste & divin* qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'est que les vostres sont d'or, & que les siens n'estoient que de bouë. Pour les miens, ce sont des statuës de plâtre, qu'on fait voir en un jour de spectacle, pour donner du plaisir au peuple, & non pas pour durer éternellement. Peut-estre aussi, que tu m'as appellé Promethée, au sens que ce Poëte Comique a dit, que Cleon estoit un Promethée, mais que ce n'estoit qu'après coup, pour dire, *Qu'il manquoit de prévoyance*, & qu'il ne s'avisoit de ses fautes qu'après les avoir faites, quoyqu'il luy ressemblast

marque ensuite que les Atheniens sont grands railleurs.

De ce feu celeste & divin : je n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuste à l'histoire de Promethée.

Qu'il manquoit de prévoyance, &c. J'ay pris ce sens-là, parce qu'autrement ce ne seroit que la mesme chose que ce qu'il a dit d'abord.

Les Athenians estoient grands railleurs.

du reste. Que si c'est comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Promethées, je trouve la raillerie délicate, & digne de ton païs, parce que mes ouvrages sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira, peut-estre pour me flater, que c'est à cause que mon invention est nouvelle, *& que je n'ay point eu de modelle*, non plus que luy, sur lequel je me pusse former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages, comme elle a fait le sien, ce n'est pas assez pour moy qu'on en louë la nouveauté, si l'on n'y trouve les autres graces avec celle de l'invention. Car sans cela, je les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces. Si j'estois d'autre sentiment, je mériterois d'estre déchiré comme Promethée, mais *par une douzaine de Vautours*, au lieu d'un, pour ne pas sçavoir qu'une chose qui ne vaut rien, est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nouvelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ny abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce pro-

Et que je n'ay point eu de modelle, &c. Il n'y a que cela de necessaire au sujet.

Une douzaine de Vautours : il y a au Grec 16. mais je suy les propriez de ma langue.

pos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un jour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie, *un Chameau tout noir*, & un homme moitié noir & moitié blanc. Mais *au lieu de l'admiration* & de la loüange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les uns, & épouventa les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne fit plus voir ces deux Monstres; de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre pour récompense à un *joüeur de flûte*. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les uns, & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Co-

Un Chameau tout noir; je n'ajoûte pas *de la Bactriane*; car si c'est qu'ils viennent de la sorte en ce païs-là, cela en diminuë la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'est pas necessaire.

Au lieu de l'admiration. Je n'ajoûte point, que ce Chameau estoit tout couvert d'or & de pourpre; car cela ne sert de rien au sujet pour lequel il s'allegue; & toutes les circonstances inutiles obscurcissent la raison plus qu'elles n'embellissent le discours.

Un joüeur de flûte; je retranche par tout les mots propres qui ne font qu'embarrasser, & qui sont inutiles au conte; parce que cela charge inutilement la memoire, & empêche de retenir les choses necessaires.

medie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien mêlées ensemble, parque l'union de deux contraires est plûtost un monstre qu'un miracle; & personne n'admira jamais *les Centaures* pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisiéme qui le soit encore plus; mais je ne voudrois pas assurer que je l'aye fait, & je crains plûtost d'avoir corrompu *deux bonnes choses par leur mélange.* Car *le Dialogue aime à s'entretenir* en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur un theatre;

Les Centaures: je ne parle point de leurs meurtres, & de leur yvrognerie; car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

Deux bonnes choses par leur mélange; cela est assez clair, sans avoir besoin d'exemple; car de dire avec l'Auteur, *comme on fait un breuvage excellent avec du vin & du miel*, cela sent trop l'Aporicaire, pour une comparaison qui n'est mise que par forme d'ornement. Voilà comme les graces d'à cette-heure ne sont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue aime à s'entretenir, &c. Je réunis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardant que le suc, & ce qui est necessaire au raisonnement.

si bien

si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue, & de ses vaines spéculations, dépeignant tantost les Philosophes marchant sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches sotes & curieuses. Cependant, *j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier* ces deux mortels ennemis; & je laisse aux autres à juger si j'y ay bien réussi, & si je n'ay point tout gasté, comme Promethée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy, les conviez, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car *pour ce qui concerne le larcin*, je ne crains pas qu'on m'en accuse. *Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hippo-*

J'ay esté assez hardy pour vouloir réconcilier, *&c.* Il y a icy une comparaison tirée de la Musique, qui n'est pas à nostre usage, parce qu'il faut que les comparaisons soient des choses connuës, & que tout le monde sçait: je l'aurois bien renduë par équivalent; mais il n'en estoit pas besoin, car j'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opposition.

Pour ce qui concerne le larcin, je n'ajoûte pas, *parce qu'il est Dieu du larcin*: car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas necessaire au sujet.

Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hip-

gryphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie, sans avoir besoin de les contrefaire! Mais quelque extravagans qu'ils soient, j'y suis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce n'est pas à Promethée de changer d'avis, mais à Epimethée.

pogryphes, j'ay rendu la chose à nostre air; car les mots qui sont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'estant pas connus comme de ce temps-là.

NIGRINUS, OU LES MŒURS D'UN PHILOSOPHE.

C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome, ausquels il oppose la douceur de la Philosophie; & mesle parmi cela des invectives contre ceux qui abusent de ce nom.

LUCIEN A NIGRINUS.

C'est qu'il y en avoit beaucoup.

CE seroit porter *des Choüettes à Athenes*, comme dit le Proverbe, que de parler de science & de doctrine devant

Ce seroit porter des Choüettes à Athenes: ce Proverbe estoit trop connu, pour avoir be-

Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy addressant ce dialogue, de faire montre de mon sçavoir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir plus retenu : car c'est l'admiration de son Eloquence qui me fait parler : & non pas l'opinion que j'ay de la mienne.

soin d'explication ; car il n'y a rien qui fasse tant languir un discours, que de vouloir tout dire ; c'est pourquoy les anciens Latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

LYCINUS. QUE tu és devenu grave & sévere depuis quelque temps ! Au lieu de nous entretenir familierement comme tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux & si méprisant.

L'AMI. C'est que *de pauvre je suis devenu riche*, d'esclave libre, de fou sage.

LYCINUS. En si peu de temps !

L'AMI. Encore moins que tu ne penses.

De pauvre, je suis devenu riche : pour estre plus vif, j'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'après quelque circonlocution.

LYCINUS. Dy-m'en la cause, afin de redoubler ma joye.

L'AMI. J'estois allé à Rome, pour trouver quelque remede à mon *mal d'yeux*, qui augmente tous les jours.

LYCINUS. Je le sçay, & souhaite que tu en ayes trouvé un bon.

L'AMI. Si-tost que je fus arrivé, j'allay voir de grand matin le Philosophe Platonicien Nigrinus, que je desirois entretenir, il y avoit long-temps; *je le trouvay dans son cabinet*, un livre à la main, environné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec une Sphere devant luy, & diverses figures de Mathematique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & après nous estre enquis l'un de l'autre, selon la coûtume, tant de nostre santé, que de nos occupations, je luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Gréce: Mais il n'eust pas plûtost ouvert la bouche, pour me répondre, que je me sentis comme *charmé de la douceur de son Eloquence.*

Mal d'yeux : il y a au Grec *mal d'œil*, mais cela n'est pas important.

Je le trouvay dans son Cabinet, &c. J'omets plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.

Charmé de la douceur de son Eloquence.

Car il se mit à loüer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richesses, & dît, que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis qu'ils causoient tant de maux. Comme je prestois l'oreille attentivement à ce discours, je me trouvay agité de diverses passions. D'un costé j'estois honteux de l'affection que j'avois euë pour ces choses : & de l'autre, je me réjoüissois de me voir desabusé, comme si j'eusse passé des tenebres à la lumiere; si bien que j'en oubliay mon mal d'yeux, pour songer à celuy de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'estois dans cette pensée, lors que tu m'as abordé; & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, je méprisois toutes les choses du monde, comme si c'eust esté de la bouë. Car, comme on dit, que les Indiens, d'une nature chaude & boüillante, n'eurent pas plûtost gousté du vin, qu'ils en devinrent tout furieux; je me suis senty enyvré de ce divin Nectar, mais cette yvrognerie vaut mieux que la sobrieté.

LYCINUS. Que je serois heureux de

J'oublie les Sirenes, les Rossignols, & le Lote d'Homere pour la même raison.

pouvoit gouster avec toy d'un si céleste breuvage! Il me semble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Ami, qui a le mesme desir & la mesme passion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'est pas besoin de me presser davantage; car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay ouï, que tu n'en as de l'entendre: Et si tu ne m'avois importuné pour le sçavoir, je t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le raconter, je veux que cela me tienne lieu de justification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que je suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, je suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que je n'ay personne à les conter, je m'en entretiens moy-mesme; *Semblable à ces Amoureux*, qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient présentes; quelquefois avec tant

Semblable à ces Amoureux; je change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes; ce que j'observe partout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit un effet contraire à son dessein, qui est de plaire.

d'attention, qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de même en l'absence de Nigrinus, que je regarde *comme un flambeau qui m'éclaire parmi les tenebres* : Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix : car, comme Periclès, il laisse un aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINUS. Cesse ce long préambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMI. Je crains *de faire comme ces mauvais Comediens*, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. *Mais si je manque, souvien-toy* que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou

Comme un flambeau qui m'éclaire parmi les ténebres. L'Auteur le dit de ceux qu'on allumoit au haut d'une tour, pour éclairer de nuit les Navires ; mais il est bon en general.

Je crains de faire comme ces mauvais Comediens ; j'abrege ce qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que j'ay dites.

Mais si je manque, souvien-toi, &c Je mets cela de suite sans interruption, ce que je fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour estre plus court & plus net.

alteré, ce qu'il avoit peut-estre dit autrement. Du reste, n'attens de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle; afin que je n'oublie rien qui soit important: car je vais faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art! Tu devois ajoûter, Que vostre entretien ne fût pas long, & que tu ne t'és point préparé; & autres excuses semblables que les Orateurs ont accoustumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que j'ay répondu de mesme, sans suspendre davantage mon attente, ny m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauvais Comedien.

L'AMI. Je suis bien aise que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que je ne garderay ny son ordre, ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros, en joüant son personnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prélude?

L'AMI.

L'AMI. Pour commencer donc, je te diray, Qu'il entra en discours par les loüanges des Grecs, & particulierement des Atheniens, qui nourris *dans la pauvreté de la Philosophie*, sont ennemis du luxe, qu'ils réforment jusqu'aux Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoyqu'on ne s'en voulust pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire; car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit *assez plaisamment*, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée! Un autre se joüant sur le luxe de ses habits; *Le Printemps*, dit-il,

Dans la pauvreté de la Philosophie : il y a au Grec, *dans la pauvreté & la Philosophie*; mais la pauvreté de la Philosophie est plus loüable, parce qu'elle est volontaire.

Assez plaisamment : je dis ensuite, qu'on ne parloit ny si haut ny si aigrement qu'on s'en pût fâcher.

Le Printemps, dit-il, *n'a pas encore paru, d'où nous viennent ces*

n'a pas encore paru..., d'où nous viennent ces fleurs ? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plûtost chargez que parez ; si bien qu'en se moquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pust fâcher, ils firent si bien qu'il retourna tout changé en son païs. Il alleguoit un autre exemple, pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plûtost qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayant pris un Bourgeois vétu d'une étoffe teinte, contre l'Ordonnance, qui défendoit de se trouver aux Spectacles en cet habit ; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquillité du païs, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soûtenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenable à celuy qui vouloit con-

fleurs ? il y a au Grec ; *le Printemps est déja venu, d'où nous vient ce Paan* ? *peut-estre qu'il est de sa mere*, ce qui seroit obscur & ridicule.

ſerver la pureté de ſes mœurs, & ſuivre les loix de la nature. Mais ceux qui meſurent leur felicité aux grandeurs & aux richeſſes, & qui ſont nourris dans la flaterie & la ſervitude, eſclaves des voluptez; Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dont l'eſprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur; & lors que ce divin hoſte en eſt dehors, l'ame n'eſt plus qu'un deſert remply de beſtes farouches. C'eſt-là, dit-il, qu'eſt le ſéjour du menſonge & de l'impoſture. C'eſt-là qu'on n'oit que des chanſons laſcives, & qu'on ne voit que des actions deshonneſtes. C'eſt-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il ſe fait comme un fleuve de delices, qui noye les vertus, & qui traiſne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice, & cent autres vices ſemblables. Voilà quelle eſt la vie de Rome; c'eſt pourquoy lors que j'eus quitté la Gréce pour y venir, je me repentis bientoſt de cette réſolution, & crûs avoir quitté la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, diſois-je en moy-meſme, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Gréce, pour vivre icy bas dans le traças & le tumulte? pour

ne voir que des flateurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs, & autres scelerats ! Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peut vivre, comme on y vit ! Après avoir donc resvé quelque tems là-dessus, je déliberay de me retirer de la foule, comme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoique plusieurs tiennent cette vie lasche & oisive. De-là, comme de dessus un theatre, je contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié ; mais l'une & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut loüer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu, pour résister à tous les plaisirs deshonnestes, à toutes les passions déreglées, à tous les alléchemens de la volupté, non pas en se faisant lier, comme Ulysse, au mast du Navire, ni en se bouchant les oreilles, comme luy, au chant des Sirénes ; mais en marchant la teste haute & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choses paroissent dans l'opposition de leurs contraires, le Vice donne lustre à la Vertu, & l'on méprise davantage les biens périssables, lors qu'on en reconnoist les de-

fauts. Lors qu'on voit tout à coup, comme dans une Comedie, le riche devenir pauvre, le maistre esclave, & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde, & que la Fortune se jouë de tout ce qui est icy bas, on ne laisse pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuses richesses, au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence! Les uns ne vous saluënt que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler, comme on assiste à des spectacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perses, mais en leur baisant la main, & *embrassant leurs genoux*, le dos tout courbé, & les yeux baissez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaises, aussi-bien que le peuple qui les

Embraßant leurs genoux : il y a au Grec *l'estomac*; mais ce n'est pas une si grande marque d'humilité, & l'un & l'autre est une coûtume ancienne.

regarde, quoyqu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monsieur qui se tient debout, souffre ces fausses adorations, & se trompant lui-mesme, il vous donne sa main à baiser, que j'aime encore mieux que sa bouche. Ceux-là, pourtant, me semblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se levent dès minuit, pour estre de plus grand matin à se morfondre à leur porte, & à souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, qui leur disent leurs veritez, & les appellent souvent par leur nom. Mais quelle est, après tout, la récompense de tant de peines & de veilles? ce n'est souvent qu'un miserable repas, où l'on endure mille affronts, & où l'on est contraint de faire & de dire mille choses contre son sentiment; Enfin, d'où l'on se retire toûjours ou mal-content, ou malade; de sorte qu'il faut aller décharger son cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que je trouve de plus plaisant, c'est que quelques-uns n'ont pas seulement le loisir d'estre malades, & sont contraints de courir toute la Ville, lors qu'il se faudroit mettre au lit. Mais je n'ay garde de les plaindre; car les fla-

teurs, à mon avis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richesses; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mesmes, & les prieroient de contempler leur felicité, de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy serviroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y avoit personne pour en goûter, veu que souvent ils n'en goûtent pas eux-mesmes, & que l'abondance engendre le dégoût! A quoy serviroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, si personne ne les venoit voir! Car ces choses ne sont pas si considerables par elles-mesmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possedant. Il faudroit donc, pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir, comme on fait, par de fausses loüanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui sont

profession de Sagesse soient les plus lasches flateurs, c'est ce qui est insupportable. Car de quel œil pensez-vous que je voye un Philosophe déja sur l'âge, parmy la foule des Courtisans, à la suite d'un Grand, ou faire la cour à des valets, pour gagner les bonnes graces du maistre! Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere, quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes, & ne pas pratiquer le Vice avec l'équipage de la Vertu: Car ils ne different qu'en cela des autres, & *sont les plus insolens dans la débauche*, sans parler de leur gourmandise & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulierement ceux qui enseignent pour de l'argent, & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans un marché: Il appelloit leurs Escoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, méne une vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçavoir, & ceux qui en avoient besoin le pouvoient consulter à toute

Sont les plus insolens dans la débauche: je dis la chose en general, parce qu'une partie du détail n'estoit pas à nos mœurs.

heure, & y venir puiser comme dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, *qu'il négligeoit mesme son bien*, & aidoit les pauvres tous les ans du reste de son revenu. Il croyoit que la joüissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avions, & que c'estoit une espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit un exemple vivant de sobrieté & de temperance, sans excès dans son boire & dans son manger, reglé dans ses exercices, modeste tant en ses habits qu'en sa contenance, quoyque d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il avertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amandement de leur vie, parce qu'on ne devoit point differer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu, de se foüetter ou déchiqueter la peau, pour s'accoutumer à la douleur, & disoit, que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'in-

Qu'il negligeoit mesme son bien; ce n'est que trop dire que cela, pour un homme qu'il veut loüer, & qu'il propose pour exemple: c'est pourquoy j'ay omis le reste.

ſtruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point accabler la nature en la surchargeant, ny rompre un baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu un jeune homme, qui aprés avoir passé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azile, & parut depuis plus reglé & plus modeste. Il passoit delà à la reprehension d'autres vices, & à *la fureur des spectacles*, dont la passion a gagné jusques aux plus sages, & touchoit le defaut de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles, ajoûtant, que les Romains prononçoient une parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur testament, *que ce qu'ils diroient ne leur pust nuire*,

La fureur des spectacles : Je n'ay pas descendu dans le particulier, qui n'est plus à nostre usage.

Que ce qu'ils diroient, ne leur pust nuire, ny préjudicier : J'ay agencé cela le mieux que j'ay pû, à la maniere d'une formule de Testament, le Grec est obscur ; surquoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me satisfont point. M. Patru croit qu'au lieu d'ἀλιθείας, qu'il y a au Grec, il faut mettre ἁμαρτίας, qui signifie *peccatum*, & dit que l'Auteur apparemment a voulu joüer, sur ce que les Romains dans leurs Testamens, *sæpè deprecabantur veniam, si quid contra juris formulas peccassent*, comme il se voit en la Loy *Lucius Titius*, 88. §.

ny préjudicier. Mais je ne pouvois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après avoir esté sots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sépulchre, & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-là mesmes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui *répandent du vin dans les festins* parmy les odeurs, boivent des parfums, se couronnent de fleurs, veulent avoir des roses en Hiver; enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. *Il appelloit cela faire un solecisme dans la Volupté* : & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eust les cor-

17. *de legat. & fideicom.* Mais comme cette conjecture, qui me semble belle, n'est appuyée d'aucun manuscrit, & que d'ailleurs elle auroit besoin de quelque éclaircissement que le temps pourra peut-estre apporter, je ne l'ay pas voulu suivre.

Répandent du vin dans les Festins : Il y a au Grec *avec bruit*, ce qui se faisoit par forme de jeu, en secoüant le verre; mais cela eust fait icy une obscurité.

Il appelloit cela faire un solecisme dans la volupté. Il y a icy un Proverbe Grec que j'omets, parce qu'il n'a point de rapport aux nostres, & qu'on s'en peut passer.

nes au dessus des yeux, & disoit qu'il les devoit avoir au dessous, afin qu'il vist mieux où il frappoit; il trouvoit mauvais qu'aimant les senteurs, ils ne les missent pas plûtost sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop délicats dans leur boire & dans leur manger, & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'étenduë de nostre gosier, car devant ny après ils ne sentoient rien. Ils ajoûtoient, Qu'ils achetoient bien cherement ce petit passage, par tant de chagrins & de maladies: Et qu'ils avoient bien merité ce supplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics, par une foule de valets, & qui s'appuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes; ou qui par la ruë, & dans les bains mesmes, ont des gens qui marchent devant eux, pour les avertir où il faut mettre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui est une chose qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il disoit, Qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles

Ou, s. font porter en chaise comme dans une biére.

pour oüir, & de ses mains pour manger, & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autruy pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence, *je demeurois attaché à son discours*, sans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois comme immobile, sans pouvoir prononcer une parole, & j'estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un but où chacun vise, mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers, sans s'y arrester; les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression: Mais ceux qui sont mesurez à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scythes & des Curettes, mais d'une grace invisible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent jamais, & qui sont

je demeurois attaché à son discours: les larmes sont touchées ensuite, & l'exemple des Phéaques n'est plus à nostre usage.

si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnerables : car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Déesse Cibéle, les discours de la Philosophie n'émeuvent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

LYCINUS. Que tu me contes-là des choses divines & agreables ! & que tu as fait en mon absence un grand festin de *Nectar* & d'Ambrosie ! Si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à une blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, je puis dire, que je suis blessé d'un mesme trait ; & qu'*en me racontant ton mal, tu me l'as communiqué* : c'est pourquoy, songe à trouver un remede pour tous deux.

L'AMI. *Il faut avoir recours pour cela à*

Nectar : Je l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il est plus connu parmy nous, & plus beau.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. J'ay passé délicatement l'exemple du chien enragé, qui est dur & extravagant, parce qu'il fait semblant de vouloir loüer icy la Philosophie ; quoyqu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut avoir recours pour cela : Je fais dire quelquefois à l'un ce que l'autre dit, parce

celuy qui en est l'Auteur, comme Télephe à Achilles, pour en recevoir guérison, que cela est indifferent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'est pas ; qui est ce à quoy il faut avoir égard.

Il y a icy un Traité, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, *qui est une plainte de l'S contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit* Thalatta *pour* Thalassa, *par un caprice de l'Usage, ainsi que* chaise *en François pour* chaire. *L'Auteur prend de là occasion de joüer sur la rencontre des mots ; mais comme cela n'a aucun rapport à nostre langue, il ne se peut traduire ; aussi laisse-t-on ces mots en Grec dans la version Latine. Mais un de mes Neveux a composé un Dialogue à cet exemple, qui se trouvera à la fin du Livre.*

*TIMON, OU LE MISANTHROPE. DIALOGUE.

TIMON, JUPITER, MERCURE, & plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans estre assisté de personne, quoyqu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend à Jupiter, qui touché de compassion, luy envoye le Dieu des Richesses, pour le tirer de la necessité où il estoit.

TIMON. O Jupiter, *Protecteur de l'Hospitalité*, de la Societé, de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure

* *Timon, ou le Misanthrope.* J'ay retranché ou alteré icy plusieurs choses, pour trouver ce je ne sçay quoy que je cherche; mais je demeure toûjours dans le but, & dans le dessein de l'Auteur, & ne mets point mes rêveries pour les siennes.

Protecteur de l'Hospitalité, &c. Les autres Epithetes sont touchez ensuite, ou ne se pouvoient exprimer commodément.

de

de leurs Vers, lors qu'ils ne sçavent plus que dire. O toy, qui grelles, qui tonnes & qui foudroyes sur les impies ; *Qu'est devenu ton foudre* & tes carreaux de feu autrefois si redoutables ! Sont-ils maintenant éteints, & s'en sont-ils allez en fumée ! Salmonée te brave à cette heure impunément avec son faux tonnerre ; le tien n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant, qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand Dieu, és-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes, *comme si tu estois sourd* & aveugle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les jours ! Car lors que tu estois jeune & boüillant, tu ne faisois ny paix ni tréve avec les coupables, & *en abysmois les uns* par des tremblemens de terre, & les autres par des déluges, comme tu fis du temps de Deucalion, *que tu sauvas dans une petite nacelle* du naufrage

Qu'est devenu ton foudre ? Je dis à la fin que ce n'est que fable, & que fiction Poëtique.

Comme si tu estois sourd, &c. Le Proverbe de la Mandragore n'est pas à nostre usage.

En abysmois les uns, &c. J'ay mis les deux principaux exemples de la vangeance divine, les autres sont peu de chose, ou sont déja exprimez.

Que tu sauvas dans une petite nacelle : Je ne dis point qu'elle abor-

de l'Univers, pour réparer les ruines du Monde, & conserver quelque étincelle du genre humain. Les hommes sont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'estoient alors ; on ne te fait tantost plus d'offrandes ny de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant aux jeux Olympiques ; encore est-ce plûtost par coûtume, que par zele ou par devoir. Enfin, on t'a presque dépossedé, comme tu as fait ton predécesseur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, jusqu'à mettre sur toy leurs mains sacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solemnité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, Vainqueur des Tytans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront, sans crier seulement à l'aide, pour réveiller les chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit tondre par des brigans ! Quand te réveilleras-tu d'un si long assoupissement, illustre usurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables ! Car, pour ne point parler des autres, puisque ce ne seroit jamais fait, comment laisses-

da sur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne sert de rien icy.

tu impunis *les ingrats qui m'ont abandonné*, après avoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, après m'avoir adoré dans ma fortune! Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent *comme un oyseau de mauvais augure. Maintenant donc*, privé de tous biens, & accablé de tous maux, je suis contraint de philosopher icy avec la besche. Tout l'avantage que je tire de ma retraite, c'est que je ne vois point la prosperité des méchans, qui n'est pas une petite felicité. Réveille-toy donc, fils de Saturne & de Rhée, d'un sommeil plus long que celuy d'Epimenide, & rallumant ton foudre sur le mont Oeta, écrases-en les impies, si tu ne veux qu'on croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable, & que fiction poëtique.

JUPITER. Qui est ce blasphemateur, qui crie si haut *du Mont Hymette*? Il

Les ingrats qui m'ont abandonné: ses bienfaits seront touchez à la fin.

Comme un oyseau de mauvais augure. Il y a au Grec; *comme un sepulcre*; mais je cherche les plus belles expressions, & celles qui sont le plus à nostre usage.

Maintenant donc: J'exprime les haillons plus bas.

Du Mont Hymette:

faut que ce soit quelque Philosophe; car un autre ne seroit pas si insolent !

MERCURE. *Ne connois-tu pas Timon*, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le jour de ta feste !

JUPITER. Quoy c'est luy ! Dieux quel changement ! Comment un homme si riche, & qui avoit tant d'amis, a-t-il pû tomber tout à coup dans une si honteuse pauvreté !

MERCURE. *En faisant du bien à des ingrats*, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il y a quelque sujet de se plaindre ; & nous ne pouvons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son malheur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, & dépité contre les méchans, dont le nombre croist tous les jours, jusqu'à me donner de l'épouvante,

On verra ensuite que c'est au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon ? Le nom de son Pere, &c. sera expliqué ailleurs, aussi-bien que le miserable estat où il est.

En faisant du bien à des ingrats : J'ay abregé cet endroit, parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.

je ne regarde tantost plus *la Terre*; outre que j'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes, qui m'empeschent d'entendre les cris des autres, si bien que celuy-cy a esté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus longtemps dans sa misere, *prens avec toy le Dieu des Richesses*, & le meine chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, je ne manqueray pas de les foudroyer, si-tost qu'on aura raccommodé mon foudre, dont je rompis l'autre jour deux pointes, en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagore, qui vouloit persuader à ses Disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couvert sous l'autorité de Periclés, & cependant j'allay mettre en poudre le Temple de Castor & de Pollux, qui ne m'avoit fait ny bien ny mal.

La Terre; Je dis en general, parce qu'il convient à tout dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Providence.

Prens avec toy le Dieu des Richesses: Je ne dit pas qu'il amene avec luy le Tresor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que je ne m'engage pas à une Traduction réguliere. Le Dieu des Richesses est assez suffisant pour enrichir, sans avoir besoin d'autre.

En attendant, ce sera un assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont méprisé.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans un Barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prieres! Si le bon-homme Timon fust demeuré les bras croisez, sans rien dire, il eust esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses importunitez, il a arraché mesme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, *je crois que cela ne luy servira de rien*: car voilà le Dieu des Richesses qui ne veut pas obéïr.

JUPITER. Pourquoy?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-mesme.

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l'on ne me sçauroit souffrir! Envoyez-moy chez ces gens qui sçavent ce que je vaux, & combien je couste à acquerir: & que les foux qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pauvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre,

Je crois que cela ne luy servira de rien: Je le fais dire à Mercure, plûtost qu'à Plutus, parce qu'il est mieux de la sorte, comme il paroistra dans la lecture de l'ouvrage.

il eſt aſſez inſtruit par ſa diſgrace. Mais je m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laiſſe libre, veu que tu te plaignois autrefois des uſuriers, qui t'enfermoient ſous la clef, ſans te laiſſer ſeulement voir la lumiere, & te faiſoient ſouffrir mille geſnes. Tu diſois que c'eſtoit ce qui te rendoit paſle & défiguré, & ce qui eſtoit cauſe que tu ne ſongeois qu'à t'évader. *Tu meriterois donc*, pour une ſi injuſte plainte, d'eſtre mis en priſon perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaé, pour n'y vivre que d'intereſt & d'uſure, qui eſt un fort mauvais aliment. Tu blâmois auſſi les avares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en oſent joüir: Semblables à ce chien des Fables, qui attaché au ratelier ne pouvoit manger *du foin*, ni ſouffrir que le cheval en mangeaſt. Tu diſois qu'ils eſtoient jaloux d'eux-meſmes, & ſe retranchoient leurs propres plaiſirs, ſans conſiderer que ce qu'ils aimoient ſeroit un jour la proye

Tu meriterois donc, &c. Je tourne cela d'une autre façon que l'Auteur, comme je fais ſouvent, pour agencer les choſes à noſtre air.

Du foin: Il y a au Grec *de l'orge*; mais cela fait le meſme effet, & revient mieux à noſtre façon.

d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainsi de tes anciennes maximes ?

PLUTUS. Si tu me veux écouter, tu trouveras que j'ay raison. Car les uns me laissent aller par negligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçavoir que s'ils ne m'employent, je leur seray inutile, & qu'ils seront contraints de me quitter, avant que de s'estre servis de moy. Diroit-on *qu'un homme aime sa Maîtresse*, qui l'abandonneroit à tout le monde ? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en usois pas de la sorte. D'autre costé, de l'avoir en sa puissance sans en joüir, cela est encore plus ridicule ; cependant, c'est ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te mettes en peine de les punir ; puisque les uns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux ; & les autres, comme des Phinées, voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

PLUTUS. C'est comme si tu m'en-

Qu'un homme aime sa Maîtresse ; Les comparaisons les plus courtes sont les plus claires.

voyois

voyois verser de l'eau dans un muid percé.

JUPITER. Si cela est, il sera bien-tost à sec, & contraint de boire la lie, quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souvienne de m'amener au retour quelque Cyclope du Mont Ethna, pour raccommoder mon foudre; car je voy bien que j'en auray grand besoin.

MERCURE. Partons; Qu'as-tu à clocher? és-tu boiteux aussi bien qu'aveugle!

PLUTUS. *Je vais toujours de la sorte*, quand on m'envoye chez quelqu'un; c'est pourquoy je n'arrive que fort tard, & souvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, je vais viste comme le vent, & l'on est tout étonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas toûjours veritable; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors sur mes jambes, mais *on me porte sur des*

Je vais toujours de la sorte &c La suite l'explique.

On me porte sur des crochets : J'accommode les choses à nos mœurs, quand rien ne l'empeche, & qu'on

crochets ; & ce n'est pas Jupiter qui m'envoye, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le témoigne. Car il fait passer en un moment de grands biens d'une main à l'autre ; & tandis qu'un pauvre mort est jetté en quelque coin, couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, son heritier se creve de rire en me voyant, & laisse pleurer les autres qui bâailloient après moy comme de petites hyrondelles, & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament, on trouve pour heritier quelque lasche flateur, ou quelque infame valet qui servoit aux plaisirs de son maistre, & qui change aussi-tost de nom, pour en prendre un magnifique, laissant ses compagnons étonnez de sa fortune, qui portent le deüil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plûtost, qu'il en devient glorieux & insolent, frappe l'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les piéges de l'amour, ou de quelque autre passion, qui consume en peu d'heures ce que le défunt avoit amassé avec beaucoup de temps & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general est de tout païs.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire : mais quand tu marches tout seul, comment peux-tu trouver le chemin, veu que tu és aveugle !

PLUTUS. Aussi m'égaré-je quelquefois, & prens-je souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé, par exemple, Phocion ou Aristide, pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore, comment fais-tu !

PLUTUS. Je tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que je rencontre quelqu'un qui me saisit au colet, & qui te va remercier de sa fortune, ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien !

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy pust trouver un homme de bien, qui est une chose si rare ! mais comme les méchans sont en grand nombre, j'en rencontre bien plus que d'autres.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si viste au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin !

PLUTUS. On diroit que je ne vois clair qu'alors, & que le destin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy estant aveugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te posseder!

PLUTUS. C'est que la passion les empesche de voir mes défauts, & qu'ils sont éblouïs de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tost les maux que tu traisnes après toy! Cependant ils ne s'en peuvent défaire, & on leur arracheroit plûtost les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables, qui marchent toûjours à ma suite; & qui ne se sont pas plûtost emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de malheur, est preste à souffrir mille tourmens, pour ne point quitter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu és leger & glissant! Tu coules comme une anguille, quand on te presse; au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en sçau-

toit dépétrer. *Mais tout en riant*, nous voicy arrivez près du Mont Hymette. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison; car comme je suis étourdy, j'irois peut-estre me jetter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entends comme du fer qui frappe contre une pierre?

MERCURE. C'est Timon, qui cultive un champ pierreux. Dieux! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois! Le voilà tout crasseux, & tout couvert de haillons! Mais quelles gens voy-je autour de luy! La Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par la Pauvreté & par le Travail. Voilà bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crains rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETÉ. Où ménes-tu celuy-cy, Mercure!

MERCURE. Vers Timon, de la part des Dieux.

Mais tout en riant: J'omets ce qui est dit du Tresor, pour la raison touchée plus haut.

LA PAUVRETÉ. Quoy ! il me méprise si fort, lui qui me devroit maintenir, qu'il me veut ravir celui que je possedois, pour me livrer à mon ennemy, afin qu'après l'avoir corrompu par les délices, il me le rende ensuite pour le guerir ! Est-ce là la récompense des services que j'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu !

MERCURE. Jupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inviolables.

LA PAUVRETÉ. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tost ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il se souvienne que je ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de mesme. Tien, Mercure, je te le rends sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voilà partis ; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi troubler ma solitude, & me détourner de mon ouvrage ? Retirez-vous, que je ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, je suis Mercure, qui t'amene le Dieu des Richesses,

de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il mérite.

TIMON. Je ne me soucie, ny des Dieux, ny des hommes, trompé par les uns & abandonné des autres; & je vais de ce pas rompre la teste à cet aveugle, s'il ne se retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure; que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy, sans te dépiter contre les Dieux, qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces foles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut, pour vivre, que ce hoyau, & je seray assez heureux, pourveu que je ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions des hommes, mais nous sommes des Dieux, qui venons pour te soulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'envoye.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moy; mais je ne veux point recevoir celuy-cy, qui est la cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a

livré aux flateurs ; qui m'a fait dresser des embûches ; qui m'a rendu odieux & exposé à l'envie ; qui m'a rompu par les délices ; & lorsque je ne me pouvois plus passer de luy, il m'a abandonné comme un traistre : Au lieu que la Pauvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choses necessaires, & m'a appris à mépriser les superfluës. C'est elle qui m'a rendu maistre de moy-mesme, qui m'a affranchy du pouvoir de la fortune, qui m'a enseigné quelles estoient les veritables richesses, qui m'a mis en un estat tranquile, où je ne crains ny une populace émuë, ny un Orateur corrompu, ny un Courtisan flateur, ny un Tyran irrité ; & où je cultive ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t-en donc comme tu és venu, Mercure, & raméne cet aveugle à Jupiter ; je serai assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi malheureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas supporter la pauvreté comme tu fais, ny crier si à propos, pour en estre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçoy les biens qu'il t'envoye ; il ne faut

pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens ont fait des prieres, qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veux-tu me permettre de me défendre, sans te mettre en colere?

TIMON. Ouy, pourveu que ce soit en peu de mots, & sans préambule; car je suis ennemy des longs discours.

PLUTUS. Mais j'en aurois besoin, pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dy-moy, je te prie, en quoy puis-je t'avoir offensé! Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & en te donnant à souhait tout ce que les autres desirent! Si tes flateurs t'ont fait quelque déplaisir, je n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuellement des piéges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chassé de chez toy: ce qui m'a mis en une telle colere, que je ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en eusse de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crains point qu'il y retourne jamais, & demeure icy, puisque

Jupiter te le commande : Continuë de foüir, Timon, & tu trouveras un tresor.

TIMON. Il faut obéïr aux Dieux; mais considere, Mercure, que tu me vas rejetter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant, je vais gagner le Ciel par le Mont Ethna, pour m'acquitter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. *Vien Tresor*, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux, qu'est-ce que je voy ! Veillé-je, ou si je dors ! d'où peut venir tant d'or, en des lieux si reculez ? Ne sont-ce point aussi des charbons ardens ? Non : c'est de l'or très-pur & très-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embrasse après une si longue absence. Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Jupiter & de Danaé ; car je ne voy point de pucelle qui n'ouvrist son sein à une chose si aimable, & si précieuse. O Midas & Crésus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy ! C'est tout ce que

Vien Tresor : J'oste le reste pour le mesme sujet.

peut faire le grand Roy de Perse, que de m'égaler, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau & mes haillons *à la Pauvreté* : car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plûtost en quelque petit coin du monde, pour y vivre tout seul à nostre aise, & y bastir une tour, pour enfermer nostre tresor. Car je ne veux plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour un fantôme. Je ne veux plus avoir de consideration pour personne, ny aimer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis ; leur rencontre me sera funeste ; je mettray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ny paix ny tréve avec eux. Quand je sacrifieray, je ne traiteray personne. Autant que j'ay esté liberal &

A la Pauvreté. Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot Grec y a du rapport, & peut avoir esté pris l'un pour l'autre ; puis je ne regarde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la chose aille bien ; pourvû que cela ne choque point les mœurs anciennes, comme il ne les choque point icy.

complaisant, je deviendray cruel & barbare. Si le feu se prend quelque-part, bien loin d'y porter de l'eau, j'y jetteray de l'huile. Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, je l'enfonceray, au lieu de luy tendre la main. Voilà maintenant mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope, c'est dequoy je ne me soucie point; bien loin de m'en offenser, j'en feray gloire. Je feray bien-aise, pourtant, avant que de me retirer, qu'on sçache que je suis riche, afin qu'on en crève de dépit. Mais, qui l'a déja dit à tout le monde? On accourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne, pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'aime mieux encore me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que je voy, par le mépris que j'en feray. Qui est celuy-cy qui s'avance le premier? C'est le Parasite *Gnathon*, qui me tendit n'aguere une corde, comme je luy demandois du pain, sans se souvenir des grands repas qu'il a faits autrefois chez moy. Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

Loup-garou & ennemy du genre humain.

Gnathon : Il y a au Grec *Gnathonide*; mais ce mot est plus commun.

GNATHON. Bon jour, le beau, l'agreable, & *le fortuné* Timon ; J'avois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toûjours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon jour, *le plus méchant*, & le plus ſcelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; car tu as toûjours aimé la raillerie. Quand veux-tu que nous beuvions enſemble ? Je ſçay une chanſon à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATHON. Pourquoy me frappes-tu ? Vien devant le Juge.

TIMON. Attends un peu, je te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plûtoſt quelque choſe pour me guerir ; car l'argent eſt un remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'és pas encore parti ?

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traité ſi mal.

TIMON. Qui eſt cet autre tout pelé?

Le Fortuné : Le terme Grec ne ſe pouvoit expliquer en un mot, & j'en prens un propre au ſujet.

Le plus méchant, &c. Je me ſers plus bas du mot de Vautour.

c'eſt Philiade, le plus cruel de tous mes vautours, qui, après avoir receu de moy juſqu'au mariage de ſa fille, me frappa l'autre jour que j'eſtois malade, au lieu de me ſoulager. Cependant, il ne ſe pouvoit laſſer de me loüer durant ma fortune, & de dire que j'eſtois plus beau que Narciſſe, & que je chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha! l'impudent coquin que Gnathon : il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raiſon de chaſtier ſon ingratitude. Pour moy, tu ſçais l'eſtime que j'ay toûjours fait de ta vertu ; & je n'euſſe pas manqué de te viſiter dans ta diſgrace, ſi je n'euſſe ſceu que les malheureux n'apprehendent rien tant que le viſage de leurs amis, dans leur infortune ; mais je t'apportois dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lorſque j'ay appris que tu n'en avois plus de beſoin. Je n'ay pas laiſſé pourtant d'avancer, pour t'avertir de ſonger mieux à l'avenir aux amitiez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point, depuis qu'ils auront halené une fois ton treſor. Il ne ſe faut point fier aux hommes de ce temps-cy ; l'In-

gratitude regne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la posterité.

TIMON. Je te remercie, Philiade, de tes bons avertissemens; mais approche un peu que je te testonne.

PHILIADE. Dieux! il m'a rompu la teste avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou? Est-ce là la récompense de mes bons avis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'approche avec un Decret à la main, qu'il a fait sans doute en ma faveur. Car il se dit tout haut mon parent, quoyque n'aguere ayant à faire quelque distribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me connoistre. Cependant, j'ay payé autrefois une grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon jour, la gloire de ton pays, l'appuy & le soustien de ta famille, le rempart de toute la Gréce. Le Peuple & le Senat assemblez, t'attendent pour passer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratides, du Bourg de Colytte, surpasse tous les autres, tant en sçavoir, qu'en probité, &*

ne cesse de rendre service à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux Olympiques, tant à la lutte, qu'à la course, & autres exercices.

TIMON. Quel imposteur! Je ne me suis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne sçauroit mettre trop de choses favorables en un Decret. Ne m'interromps point. *Attendu*, dis-je, *qu'il a remporté en un mesme jour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la journée contre les Acarnaniens, où il enfonça deux Bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment cela? Je n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je louë ta modestie, mais je n'ay pû dissimuler la verité: *Attendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution, il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statuë d'or dans le Chasteau, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées aujourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un jour de réjouïssance*

jouïssance pour luy. C'est l'avis de *l'Orateur Demea*, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais je suis fasché de n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'és pas marié !

DEMEA. Non : mais je le seray l'année qui vient, & j'appelleray de ton nom le premier fils qui me naistra.

TIMON. J'en doute : Car auparavant je te casseray la teste, pour récompense de ta lasche & infame flaterie.

DEMEA. Au secours, mes Amis : souffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui n'est pas Citoyen ! Mais je te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as bruslé le Chasteau, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie : car on n'a point bruslé le Chasteau, ni pillé le Tresor.

DEMEA. Mais tu n'és riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un second coup de baston pour ton imposture, mais sans crier, que je ne t'en donne un troisiéme.

L'Orateur Démea : L'Eloquence de Timon est déja exprimée ; du reste, je dis *Démea*, plûtost que *Démeas*, parce que nous sommes plus accoûtumez à l'entendre ainsi.

Car il feroit honteux, après avoir défait deux bataillons de Spartiates, que je ne puffe mettre à la raifon un coquin. A quoy me ferviroit-il d'avoir remporté tant de prix en un jour aux jeux Olympiques? Qui eft cet autre qui s'avance? c'eft le Philofophe Thraficlés; Je le reconnois à fa barbe de bouc, & à la hauteur de fes fourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre fes dents; fans doute qu'il médite quelque harangue; car il retrouffe fes cheveux fur fon front. Qu'il reffemble bien, en cet eftat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis! C'eft une chofe étrange, qu'un homme fi modefte, en apparence, & d'une mine fi grave & fi auftere, après avoir philofophé tout le jour avec fes Difciples, n'ait pas plûtoft beû fur le foir un grand hanap que fon valet luy apporte, que tous fes beaux difcours s'en vont en fumée, & il ne s'en fouvient non plus que s'il avoit beû de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors, fe courbant fur fon affiette, comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toûjours, & qu'il ne trouve jamais, *il donne efchec & mat à tous les plats*,

Il donne efchec & mat à tous les plats. Quoyque le Jeu des efchecs fuft connu des anciens, je ne me fers pas de ce terme, comme d'une

quoyqu'il se plaigne toûjours que l'on mange tout sans luy ; & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis près de luy à table ; répand de la sausse sur sa barbe & sur ses habits ; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, où il ne laisse pas, en begayant, de loüer la sobrieté & la continence, entre les bras de quelque Chanteuse. *Mais de jour*, il ne le cede à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses usures, de son avarice, & de cent autres vertus semblables ; car c'est un parangon de sagesse & de doctrine. Mais je m'en vais l'accommoder de toutes pieces.

THRASYCLÉS. Je ne viens pas au bruit de tes tresors, comme les autres, ny au souvenir de tes festins : Car je ne fais pas plus d'estat de l'or, que des cailloux du rivage, & n'ay besoin, pour vivre, que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand je me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir,

authorité, mais comme d'une phrase Françoise, qui exprime bien ce que je veux dire ; & j'en use ailleurs de la sorte.

Mais de jour : Je l'oppose à la nuit, qui est le temps de la débauche.

& avec cela je dispute de la felicité avec Jupiter. Mais je veux empescher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune : & si tu m'en crois, *tu jetteras ton argent dans la riviere*, comme une chose superfluë, pour ne point dire pernicieuse ; si tu n'aimes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulierement aux Philosophes, qui le méritent mieux que les autres. Mais, pour moy, je ne te demande rien : car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose, pour t'acquitter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en aider quelque Amy incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux de la grande mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit : Mais approche auparavant, que je te donne quelques coups de poing, pour exercer ta patience ; & de surcroist un coup de baston.

THRASYCLÉS. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans un pays libre ?

Tu jetteras ton argent dans la riviere : L'Auteur ajoûte des particularitez un peu trop grossieres à mon avis.

TIMON. Qu'as-tu à crier? Est-ce qu'on ne t'en donne pas assez ? Tien, en voilà encore une douzaine par dessus le marché. Mais qu'est-cecy ? toute la Ville accourt en foule : Grimpons sur cette montagne, pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-ferir.

L'ALCYON, OU LA METAMORPHOSE. DIALOGUE.

CHEREPHON, ET SOCRATE.

Il prend sujet de parler de la puissance divine, sur la fable des Alcyons ; mais c'est plûtost, à mon avis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne : ce qui fait douter à quelques-uns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREPHON. QUEL son a frappé mon oreille ? Qu'il est agreable ! Il vient du costé du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce

estre ? Car le poissons sont muets, & les oiseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable : Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceïx son mary, fils de l'Estoile du jour, se consumoit en des regrets superflus, lorsque les Dieux touchez de compassion, la changerent en oiseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'elle n'a pû rencontrer sur la terre.

CHEREPHON. Quoy ! c'est l'Alcyon ? Je ne l'avois jamais ouï ; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait ? car je n'en ay jamais vû, quoyque j'en aye souvent ouï parler.

SOCRATE. Il est fort petit : mais sa gloire n'est pas petite : Car pour récompense de son amour, lors qu'il fait son nid, & qu'il couve ses petits, les vents retiennent leur haleine, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'Hiver. C'est aujourd'huy un de ses beaux jours qu'on nomme de son nom, Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay dès

hier. Mais, dy-moy, Socrate, que vouloient dire les anciens, de nous débiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules ?

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherephon, de juger de la possibilité, & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étenduë de la puissance divine à nostre foiblesse, puisque l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit, il y a trois jours, telle qu'il sembloit que le monde deust abysmer. Crois-tu-qu'il soit plus facile de produire le calme après un si grand orage, que de changer une femme en oiseau? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures differentes ? Et tu t'estonnes que Dieu, de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous soient inconnuës ? Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la terre? Combien un homme surpasse-t-il un enfant, tant en force, qu'en adresse, jusques-là qu'un seul en battroit des millions ? Si nous avons donc tant d'avantage sur nos semblables, quel sera celuy du Createur sur sa creature ? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ny à joüer

des instrumens, ne sçauroient faire ny l'un ny l'autre, sans miracle : & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sçavent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature, d'une matiere informe, produit une abeille, d'une adresse & d'un sçavoir admirable : & d'un œuf, qui n'est point different d'un autre, en fait deux oiseaux tout differens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à estre fort retenus, lorsque nous parlons de la puissance divine. Je laisseray donc cette histoire, ou cette fable, à mes enfans, comme je l'ay receuë de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, divine Alcyone, & la récompense que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Cherephon?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puisque cela sert aussi à *entretenir l'amitié conjugale.*

Entretenir l'amitié conjugale : Je finis-là, pour ne rien mettre d'inutile.

PROMETHEE,

PROMETHE'E, OU LE CAUCASE.
DIALOGUE.

VULCAIN, MERCURE ET PROMETHE'E.

C'est un jeu de l'Auteur, pour montrer que tout ce qu'on a feint de Promethée est ridicule ; ce qu'il fait pour oster l'autorité aux Fables, & par consequent à la Religion des Payens qui estoit fondée dessus.

C'est aussi le sujet des Dialogues des Dieux, dont celuy-cy est comme la teste.

MERCURE. VOicy le Caucase où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui soit découvert de tous costez, pour rendre son supplice plus exemplaire.

VULCAIN. Je le veux : Mais il ne le faut pas metrre si bas, que les hommes qu'il a faits le puissent venir détacher ; ny si haut qu'on ne le puisse voir. Il sera bien, à mon avis, sur le penchant de cette montagne, au dessus de cet abys-

me. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui est tout contre.

MERCURE. Tu as raison : car ils sont tous deux escarpez, & inaccessibles. Viença, Promethée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte vistement que l'on t'attache.

PROMETHÉE. Ayez pitié d'un malheureux, que l'on fait souffrir injustement.

MERCURE. J'en suis d'avis, pour nous faire mettre en ta place ? Est-ce que tu crois que le Caucase n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien aise d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des malheureux ? çà, la main droite ; coigne, Vulcain, de toute ta force ; çà, la gauche, qu'on l'attache aussi. Voilà qui va bien. Le *Vautour* descendra tantost pour te ronger les entrailles, en récompense de ta belle invention.

Son pere & son oncle. PROMETHÉE. O terre qui m'as engendré ! & toy, Saturne & Japet,

Vautour : L'Auteur se sert indifferemment de ce mot, & de celuy d'*Aigle*, lors qu'il parle du supplice de Promethée ; c'est pourquoy j'ay pris celuy-cy plûtost que l'autre, parce qu'il sonne mieux.

faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait ?

MERCURE. Rien fait, miserable ! & n'est-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour se réserver la meilleure part ? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux ; & particulierement les femmes, & à voler ensuite le feu du Ciel, qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux trésor ? Après cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir ?

PROMETHÉE. As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles je mériterois, je le jure par les Dieux, d'estre nourry aux dépens du public dans le Prytanée ? Que si tu estois de loisir, je serois bien aise de disputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta personne. Prens sa défense, toy qui es si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'attacher icy, près des portes Caspiennes, pour estre un spectacle d'horreur aux Scythes. *Raillerie contre Socrate.*

MERCURE. Tu t'avises un peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi-bien nous faut-il attendre la

descente de l'oiseau, qui doit commencer ton supplice. Cependant, je seray ravy d'entendre ta Rhéthorique; car on dit que tu es un grand Sophiste.

PROMETHÉE. Parle le premier, puisque tu es l'accusateur, & prens garde de ne pas trahir la cause de Jupiter; Vulcain sera nostre Juge.

VULCAIN. Non pas cela, méchant, mais plûtost ton accusateur & *ton bourreau*, pour avoir fait refroidir ma forge, en dérobant le feu du Ciel.

PROMETHÉE. Séparons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes : *Aussi-bien le Dieu des larrons* n'auroit-il point de grace à parler contre eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux; car je n'entends rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans un barreau; mais on sçait que c'est un de ses mestiers, aussi-bien que *le larcin*.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de

Ton bourreau : J'ajoûte cela pour donner plus de force.

Aussi-bien le Dieu des Larrons : Cela est plus bas chez l'Auteur.

Le larcin : Il y a icy une periode au Grec dont j'ay déja exprimé ce qu'il y avoit de plus important.

temps, pour se préparer à une si grande accusation ; *car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs :* mais puisque tu en tombes d'accord ; & mesme que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus longs discours, & ce seroit une grande folie de se mettre en peine de prouver des crimes que l'on avouë ; Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que de retomber si souvent.

PROMETHÉE. Nous verrons tantost, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puisque tu crois que cela suffit, je vais entrer en ma défense. Premierement, j'atteste les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur, que pour n'avoir pas eû la meilleure part dans un festin, il veüille crucifier ; non pas un homme, mais un Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a servy dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent : car les honnestes gens, au lieu de s'en offenser, la tournent en raillerie. Mais

Car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs : Ils ne sont que d'estre dits, & seront encore touchez ensuite ; c'est pourquoy il ne les falloit point repeter icy.

de garder cela sur le cœur, pour s'en venger après si cruellement : cela est indigne, je ne dis pas d'un Dieu, ny du souverain des Dieux, mais mesme d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honnestes libertez, que restera-t-il que de se soûler comme des bestes ! ce qui est tout-à-fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en deust souvenir le lendemain, bien loin de m'en punir, comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ait receu une grande injure, de ce qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ait eû la moindre part, mais qu'il n'en ait point eû du tout : falloit-il pour cela mesler, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vautour, de rochers & de précipices ? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lascheté : Que ne feroit-il point pour de grandes choses, puis qu'il en vient à ces extremitez pour un morceau de viande ? Combien les hommes sont-ils plus justes & plus raisonnables ? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose ! On ne prend pas garde à ces

bagatelles, ou si l'on les châtie, c'est seulement d'un soufflet, ou de quelque coup de poing ; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet, c'est une action barbare, & une cruauté inouïe. Voilà pour le premier point, où sans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en devoit avoir davantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la création de l'homme, où je doute ce qu'on veut reprendre ; & si l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il le falloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre ; & pour le premier, je diray, que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné beaucoup, & qu'il leur est plus avantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchans qu'ils puissent estre, que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçavoir qu'il n'y avoit du commencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'estoit qu'*un grand & vaste desert*, couvert de forests épaisses. Car d'où viennent, à vostre avis, ces Champs & ces Jardins si bien culti-

Un grand & vaste desert : Je n'ai pas mis *un Cahos*, parce que dans le Cahos il n'y avoit point de forests.

vez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'invention humaine ! Comme je ſonge donc toûjours à quelque choſe d'utile & d'avantageux pour le public, je détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les paiſtriſſant enſemble, *j'en fis un homme à noſtre image*, avec l'aide de Minerve. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux ſe plaignent-ils ! En ſont-ils moins Dieux qu'ils n'eſtoient auparavant! Car à voir comme Jupiter ſe tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne ſe revoltent contre luy, comme ont fait autrefois les Geans ! & n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raiſon ! Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon invention ; mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui eſtoit alors en friche, & qui maintenant eſt cultivée & fournie de mille choſes utiles à la vie de l'homme : car elle ne produit rien d'elle-même que de ſauvage. La Mer meſme eſt en quelque ſorte adoucie par la Navigation ; les Iſles habitées,

J'en fis un homme à noſtre image, &c. J'ay réüny icy ce qui eſtoit plus bas, pour ne point rebattre deux fois une meſme choſe.

les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Festes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Promethée? ce qui fait assez voir que j'ay negligé mon interest particulier, pour celuy du public. Considerez encore, qu'une felicité sans témoins n'est qu'une felicité imparfaite; & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnuë, s'il n'y avoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & je reçois des peines d'où je devois attendre des récompenses. Mais quoy! il y a parmi les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adultéres. Et n'y en a-t-il point parmi nous! Et pour cela, on ne condamne point le Ciel & la Terre qui nous ont produits. Vous direz, peut-estre, que nous avons plus de

ſoin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir à toutes leurs neceſſitez. Et qui a jamais veû un Paſteur ſe plaindre de la fecondité de ſon troupeau, à cauſe de la peine qu'elle luy donne ! Car ſi cela eſt pénible, il eſt auſſi & utile & honorable ; outre que cela nous ſert d'occupation, & qu'autrement nous demeurerions les bras croiſez ſans rien faire, que nous ſoûler de Nectar & d'Ambroiſie. Mais ce qui me faſche le plus, c'eſt de voir que ceux qui ſe plaignent davantage des hommes, ſont ceux qui ne s'en ſçauroient paſſer, & particulierement des femmes, qu'ils aiment le plus, quoyqu'ils en diſent le plus de mal. Ils ſe déguiſent tous les jours en cent façons pour en joüir, & non contens de les careſſer, ils en font des Déeſſes. Quelqu'un pourra dire que j'ay eû raiſon d'avoir fait l'homme, mais que je le devois faire d'une autre ſorte, & non pas ſemblable à nous. Et pouvois-je choiſir un plus beau modelle que celuy que je ſçavois tout parfait ! Euſſiez-vous voulu que j'euſſe fait un animal ſans intelligence, qui n'euſt pû nous rendre aucun ſervice ! Que vous eſtes injuſtes ! Vous prenez bien la peine, pour goûter d'une Hécatombe, d'aller juſques chez les Ethiopiens irreprehenſibles ; & vous

C'eſt une Epithete qu'Hom.

crucifiez celuy qui est cause que vous avez des Autels & des Hécatombes. Mais c'est assez de cela ; parlons maintenant du larcin du feu. Et premierement, vous l'ay-je dérobé, pour l'avoir donné aux hommes ! N'est-ce pas la nature de cet élement de se communiquer sans se perdre ? C'est donc une jalousie toute pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bienfaicteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, je ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rostir ni boüillir l'Ambroisie ; au lieu que les hommes en ont besoin tous les jours pour leurs petites necessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des Sacrifices. N'est-il pas vrai que vous n'estes jamais plus aise, que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauste ! de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'ayez défendu au Soleil de leur envoyer sa lumiere, qui est un feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos tresors, & de dissiper vostre bien. Voilà tout ce que j'avois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre, si vous pouvez ; mais je demande la replique.

mere leur donne.

MERCURE. Il n'est pas aisé de ré-

pondre à un si impudent Sophiste : tu es bienheureux que Jupiter ne t'a point ouï; car je suis assuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous prétexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sçû ce qui te devoit arriver ?

PROMETHÉE. Je l'ay bien sçû, Mercure : mais j'ay sçû aussi que je serois délivré par *un Heros de tes amis*, qui viendra de Thébes, & qui tuëra mon Vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fust déja arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourveu que tu ne fisses point les parts.

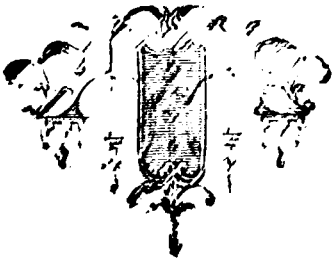
PROMETHÉE. Patience, tu m'y reverras encore ; car Jupiter me délivrera pour un service important que je luy rendray.

MERCURE. Quel est-il !

PROMETHÉE. Tu connois Thetis ; mais je ne veux point divulguer un secret qui doit faire ma délivrance.

Un Heros de tes amis : Cela est contraire à ce qu'il dit après ; & qui est confirmé par la suite ; car c'est Jupiter qui le délivre : mais on peut dire que c'est par l'entremise d'Hercule; toutefois il met Vulcain dans le Dialogue suivant, qui est une contradiction.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons, Vulcain, je vois déja l'oiseau qui vient fondre sur sa proie, & je voudrois que le liberateur fust aussi proche que le danger.



DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue precedent : Au reste, une partie des Fables est expliquée icy d'une façon agreable, & qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETHÉE ET DE JUPITER.

PROMETHÉE. DElivre-moy, Jupiter, je n'en puis plus.

JUPITER. Que je te délivre, méchant ? *Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre* qui nous cause tant de mal, ou pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton Maistre dans un festin ?

Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre ? Il ne falloit pas l'expliquer davantage, après l'avoir esté au Dialogue précédent; le reste est touché plus bas.

PROMETHÉE. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucase, & nourissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours?

JUPITER. Ce n'est pas la centiéme partie de ce que tu as mérité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché; & n'avoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais entre les yeux & le cœur.

PROMETHÉE. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore une fois.

PROMETHÉE. A quoy cela serviroit-il? As-tu oublié où est le Caucase? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit!

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire?

PROMETHÉE. Si je te dis où tu vas, me croiras-tu?

JUPITER. Pourquoy non!

PROMETHÉE. Tu vas coucher avec une *Nereïde*.

Nereïde: Son nom est exprimé au Dialogue cy-dessus: quelques-uns ne croyent pas que Thétis la Déesse de la mer, soit la mesme que la Nereïde, mais Lucien les confond.

JUPITER. Et puis qu'en arrivera-t-il?

PROMETHÉE. Il naiſtra de vous un enfant qui te dépoſſedera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Deſtins t'en menacent , c'eſt pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour cette fois, puiſque tu as ſi bien deviné. Que Vulcain te détache pour récompenſe.

DIALOGUE.

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. PArdonne-moy, Jupiter, ſi j'ay failly, je n'y retourneray plus ; faut-il tenir ſa colere contre un enfant?

JUPITER. Un enfant ! petit fripon, plus vieux que Japet, & plus ſubtil que Promethée.

CUPIDON. Je m'en rapporte aux Peintres & aux Poëtes, qui me repreſentent toûjours de la ſorte ; mais encore que t'ay-je fait pour me maltraiter ?

JUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes , ſans qu'une ſeule ſoit amoureuſe de moy ; ſi bien qu'il me faut tous

les

les jours trouver mille inventions pour en jouïr.

CUPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'approcher.

JUPITER. Mais on aime bien les autres Dieux. Apollon n'a-t-il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

CUPIDON. C'est qu'il est beau & galant, & avec tout cela, Daphné ne s'est jamais pû résoudre à l'aimer, tant l'amour est une chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, je ne doute point que tu ne leur donnasses dans la veuë ; mais il faudroit pour cela quitter ta foudre & ton Egide.

JUPITER. Voudrois-tu que je fisse des choses indignes de Jupiter ?

CUPIDON. Ne sois donc point amoureux.

JUPITER. Je le veux estre, mais sans toutes ces foiblesses ; toutefois je te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. CONnois-tu Io?

MERCURE. Qui, la fille d'Inaque?

JUPITER. Elle-mesme: *Junon par jalousie l'a transformée* en genisse, pour m'empescher de l'aimer, & l'a donnée en garde à un monstre qui ne dort jamais; car comme il a cent yeux, il y en a toûjours quelqu'un qui veille. Mais tu es assez adroit pour m'en défaire: Va le tuer en la Forest de Nemée, où il garde cette belle; & après sa mort, tu ameneras Io par mer en Egypte, où elle sera adorée sous le nom d'Isis. Je veux qu'elle préside aux vents & aux flots, & qu'elle soit la Patrone des Nautonniers.

Junon l'a transformée: Je conte l'histoire tout d'un temps sans interruption, parce que cela est plus clair & plus court.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE GANYMEDE.

JUPITER. BAise-moy, mon petit mignon, maintenant que nous sommes hors de danger, & que *je n'ay plus ni bec, ny ongles.*

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau? Comment es-tu devenu homme!

JUPITER. Je ne suis ny homme, ny aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé, pour te posseder.

GANYMEDE. Es-tu Pan? Mais tu n'as ny cornes, ny jambes veluës, ny flûte, qui sont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en connois-tu point d'autres?

GANYMEDE. Non. Mais nous sacrifions tous les ans à celuy-cy, un bouc à l'entrée de sa caverne; & pour toy, je croy que tu es quelque maquignon d'en-

Je n'ay plus ny bec, ny ongles; cela dit assez, sans ajoûter *aîles.*

ſans, & de ceux qui les enlevent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu jamais ouï parler de Jupiter, & n'as-tu pas veû un Autel conſacré ſur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire?

GANYMEDE. Quoi! c'eſt toy qui fais tout ce bruit qu'on entend la haut, à qui mon pere ſacrifie tous les ans un bellier? & que t'aurois-je fait pour m'enlever? peut-eſtre qu'à cette heure mes brebis ſont mangées du loup.

JUPITER. Tu ſonges encore à tes brebis, maintenant que tu es immortel, & le Compagnon des Dieux?

GANYMEDE. Comment! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris?

JUPITER. Non; Car toute ma peine ſeroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe mettra en colere, lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le foüet pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crains point, tu demeureras toûjours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laiſſe-moi aller, & je te promets pour récompenſe de te ſacrifier l'honneur de noſtre troupeau.

JUPITER. Que tu es ſimple, & veritablement enfant ! il faut oublier tout cela maintenant que tu es dans le Ciel, & en eſtat de faire du bien à ton pere & à ton païs, ſans te ſoucier de leur colere : Car tu ne ſeras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage, *tu vivras de Nectar* & d'Ambroiſie, & verras reluire ton Aſtre dans le Ciel par deſſus les autres.

GANYMEDE. Mais ſi je veux joüer, qui me tiendra compagnie ? car j'avois pluſieurs petits camarades ſur le Mont Ida.

JUPITER. Cupidon joüera avec toy aux oſſelets ; conſole-toy ſeulement, & ne ſonge plus aux choſes de la Terre.

GANYMEDE. Mais à quoy ſerviray-je icy ? Y a-t-il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu ſeras l'Eſchanſon des Dieux, & leur verſeras le Nectar.

GANYMEDE. *Eſt-il meilleur que le lait* ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre choſe, lorſque tu en auras gouſté.

Tu vivras de Nectar; Je dis plus bas qu'il en ſera l'Echanſon.

Eſt-il meilleur que le lait ? Je retranche icy quelque choſe de puerile, parce qu'il n'y en a déja que trop.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, sera-ce avec mon petit camarade Cupidon?

JUPITER. Non: mais avec moy; car c'est pour cela que je t'ay pris.

GANYMEDE. Ne sçaurois-tu coucher seul?

JUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté, quand il faut dormir?

JUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere se faschoit toûjours quand je couchois avec luy; il disoit que je ne faisois que remüer & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pied; de sorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la sorte; car je te baiserai alors tout mon saoûl.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira; mais pour moy je dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons une autrefois. Maintenant, Mercure, qu'on l'emmene, & qu'on lui fasse boire l'Im-

mortalité, afin qu'il nous serve d'Echanson : mais apprens-lui auparavant à présenter le gobelet.

DIALOGUE

DE JUNON ET JUPITER.

JUNON. DEpuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

JUPITER. Est-tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon? Je croyois qu'il n'y eust que les femmes qui te pussent mettre en mauvaise humeur.

JUNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ny d'une façon plus honneste. Car je vous prie, est-ce une chose bien-seante au Maistre des Dieux de se metamorphoser tous les jours, tantost en or, tantost en Taureau, tantost en Cygne, pour aller commettre sur terre des adulteres? Mais encore ne transportes-tu pas tes Maistresses dans le Ciel, comme tu as fait ce petit mignon de couchette, que tu tiens toûjours près de toy, sous prétexte d'en faire ton Eschanson; comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las

de faire leur charge, ou qu'on ne puſt prendre, à un beſoin, le Verſeur-d'eau : D'ailleurs, tu ne prens jamais de ſa main le verre, que tu ne le baiſes luy-meſme en préſence de tout le monde, & l'on diroit que ce baiſer t'eſt plus doux que le Nectar. Car ſouvent tu demandes à boire ſans avoir ſoif, & ſeulement pour avoir un prétexte de le baiſer ; quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire après luy, & le baiſer en quelque ſorte en beuvant. Il te faiſoit beau voir l'autre jour joüer avec luy aux oſſelets ſans ta foudre ny ton Egide ! Je ſçay tout, ne penſe pas m'en faire accroire.

JUPITER. Quel mal y a-t-il à baiſer un bel enfant, & à joindre ce plaiſir à celuy du Nectar ? Si tu en avois gouſté, tu ne me ferois plus ces reproches.

JUNON. Ce ſont-là des diſcours de Pédéraſte ; il faudroit que j'euſſe bien perdu l'eſprit pour approcher ma bouche de celle d'un petit efféminé.

JUPITER. Tout efféminé qu'il eſt, il m'eſt plus agreable que ..... Ne m'en fais pas dire davantage, & ceſſe de contrôler mes actions.

JUNON. Je te conſeille de l'épouſer pour me faſcher encore plus ; ſouvien-toy comme tu me traites pour luy.

JUPITER.

JUPITER. C'est que tu voudrois que ton boiteux nous servist à table, lors qu'il sort de sa forge, tout couvert de crasse & de sueur, & que je le baisasse en cet estat, où il te fait horreur à toy-mesme qui es sa mere. Pensez qu'il seroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui es si beau & si mignon, &, ce qui te fasche le plus, de qui les baisers sont plus doux que le Nectar.

JUNON. Maintenant que ce beau fils est icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute sa crasse & sa sueur n'empeschoient pas qu'avec plaisir tu ne prisses le verre de sa main.

JUPITER. Ta jalousie ne fait qu'accroistre ta douleur, & mon amour. Fay-toy servir par Vulcain, si tu n'es pas bien aise de voir Ganymede; mais pour moy je veux qu'il me presente à boire, & qu'il me donne à chaque fois *dix baisers*. Ne pleure point, mon mignon, je feray repentir tous ceux qui s'attaqueront à toy.

Dix baisers : Il n'y a que *deux* au Grec, mais cela fait plus de force.

AUTRE DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. QUi penses-tu que soit Ixion ?

JUPITER. Un fort galant homme, & de bonne compagnie; car sans cela, je ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'est un insolent qui n'est pas digne de cet honneur.

JUPITER. Qu'a-t-il fait ? Je le veux sçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

JUPITER. A-t-il voulu caresser quelque Déesse ! car il semble que c'est ce que tu veux dire.

JUNON. Il s'est adressé à moy-mesme. Je ne prenois pas garde du commencement à son amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toûjours l'œil sur moy, qu'il soupiroit de temps en temps & laissoit couler des larmes, qu'il beuvoit après moy lorsque j'avois beû, & en beûvant me regardoit, & baisoit le verre ; je m'apperceus de sa folie : mais j'eus honte de te le dire, & crûs que cela se passeroit. A la fin il a esté si insolent que

de m'en parler. Alors bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, je suis venuë tout courant pour t'en instruire, afin que tu en fisses un chastiment exemplaire.

JUPITER. Voilà un hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Jupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner si usant des mesmes viandes, ils ont les mesmes desirs, & conçoivent de l'amour pour les beautez immortelles. Tu sçais quel Tyran c'est que l'Amour.

JUNON. Il est vray qu'il est bien ton Maistre, & te méné bien, comme l'on dit, par le nez. Mais je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion: C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as presté: Car tu as couché autrefois avec sa femme, & en as eû Pirithoüs.

JUPITER. T'en souvient-il encore? Sçais-tu quel est mon dessein? Ce seroit un trop grand supplice de le bannir pour jamais de nostre presence; mais puis qu'il pleure & qu'il soûpire, je suis d'avis....

JUNON. Quoy! que je couche avec luy?

JUPITER. Non pas cela; mais quel-

que fantosme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

JUNON. Ce seroit le récompenser, au lieu de le punir.

JUPITER. Mais quel mal cela feroit-il?

JUNON. Il croiroit m'embrasser, & l'affront en retomberoit sur moy.

JUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions une nuë à ta ressemblance, ce ne seroit pas Junon.

JUNON. Comme les hommes ont souvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdroit de réputation.

JUPITER. Si cela arrive, je le précipiteray dans les Enfers, où, attaché à une rouë, il ne fera que tournoyer, sans prendre aucun repos.

JUNON. Ce supplice ne seroit pas trop grand pour son crime.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. APollon, as-tu veu le petit Mercure, comme il est beau, & soûrit à tout le monde?

Il fait aſſez voir ce qu'il ſera un jour, quoyque ce ne ſoit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant, luy qui eſt plus vieux que Japet, en malice?

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait, qu'il ne fait encore que de naiſtre?

APOLLON. Demande-le à Neptune, dont il a emporté le trident; & à Mars, de qui il a pris l'épée; ſans parler de moy, dont il a dérobé l'arc & les fléches.

VULCAIN. Quoy! un enfant encore au maillot!

APOLLON. Tu verras ce qu'il ſçait faire, s'il t'approche.

VULCAIN. Il eſt déja venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris?

VULCAIN. Non, que je ſçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrouvera dans ſes langes.

VULCAIN. Quoy, il eſt déja ſi adroit, ce petit voleur! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de ſa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez: Tu vois comme il cauſe, il ſera un jour grand Orateur, & meſme bon lutteur, ſi je ne me trompe; car il a déja donné le croc-en-jambe à Cupidon: Et

comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiser, il luy déroba son Ceste, & eust emporté le foudre de Jupiter, s'il n'eust esté trop chaud, & trop pesant; mais il luy enleva son Sceptre.

VULCAIN. Voilà un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi Musicien.

VULCAIN. Comment cela!

APOLLON. *Il a fait un instrument de la coquille d'une Tortuë*, dont il jouë en perfection, jusqu'à me rendre jaloux, moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas mesme la nuit, & qu'il va jusqu'aux Enfers, pour faire toûjours quelque butin; car il a une verge de grande vertu, dont il rappelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée, pour luy servir de joüet.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompense.

VULCAIN. Je suis bien aise que tu m'en fasses souvenir: je les vais chercher dans son berceau.

Il a fait un instrument de la Coquille d'une Tortuë: Cela suffit, sans descendre dans le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'abord.

DIALOGUE
DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. VOicy une coignée bien tranchante que je t'apporte : Que veux-tu que nous en faſſions !

JUPITER. Fends-moy la teſte en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir ſi je ſeray aſſez ſot pour l'entreprendre : dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

JUPITER. A me fendre la teſte par la moitié. Je ne ris point : & ſi tu ne m'obéïs, tu verras comme il t'en prendra : Frappe ſeulement de toute ta force ; car la teſte me fend de douleur, & je ſouffre les meſmes maux, que ſi j'eſtois en travail d'enfant.

VULCAIN. Prens garde que nous n'alſions faire quelque ſottiſe ; Car je ne t'accoucheray pas ſi doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frape ſeulement ſans rien craindre, & me laiſſe faire le reſte.

VULCAIN. C'eſt bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obéïr..... Grands Dieux ! Je ne m'eſtonne pas ſi tu

avois mal à la teste, y ayant une femme enfermée, & encore une amazone avec la lance & le bouclier : C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle ! Donne-la-moy pour récompense de t'avoir délivré si heureusement, puis qu'elle est déja en âge d'estre mariée.

JUPITER. Je le veux : mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser : car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourveu que j'aye ton consentement.

JUPITER. Ne t'y frotte pas, si tu es sage.

****

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. NE sçauroit-on parler à Jupiter ?

MERCURE. Non : il est empesché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'est moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est avec Junon ?

MERCURE. Ce n'est pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ? avec Ganymede ?

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a-t il ? je le veux ſçavoir.

MERCURE. Il ſe trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui ſuis ſon frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ? eſtoit-il hermaphrodite ? Je ne m'en eſtois pas apperceu, ny qu'il euſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Auſſi n'eſtoit-ce pas là qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la teſte, comme quand il accoucha de Minerve ? Il a le chef bien fecond.

MERCURE. Non, à la cuiſſe.

NEPTUNE. Comment cela ? accouche-t-il par tous les endroits du corps !

MERCURE. Junon, par jalouſie, a perſuadé à Semele qu'il aimoit, de coucher avec luy dans toute ſa gloire; ſi bien que le feu de ſon foudre s'eſt pris au lambris de la chambre, & l'a conſumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a eſté de ſauver l'enfant, car elle eſtoit groſſe; & de le mettre tout chaud,

du ventre de la mere dans la cuisse de Jupiter, où il a achevé son terme. Il vient presentement de s'en délivrer, & est encore tout debile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant?

MERCURE. Je l'ay porté à Nysse, pour estre nourry par les Nymphes du païs, qui l'ont nommé Dionysius, du nom de son pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Jupiter est le pere & la mere de cet enfant.

MERCURE. Il est vray : mais je n'ay pas le loisir de t'en dire davantage ; car je vais de ce pas querir de l'eau, & le reste dont les accouchées ont besoin.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. ARreste-toy, Soleil, par l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit : Que les heures détellent tes chevaux, esteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voilà des commande-

mens bien étranges. Est-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du jour?

MERCURE. Non : c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant?

MERCURE. Chez Alcmene en Beotie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs?

MERCURE. Non pour cela; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve, à la bonne heure ; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller caresser la femme de son voisin : Maintenant, pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs, faute d'exercice, & il naistra des épines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres : & tout cela pour bastir ce beau Heros.

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se haste pas non plus : & au Sommeil, qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de ce changement

DIALOGUE

DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. DEquoy t'accuse-t-on, belle Courriere? d'arrester quelquefois ton char au milieu de ta course, pour aller visiter un Chasseur, & pour le contempler à ton aise, lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épagne pas mesme sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le Mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eust ravy pour le posseder; quoyque depuis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les aisles, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins; mais quoy! il ne s'en souvient plus, si-tost qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau? car cela serviroit de quelque consolation.

C'est qu'il est tost la moitié de l'année aux Enfers.

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que

je ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, appuyé d'une main sur son coude, & de l'autre laissant negligemment tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, je gouste, en approchant, le doux parfum de son haleine. Tu devines assez le reste; car tu sçais ce que c'est que d'aimer, mais il est vray que je meurs d'amour.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. REgarde ce que tu fais, petit fripon: je ne parle point des desordres que tu causes dans le monde; mais que ne fais-tu point dans le Ciel? Tu changes Jupiter en cent façons; tu fais descendre la Lune en terre: tu arrestes le Soleil dans les prisons de Climene: sans parler des affronts que tu me fais à moy-mesme qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à la mere des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le Mont Ida, trans-

portée d'amour pour son Atys, & s'enquerrant de luy aux forests & aux rochers ; monté sur un char qui est traisné par des Lions, & suivy de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude : les autres courent tout-échevelez par des précipices : celuy-cy sonne du cor : cet autre du tambour ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déesse, si elle retourne quelque jour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses Lions, ou bien par ses Prestres, qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ny les uns ny les autres ; car ses Prestres sont trop efféminez, & j'ay apprivoisé ses Lions, & en fais ce que je veux. D'ailleurs, elle est trop empeschée à l'amour, pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aimable ce qui est beau ! Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu es malin ! mais qu'il te souvienne de ce que je t'ay dit.

DIALOGUE

D'HERCULE, D'ESCULAPE, ET DE JUPITER.

JUPITER. N'Avez-vous point de honte de vous entrebattre comme des coquins, & de vous quereller jusqu'à la table de Jupiter !

HERCULE. Est-il juste, mon pere, que ce Charlatan passe devant moy ?

ESCULAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, imposteur, que tu vaudrois mieux que moy ! Est-ce pour avoir esté frappé de la foudre pour ton beau sçavoir : car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, après avoir esté bruslé tout vif sur le mont Oeta comme un criminel !

HERCULE. Ç'a esté volontairement, lorsque j'eus purgé l'Univers de monstres. Mais pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'empirique, comme ces affronteurs qui vantent de vains secrets par où ils se font admirer ?

ESCULAPE. Tu as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la bruſlure, lorſque tu montas icy tout grillé. Mais je n'ay jamais eſté comme toy, eſclave d'une impudique, qui te faiſoit filer, *& te ſouffletoit* lorſque tu manquois à ton devoir. D'ailleurs, je n'ay point tué ma femme, ny mes enfans, comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton inſolence, & je te feray faire une culebute du Ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque habile que tu ſois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy, ſi vous ne vous arreſtez, je vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Eſculape paſſe le premier, puis qu'il eſt le plus ancien.

Et te ſouffletoit : Il y au Grec, *feſſoit avec un patin d'or* ; mais cette phraſe eſt déja employée, & la repetition n'en ſeroit pas agreable.

DIALOGUE

DE MERCURE ET D'APOLLON.

MERCURE. QU'as-tu, Apollon, d'estre ainsi triste?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si malheureux en amour?

MERCURE. Quel malheur t'est-il arrivé depuis la perte de Daphné?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelquefois?

APOLLON. Non; mais comme je joüois au palet avec luy, Zephyre jaloux de nostre amitié, a emporté le palet, & luy en a cassé la teste. *Je l'ay poursuivy vainement* jusqu'aux Montagnes; car qui pourroit atteindre le vent? Mais au retour j'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe. Toutefois, pour me consoler, j'ay fait naistre une fleur de son sang, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté,

Je l'ay poursuivy vainement: Je le trouve plus joly de la sorte, que de dire qu'il s'en est vangé.

& qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais je ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu as tort, Apollon ; car ceux qui aiment les choses mortelles, se doivent résoudre à les perdre.

AUTRE DIALOGUE
D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. C'Est une chose étrange, Apollon, que Vulcain ait épousé les plus belles de toutes les Déesses ; & je ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de suye & de sueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en estonner, & principalement à un Amant infortuné comme moy, qui suis un peu mieux fait que luy, pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adresse : lors qu'il se faudra coucher, nous nous trouverons tout-seuls, tandis qu'un miserable courtaut de boutique, tout estropié, *caressera Venus & les Graces.*

caressera Venus & les Graces : Le Grec dit

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui peut servir à te consoler; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermaphrodite: Mais, moy, de deux personnes que j'ay servies, l'une a mieux aimé estre changée en arbre, que de me souffrir; & j'ay tué l'autre, par malheur, en me joüant. Mais, dy-moy, comment ces Déesses ne sont-elles point jalouses les unes des autres?

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme?

MERCURE. S'il les sçait? il n'en faut point douter; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars: Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens, & particulierement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant *qu'il leur dresse quelque piége.*

la Grace; mais on ne diroit pas en François *careßer la Grace*, puisque les Graces ne se separoient point.

Qu'il leur dreße quelque piége: Je fais dire cela à Apollon, afin que Mercure dise le reste, qui luy vient

MERCURE. Je ne ſçay ; mais je voudrois y eſtre pris.

mieux, comme il ſe voit dans le Dialogue ſuivant.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE LATONE.

JUNON. VEritablement, Latone, tu as fait de beaux enfans à Jupiter.

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes eſtre meres de Vulcain.

JUNON. Il eſt vray qu'il eſt eſtropié ; mais en cet eſtat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'eſt rendu illuſtre par l'excellence de ſon Art. Mais ta fille, d'un courage maſle, contre la bien-ſeance de ſon ſexe, va juſqu'en Scythie égorger ſes hoſtes, plus cruelle mille fois que les Scythes ; & ton fils eſt de tous meſtiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin ; & a eſtably des Bureaux de prophetie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il ſe meſle de prédire l'avenir, & ſurprend les ſimples par des Oracles trompeurs, qui ont toûjours quelque porte de derriere

pour évader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçavent que ce grand Prophete n'a pas sceû qu'il tuëroit son Hyacinthe, & que Daphné le fuïroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Je m'estonne donc qu'on t'ait préferée à Niobe, & que tes enfans ayent esté jugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta jalousie ne peut souffrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & soient celebres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

JUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eust esté écorché en la place de Marsias, si les Muses luy eussent fait justice. Pout ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut devoré par ses chiens, pour l'avoir veû toute nuë: de peur qu'il ne fust le trompette, aussi-bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa prétenduë virginité, je n'en fais que rire, veû qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque experience.

LATONE. Il te sied bien, Junon, d'estre altiére, estant compagne du lit & du trône de Jupiter; mais nous te verrons bien

honteuſe, lors qu'épris de l'amour de quelque Mortelle, il te quittera pour la pöſſeder.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. QU'as-tu à rire, Mercure ?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une choſe ſi plaiſante ?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'eſtre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela ? fais-moy le récit de cette avanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain ſe doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les ſurprendre. Il avoit donc mis autour de ſon lit des filets comme inviſibles, & eſtoit allé travailler à ſa forge. Le galand prenant ſon temps en l'abſence du mary, eſt allé coucher avec ſa maiſtreſſe; mais le Soleil les a découverts, & en a averty Vulcain ; de ſorte qu'il les a pris tous deux ſur le fait, & les a enveloppez dans ſes rets. Venus toute

confuſe, tâchoit à couvrir ſa nudité : Mars cherchoit à ſe dépeſtrer : mais comme il a veû qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux ménaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laiſſé échapper ?

MERCURE. Bien loin de cela : il a appellé tous les Dieux, pour eſtre témoins de ſon deshonneur. Cependant, ces pauvres Amans ſe voyant pris, comme au trébuchet, baiſſoient la veûë, & ſe couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce ſot ne rougit-il point de publier ſon infamie ?

MERCURE. Il eſt le premier à en rire : Mais pour te dire la verité, j'enviois la bonne fortune de Mars, d'eſtre ſurpris couché avec la plus belle de toutes les Déeſſes, & lié avec elle par des chaiſnes qui ne ſe pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy ! tu voudrois eſtre pris de la ſorte ?

MERCURE. Qui en doute ? Vien les voir en cet eſtat : & ſi tu n'es de mon avis, je blaſmeray ta froideur, ou loüeray ta continence.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. J'aurois honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & efféminé comme le tien, *toûjours en la compagnie* de certaines femmes furieuses, & qui sont plus masles que luy : Enfin, il ressemble mieux à tout autre, qu'à son pere.

JUPITER. Mais cet efféminé a conquis *la Thrace & la Lydie :* & assujetty les Indes, après en avoir fait le Roy prisonnier, avec tous ses Elephans. Et ce qui est de plus estrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & en dansant avec des femmes, au son du tambour & de la flûte, & le plus souvent yvre. Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses ceps, & la mere mesme a déchiré son enfant. Cela n'est-il pas grand & digne de Jupiter? D'ailleurs, s'il est voluptueux & débauché, cela ne fait tort

Agavé & Penthée.

Toûjours en la compagnie, &c. Le reste est touché ensuite.

La Thrace & la Lydie ; Le Tmole est trop peu de chose, pour estre exprimé : c'est une Montagne de l'Asie.

à

à personne : Que ne feroit-il point estant sobre, puisqu'il fait de si grandes choses estant yvre !

JUNON. Ne viendras-tu point loüer aussi l'invention de la vigne, après avoir veû les maux qu'elle cause, & qu'elle coûta la vie au premier, à qui il fit ce beau présent ! *Icare.*

JUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excès ; car en le prenant moderément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souvenir de Semele : puisque tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. D'Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les Dieux, & moy-mesme qui suis ta mere, & que tu ne peux rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans fléches, & ton flambeau sans chaleur ?

CUPIDON. C'est que je l'apprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'apprehende point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours; au lieu que Pallas me regarde de travers, & un jour qu'il m'arriva de l'approcher: Si tu me touches, dit-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, je te précipiteray dans les Enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où l'on voit briller la teste de Meduse, coëffée de serpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'apprehendes ny Jupiter, ny ses foudres; les Muses mesmes qui n'ont ny foudre ny Gorgone, sont à couvert de tes traits.

CUPIDON. C'est que je les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable; outre qu'elles me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y auroit point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane, que t'a-t-elle fait!

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

VENUS. Quel!

CUPIDON. Celuy de la Chasse, qui

la fait broſſer par les Foreſts, où je ne la ſçaurois ſuivre : Mais pour ſon frere, quoyqu'il ſoit excellent Archer.....

VENUS. Je ſçay bien ce que tu veux dire : Que tu l'as ſouvent bleſſé de tes traits.

LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE JUPITER, MERCURE, PARIS, ET LES TROIS DÉESSES.

JUPITER. PRens cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau Paſteur de Troye, qui garde ſes troupeaux ſur le Mont Ida. Tu luy diras que je l'ay fait Juge de la Beauté, parce qu'il eſt beau & *amoureux*. Les Belles, il eſt temps de partir ; car je ne veux point eſtre Juge entre ma femme & mes filles, puiſqu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, ſans offenſer les deux autres ; & je voudrois, s'il ſe pouvoit, que toutes trois remportaſſent la

Amoureux : Je diray plus bas, *ſçavant dans les choſes de l'amour*, & j'exprimeray à quoy ſert la pomme.

victoire. Mais vous n'avez rien à craindre ; car outre que Pâris est fils de Roy, & parent de Ganymede, il est simple & si peu malicieux, que vous ne devez point apprehender de paroistre devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, je ne refuserois pas mesme Momus pour Juge, & j'accepte celuy-cy, quel qu'il puisse estre ; car que pourroit-il reprendre en la Déesse de la Beauté ! Mais il faut qu'il agrée aussi à mes Rivales.

JUNON. Nous prendrions à un besoin Mars pour Arbitre, quoyque ce soit ton galant.

JUPITER. Es-tu de mesme sentiment, Minerve ? Quoy ! tu rougis, & baisses la veuë ! Mais la pudeur sied bien aux filles, & je vois bien que tu en es contente aussi. Partez donc à la bonne heure, & que les malheureuses ne s'en prennent point à leur Juge ; car vous sçavez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons, & prenons le chemin de la Phrygie : je passeray le premier pour vous conduire, & vous me suivrez sans vous arrester. Du reste, ne craignez rien ; Je connois Pâris, il est honneste homme, & ne vous fera point d'injustice.

VENUS. Que tu me plais de dire cela ; mais dy-moy, est-il marié ?

MERCURE. Non ; mais je croy qu'il a une maistresse sur le Mont Ida ; & je m'imagine que c'est quelque fille grossiere & mal-apprise, qu'il n'aime pas trop: mais pourquoy fais-tu cette question ?

VENUS. Je rêvois à autre chose.

PALLAS. Tu t'acquites mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle-cy separément.

MERCURE. Ce n'est rien : Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela !

MERCURE. Je ne sçay : Elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

PALLAS. Est-il marié en effet !

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Est-ce un simple Villageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur ?

MERCURE. Je pense qu'estant jeune, & fils de Roy, il seroit bien-aise de se signaler dans les Batailles.

VENUS. Voy-tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule ? Venus n'est pas de ces humeurs *querelleuses*, & qui se faschent de tout.

Querelleuses : Le mot de *Plaintives* n'y vient pas si-bien.

MERCURE. Il n'y a pas aussi de sujet de s'en fascher ; car elle me demandoit la mesme chose que vous, & je luy répondois de mesme. Mais tout en devisant, nous voicy en Phrygie. Voilà le Mont Ida que je découvre, & vostre Juge aussi, si je ne me trompe.

JUNON. En quel endroit ? je ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, sur la pente de ce costeau. Voilà son troupeau & sa cabane.

JUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis-à-vis mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir *des brebis* du milieu de ces Rochers, & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop ?

JUNON. Je le voy, si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-mesme. Mais puisque nous sommes si près, descendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veux. Maintenant que nous sommes descenduës, que Venus marche devant ; car elle doit sçavoir le

Des Brebis : Il y a au Grec *des Genisses* ; mais il est plus beau de le faire Berger, que Bouvier ; outre que les Brebis sont mieux sur des Rochers que les Vaches.

chemin, estant venuë icy souvent chercher son Anchise.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray ; Car il me souvient, quand Jupiter estoit amoureux de Ganymede, que je venois souvent icy voir ce que faisoit ce petit mignon ; & lors qu'il l'enleva, je volois autour de luy pour le soulever, & ce ne doit pas estre loin de ce lieu, veu que s'il m'en souvient bien, il joüoit de la flûte sur ce roc, près de son troupeau, lors que Jupiter, changé en Aigle, le vint ravir ; & mordant de son bec sa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout estonné, tournant la teste pour le regarder. Alors j'amassay sa flûte qui estoit tombée dans la frayeur. Mais saluons vostre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous, le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces déserts? Elles sont trop belles & trop délicates pour brosser parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Pâris, ce sont des Déesses. Tu vois devant toy Venus, Pallas & Junon. Pour moy, je suis Mercure. Quoy ! tu changes de couleur, & t'estonnes ? Ne

crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire Juge d'un differend qu'ont ces Deésses pour la beauté ; parce que tu es sçavant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que je voye ! *C'est pour la plus belle.* Grands Dieux ! Comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles ! cela surpasse la capacité d'un berger ; & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plûtost un courtisan, qu'un berger. S'il falloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chévres, je m'en acquitterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez divines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veuë demeure attachée au premier objet, & le juge toûjours le plus beau. D'ailleurs, je suis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me semble que je n'ay pas assez de deux yeux ; & je voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler ; outre que l'une estant femme de Jupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas seur de se mesler de leur differend.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ses ordres sont inviolables.

PARIS. Que les malheureuses donc *n'en accusent que leur malheur*, & qu'elles ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis ; il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puis qu'on ne s'en peut défendre : Mais je voudrois bien sçavoir si on les peut voir toutes nuës ; car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy, qui es le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, je les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous, vostre Juge le commande ; & tandis qu'il vous regardera, je tourneray la teste de l'autre costé.

VENUS. Tu as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës ; je vais te montrer que je n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable, comme mes Rivales, mais que je suis également belle par tout. *Il fait allusion aux Epithetes qu'Homere leur donne.*

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris,

N'en accusent que leur malheur, ou, *n'en accusent que mes yeux* : mais l'autre est plus fort.

qu'elle n'ait défait sa ceinture ; car c'est une Magicienne qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane, mais se laisser voir toute nuë & sans artifice.

PARIS. Elle a raison ; ostez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas oste donc son casque, dont l'horrible creste est capable d'épouvanter un berger : Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes !

PALLAS. Tien, voilà mon casque.

VENUS. Tien, voilà ma ceinture.

JUNON. Hastons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux ! Que de beautez & de merveilles ! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté; & qu'il paroist bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la derniere a d'appas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes ! Ah, c'est trop de felicité pour un Mortel ! Toutefois, je les veux voir encore séparément ; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Je le veux.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres se retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reste encore quelque chose à considerer. C'est le prix de la victoire; car si tu me l'ajuges, je te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. *Je ne suis point ambitieux*; mais je ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous: Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faveur, je te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix; mais vous n'avez rien à craindre, je ne me laisse corrompre ny par promesses, ny par présens; reprenez vos habits & vos armes: Que Venus s'avance.

VENUS. Me voilà. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la teste; car je n'ay pas le moindre défaut. Il y a longtemps que te voyant jeune & beau, comme tu es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces Rochers, sans venir aux Villes ny aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans une solitude. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces deserts; & quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté! Ne

Je ne suis point ambitieux. Je touche ensuite les promesses & les présens.

devrois-tu pas avoir déja une maistresse; non pas quelque païsane mal-faite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinthe, telle qu'est maintenant Hélene, l'honneur de son sexe, comme Pâris l'est du sien, & qui est comme luy, capable d'aimer. Si elle t'avoit veû une fois, je sçay qu'elle quitteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais ouï parler?

PARIS. Non; Mais je serois bien-aise d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle, pour qui Jupiter se changea en Cygne, afin de la posseder.

PARIS. Et comment est-elle faite?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire, estant née d'un Cygne, ny grossiere, estant éclose de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veû lutter toute nuë, à la façon de son païs, tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déja entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Thésée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis elle est cruë en beauté avec l'âge, & a attiré sur elle les yeux de toute la Gréce. Mille Amans l'ont recherchée; mais Menelaüs a esté préferé à tous ses Rivaux; toutefois je te la donneray, si tu veux.

PARIS. Comment cela, si elle est mariée ?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce sont-là des tours de mon mestier; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu ? Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Gréce sous prétexte de voir le païs ; & si-tost que tu seras arrivé à Lacédémone, Heléne te voudra voir : laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veüille quitter son mary & sa patrie, pour suivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aimable, & l'autre amoureux : *J'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur.* Après cela, nous en viendrons à bout aisément ; car je te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arrivera ; mais je brusle déja de la voir, & il me semble que je voyage en Gréce, que j'arrive à Sparte, que je l'enleve & l'em-

J'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur : Ce sont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoivent. *Letosque oculis afflata honores*, pour rendre Enée plus aimable.

méne à Troye ; & j'enrage que tout cela n'est déja fait.

VENUS. Ne te haste point que tu ne m'ayes donné la pomme ; car il faut que je sois gaye en ta compagnie, autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais après cela, nous celebrerons ensemble tes nôces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi ?

VENUS. Veux-tu que je t'en jure ?

PARIS. Non ; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien ; Je promets de te donner cette belle pour maistresse ; d'estre moy-mesme ta guide, & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces ?

VENUS. Et le Desir mesme & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te souviens de tes promesses.

DIALOGUE

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. AS-tu ouï la rodomontade de Jupiter: Que si nous le faschions, il jetteroit une chaisne du Ciel en terre, avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les élemens par un si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy ! Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vaillions pas bien, il me semble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. *Car on sçait qu'il eut de la peine* à se retirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, qui le vouloient enchaisner, & qu'il fut contraint, pour se sauver, de faire mille tours de souplesse. Encore si Thétis ne luy eust amené Briarée, qui le délivra avec ses cent bras, je ne sçay ce qui en fust arrivé, & s'il n'eust point esté pris avec toute sa force & son adresse.

Car on sçait qu'il eust bien de la peine. J'ay réüny cela pour estre plus court.

MERCURE. Tout beau, n'en dis pas davantage; car il n'est seur ny à toy de dire ces choses, ny à moy de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui je m'addresse, & que c'est à une personne qui sçait aussi-bien se taire que parler.

* DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. BOn-jour, mon pere.

MERCURE. Bon jour, mon fils: Mais qui es-tu qui m'appelles ainsi? Car à voir comme tu es fait, tu ressembles mieux à un Bouc, qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la sorte. Ne te souvient-il plus de cette belle fille, que tu forças en Arcadie? Qu'as-tu à te mordre les doigts? c'est Penelope, la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec une barbe, une queuë, & des pieds de Chévre!

* *Dialogue de Pan, & de Mercure*; J'ay agencé & transporté diverses choses en ce Dialogue pour estre plus agreable.

PAN.

PAN. C'eſt que tu t'eſtois métamorphoſé en Bouc, pour la ſurprendre.

MERCURE. Il m'en ſouvient; mais j'ay honte de l'avoüer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur; car outre qu'on m'adore en Arcadie, où je poſſede mille troupeaux, je ſuis illuſtre dans la Muſique, & j'ay fait paroiſtre ma valeur en la bataille de Marathon : ſi bien que les Atheniens m'ont donné pour récompenſe une grotte ſous leur Forteresſe; où, ſi tu viens jamais, tu verras comme j'y ſuis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en eſtonne pas; car qui voudroit d'un animal fait comme toy?

PAN. C'eſt qu'eſtant d'une complexion fort amoureuſe, je ne me pourrois paſſer d'une ſeule femme.

MERCURE. Tu careſſes donc les Chévres?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes ſont amoureuſes de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que je deſire, pour récompenſe de t'avoir donné la vie? C'eſt que tu ne m'appelles ja-

mais ton pere; mais pour cette fois, ne laisse pas de m'embrasser. Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON. QUi croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differens, & d'humeurs & de visage ? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux; & des deux autres, le dernier n'est ny masle ny femelle, & le premier est un vergalant.

BACCHUS. Cette diversité vient de celle de leurs peres, quoyque tous les jours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs, & les mesmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ses hostes en Scythie, & tu fais le Medecin en Gréce : cela ne s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces cruautez ? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où

elle ne cherche que l'occasion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais, pour te dire la verité, ce Priape est un étrange masle ; car comme je passois chez luy à Lampsaque, il me voulut caresser la nuit, après m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu ?

BACCHUS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien ; car il n'y avoit point d'apparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu en vaux bien la peine, car tu es assez beau garçon.

BACCHUS. Et toy aussi : c'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes, s'il t'approche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y frotter ; car avec ma perruque blonde, je porte un arc & des fléches : & comme je vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. Y A-t-*il* un Dieu dans le Ciel, qui soit plus mal-heureux que moy ?

MAYA. Ha ! mon fils, ne parles point ainsi.

MERCURE. Pourquoy non? puisque j'ay tout seul plus d'affaires que tous les autres Dieux ensemble. Premierement, il me faut lever dès le point du jour, pour nettoyer la salle du Festin, & celle des Assemblées. Après cela, il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Au retour, je sers de Maistre-d'Hostel, & quelquefois d'Eschanson : au moins, faisois-je ce mestier, avant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'est que la nuit mesme, lorsque tout le monde se repose, il me faut aller mener un convoy de morts aux Enfers, & assister à leur Jugement, comme si tout le jour, je n'estois pas assez occupé à faire le mestier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent

tour à tour; mais moy, je ne repose jamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Déesse, comme moy, mais nez de chetives & miserables mortelles, se donnent du bon temps à la table de Jupiter. Je viens de quitter tout présentement *la fille d'Agenor à Sidon*, & voilà qu'on me renvoye à Argos vers Danaé : encore m'a-t-on dit, que je visse, en passant, Antiope en Béocie : mais je l'ay refusé tout à plat, & quelquefois je voudrois estre vendu pour esclave, afin de changer de Maistre.

MAYA. Quitte cette pensée, mon fils, il faut obéir à son pere, *& travailler tan-*

La fille d'Agenor à Sidon : Il y a au Grec, *la fille de Cadmus*, qui est Semele; mais il faut mettre *la sœur* : car Semele estoit de Thebes, comme il se voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure : D'ailleurs, il seroit ridicule de mettre déja son fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de sa mere, qui mourut estant grosse de luy. Du reste, la fille d'Agenor est Europe sœur de Cadmus; & quoyqu'elle soit pour le moins aussi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant; puis ce n'est pas moy qui fait la faute, c'est l'Auteur.

Et travailler tandis qu'on est jeune. J'ajoûte cela, parce qu'on peint toûjours Mercure en jeune homme.

dis qu'on est jeune. Haste-toy d'executer ses commandemens ; car je sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DU SOLEIL.

JUPITER. QU'as-tu fait, malheureux, d'avoir donné ton Char à conduire à un jeune étourdy, qui a bruslé la moitié du monde, & gelé l'autre ; de sorte que si je ne l'eusse terrassé d'un coup de foudre, c'estoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, je l'avouë, pour n'avoir pû éconduire un fils, ny souffrir les larmes d'une maistresse ; mais je ne croyois pas qu'il en dust arriver tant de mal.

JUPITER. Ne sçavois-tu pas bien quelle estoit la fougue de tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu ?

LE SOLEIL. Je le sçavois bien ; c'est pourquoy je mis moy-mesme Phaëton sur mon Char, & luy donnay toutes les instructions necessaires : mais les chevaux

n'ayant pas senty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté éblouï de la splendeur de la lumiere, & épouventé de l'abysme qu'il voyoit sous ses pieds. *Mais il est assez puny*, & moy aussi, par son supplice.

JUPITER. Ouy bien luy, mais non pas toy. Je pardonne, toutefois, à la tendresse d'un pere, mais c'est à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, je te feray sentir que le feu de mon tonnerre est bien plus chaud que le tien. Cependant donne ordre que les sœurs de Phaëton l'ensevelissent sur les bords de l'Eridan où il est tombé; & pour récompense, je les changeray en peupliers *d'où découlera l'ambre*, pour symbole de leurs larmes. Du reste, r'habille ton Char, dont le timon est rompu, & l'une des rouës fracassée: puis reprens ta route, que tu auras assez de peine à garder, après un si funeste accident; mais souvien-toy de ce que j'ay dit.

Mais il est assez puny. Le reste n'a pas besoin d'estre exprimé, outre qu'il ne faut pas trop insister sur des Fables ridicules.

D'où découlera l'Ambre. C'est ainsi que l'Auteur le dit au Traité qu'il en a fait exprès.

DIALOGUE
D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. NE me ſçaurois-tu apprendre à connoiſtre Caſtor & Pollux ? car je m'y trompe toûjours, à cauſe de leur reſſemblance.

MERCURE. Celuy qui eſtoit hier avec nous, c'eſt Caſtor.

APOLLON. Comment les peux-tu diſcerner, eſtant ſi ſemblables ?

MERCURE. Pollux a le viſage meurtry des coups qu'il a receus *à la lute*, & particulierement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaiſir de m'apprendre cette particularité ; car voyant à chacun ſa coque d'œuf, ſon cheval blanc, ſon javelot & ſon eſtoile, je les confondois toûjours ; mais dy-moy, pourquoy ne ſont-ils pas tous deux à meſme-temps dans le Ciel ?

MERCURE. C'eſt qu'ayant eſté ordonné que des deux fils de Léda, l'un ſeroit mortel & l'autre immortel, ils ont

A la lute : Je me ſuis ſervy du terme general, parce que le particulier n'eſt pas bien François.

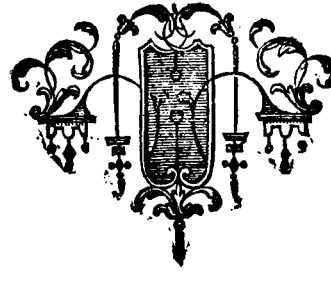
partagé

partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est un grand obstacle à leur amitié ; car ainsi ils ne peuvent jamais ny se parler ny se voir. Mais encore, quel mestier font-ils ? car chacun de nous a le sien. Je suis Prophete, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger ?

MERCURE. Ils aident aux Matelots, pendant la tempeste.

APOLLON. C'est un mestier bien necessaire, pourvû qu'on s'en acquitte bien.



DIALOGUES DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celuy des précedens, qui est de se rire de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner en ridicule toute la Theologie Payenne.

DIALOGUE DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. ON dit que Polyphéme est amoureux de toy, Galatée; tu as là un beau galant!

GALATÉE. Ne t'en mocque point, Doris; tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter, la naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

GALATÉE. Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front: outre qu'il en voit aussi-bien que s'il en avoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plûtost que l'aimée.

GALATÉE. Non pas cela : mais je ne puis souffrir ta jalousie, ni celle de tes Compagnes. Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le Mont Etna, comme nous folatrions sur le rivage, il me trouva plus belle que vous, cela vous fait crever de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre jalouse de toy, non plus que de luy : Qu'as-tu de considerable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? Il t'a trouvé belle, parce que tu ressemblois à son beurre & à son fromage ; mais on ne fait cas de la blancheur, que quand elle est meslée de rouge. Si tu t'es jamais veuë dans la mer, quand elle estoit calme, tu as pû reconnoistre tes défauts.

Comme qui diroit de lait.

GALATÉE. Avec tout cela, j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant: mais pour vous, il n'y a ny berger ni matelot qui en voulust. D'ailleurs, cet Amant est excellent Musicien.

DORIS. Ne parle point de sa musique, Galatée : nous l'ouïsmes l'autre jour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu, l'étrange Musicien ! & la plaisante lyre qu'il avoit, faite de la carcasse d'une teste de cerf, où les cornes servoient de chevilles ! L'Echo, toute babillarde qu'elle est, avoit

honte de luy répondre ; car sa voix & son instrument n'estoient jamais d'accord. Et ce beau galand portoit en son sein, par mignardise, un petit Ours velu comme luy : Qui t'envieroit un Amant si parfait ?

GALATÉE. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyions s'il est plus accompli.

DORIS. Je n'en ay point, Galatée, & ne me pique point d'en avoir ; mais je ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, dévore ses hostes. Puissiez-vous vivre longtemps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. AH ! mon pere, vengez-moy de cet estranger qui est venu loger chez moy, & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils !

POLYPHEME. *Personne* ; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray qu'en par-

tant, il dit qu'il s'appelloit Ulysse, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois; c'est le Prince d'Ithaque, qui retourne du Siége de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy, car il ne passe pas pour vaillant?

POLYPHEME. Comme je ramenois le soir mon troupeau, je trouvay des voleurs dans ma caverne, & j'en fermay l'entrée avec une piece de rocher: puis en appercevant quelques-uns à la lueur du feu, qui tâchoient à se cacher, je les dévoray; car des voleurs ne méritoient pas un plus favorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'une liqueur traistresse, dont je n'eus pas plûtost beû, qu'il me sembla que ma grotte tournoit sens-dessus-dessous: & dans cet étourdissement, le perfide prenant son temps, me creva l'œil, avec un baston bruslé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fusses bien yvre, pour ne pas t'éveiller à ce coup! Mais comment se pût-il sauver, & détourner la pierre qui fermoit l'entrée de ta caverne.

POLYPHEME. Je l'ostay moy-mesme, pour l'attraper au passage, tant j'estois transporté de fureur; mais il échappa je

ne ſçay comment ſous le ventre de quelque beſte, comme elles paſſoient l'une après l'autre : car *je ne les pouvois pas tenir toûjours renfermées.*

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton ſecours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Je le fis : mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit ſi maltraité, & que j'eus répondu *Perſonne*, ils crurent que j'eſtois fou, & s'en allerent ; ainſi ce méchant évada, & ce qui me faſche le plus, c'eſt qu'il crioit en ſe retirant, que Neptune meſme ne me pourroit guerir.

NEPTUNE. Conſole-toy, le traiſtre n'échappera pas ; car il eſt encore en mon pouvoir, eſtant dans l'eſtenduë de mon Empire. Mais je te trouve bien mal-adroit de t'eſtre laiſſé ainſi éborgner.

Je ne les pouvois pas tenir toûjours renfermées. Je n'ajoûte point ce qu'il dit du Belier : car cela eſt plat.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'ALPHÉE.

NEPTUNE. D'Où vient, beau Fleuve, que tu paſſes dans la mer, ſans meſler tes eaux avec les

ſiennes, non plus que ſi tu eſtois de glace : ſemblable à ces oiſeaux, qui ſe plongent en un endroit, pour reparoiſtre en un autre?

ALPHÉE. C'eſt un myſtere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas; car tu as autrefois aimé.

NEPTUNE. Et de qui es-tu amoureux? Eſt-ce d'une Dame, ou d'une Nymphe, ou de quelqu'une des Nereïdes?

ALPHÉE. Non : d'une Fontaine.

NEPTUNE. D'une Fontaine! Et quelle?

ALPHÉE. D'Arethuſe.

NEPTUNE. C'eſt une belle & claire ſource, qui roule ſes petits flots argentez parmy les cailloux du rivage, avec un murmure très-agreable.

ALPHÉE. Que tu la dépeins bien! c'eſt elle que je vais chercher.

NEPTUNE. Vas : & ſois heureux en tes amours. Mais, dy-moy, où l'as-tu pû voir, eſtant d'Arcadie, & elle de Sicile?

ALPHÉE. Tu es trop curieux, & moy trop preſſé, pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raiſon : j'ay tort de retarder un Amant, qui va trouver ſa Maiſtreſſe. Haſte-toy, & lorſque tu l'auras rencontrée, meſle-toy ſi bien avec elle, que vous n'ayez plus tous deux qu'un meſme lit.

DIALOGUE

DE PROTÉE ET DE MENELAÜS.

MENELAÜS. JE ne trouve pas étrange, Protée, qu'un Dieu marin, comme toy, se change en eau, ni mesme en plante ; mais de devenir feu, cela me paroist incomprehensible : car encore pour Lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTÉE. Il ne laisse pas d'estre très-veritable, Menelaüs.

MENELAÜS. Je le sçay bien ; car j'en suis témoin moy-mesme : mais pour ne t'en point mentir, je croy qu'il y avoit de la tromperie, & que tu es un Charlatan, qui fais des tours de passe-passe.

PROTÉE. Quelle tromperie y peut-il avoir en des choses si évidentes? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu sentiras bien-tost la chaleur.

MENELAÜS. L'experience en seroit un peu dangereuse.

PROTÉE. Ne sçais-tu pas ce qui arrive au Polype, de prendre la couleur des choses ausquelles il s'attache ; de sorte que les pescheurs mesmes ont de la peine à le discerner.

MENELAÜS. Je l'ay ouï dire ; mais je trouve ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTÉE. A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux ?

MENELAÜS. Je l'ay veû, & demeure encore incredule ; car je ne puis concevoir comment une mesme chose peut estre le feu & l'eau.

DIALOGUE

DE PANOPE ET DE GALÉNÉ.

PANOPE. VIs-tu hier ce que fit la Discorde en Thessalie, aux nopces de Thetis & de Pelée.

GALÉNÉ. Je n'y estois pas ; car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme : mais encore que fit cette querelleuse ?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite estoient allé coucher la mariée, & que les uns beûvoient, & les autres *dansoient* aux chansons d'Appollon & des Muses, la Discorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas esté priée au festin, jetta dans la salle

Dansoient. Cela y vient mieux, qu'applaudir ou écouter.

une pomme d'or, qui alla tomber, comme à dessein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amassée, vit qu'il y avoit écrit autour : *C'est pour la plus belle.* Les Nymphes, comme nous, se teûrent ; car qu'eussent-elles fait en la présence de trois grandes Divinitez ! Mais ces Déesses commencerent aussi-tost à s'entrequereller pour l'avoir : & si Jupiter, qui estoit présent, ne leur eust imposé silence, je crois qu'elles en fussent venuës aux mains. Il ne voulut pas neanmoins décider leur differend, & *les renvoya à Pâris*, pour les juger.

GALÉNÉ. Et qu'en est-il arrivé ?

PANOPE. Je n'en sçay rien ; mais il est aisé à juger, que nul ne remportera le prix de la beauté, que celle qui en est la Déesse.

Les renvoya à Pâris. C'est assez de cela icy : le reste est expliqué tout au long dans le Dialogue du Jugement de Pâris.

DIALOGUE

DE NEPTUNE, D'UN TRITON, ET D'AMYMONE.

LE TRITON. UNe belle fille vient tous les jours puiser de l'eau dans le Lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave, ou quelque personne de condition ?

LE TRITON. C'est une des cinquante filles de Danaüs : car il les traite fort rudement, & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule ? il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule : si-bien qu'il faut qu'elle ait toûjours la cruche à la main ; car tu sçais que la Ville est fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir ; Atelle mes chevaux à mon Char ; ou plûtost améne un des Dauphins de mon écurie, ce sera plûtost fait. C'à que je monte, *n'abandonne point l'étrier* ; & lors-

N'abandonne point l'étrier. Je me sers de cecy, comme d'une phrase Françoise, qui

que nous serons arrivez, je me mettray en embuscade, tandis que tu feras le guet; mais ne manque pas de m'avertir, lorsque tu la verras passer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

NEPTUNE. Dieux! qu'elle est belle, & en la fleur de son âge! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs: c'est, sans doute, quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enlevent des filles, pour les vendre. Au secours. Laissez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous, belle Amymone, c'est Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant? Et pourquoy me traisne-t-il dans la mer?

NEPTUNE. Ne craignez rien, je ne vous feray point de mal; & de toutes

signifie, *demeurer toûjours près du Cheval*, sans me mettre en peine s'il y avoit des étriers de ce temps-là; car je parle François, & non pas Grec, & mesme la langue Françoise n'estoit pas encore au monde du temps de Lucien, si bien que je le fais parler une langue qui n'est née que plus de cinq cens ans après sa mort: il ne faut pas examiner les choses à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de representation, comme Comedie, Traduction, Cartes, &c.

vos sœurs, vous serez la seule qui ne puiserez point d'eau après vostre mort, dans une cruche percée : mais frappant de mon trident ce rocher, je feray naistre une fontaine en vostre place.

DIALOGUE

DE ZEPHIRE ET DE NOTUS.

NOTUS. CEtte geniſſe que tu vois, qui paſſe en Egypte, ſous la conduite de Mercure, eſt une des maiſtreſſes de Jupiter.

ZEPHIRE. Il eſt vray : mais c'eſtoit alors une belle fille, que la jalouſie de Junon a depuis transformée de la ſorte.

NOTUS. Et Jupiter l'aime-t-il encore en cet eſtat ?

ZEPHIRE. Ouy, & nous a défendu de ſouffler, qu'elle ne fuſt arrivée ; car elle doit accoucher en Egypte, & ſon fils ſera Dieu, & elle Déeſſe.

NOTUS. Une geniſſe, Déeſſe ?

ZEPHIRE. Ouy, & la Déeſſe des Nautonniers : nous ne ſoufflerons plus que par ſon ordre.

NOTUS. Allons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ſes bonnes graces.

ZEPHIRE. La voilà passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris sa premiere forme?

NOTUS. C'est un miracle, Zephire; elle n'a plus rien de genisse, & Mercure qui l'a changée, a changé aussi de figure, & a pris celle d'un chien.

ZEPHIRE. Retenons nostre curiosité; cela ne se fait pas sans mystere, & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DES DAUPHINS.

NEPTUNE. JE vous aime, Dauphins, de continuer vostre amour & vostre fidelité *vers le genre humain.*

UN DAUPHIN. Il ne faut pas s'estonner, Neptune, si ayant esté hommes, nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir, je veux mal à Bacchus, de vous avoir ainsi metamorphosez après sa victoire; il se devoit contenter, à mon avis, de vous assu-

Vers le genre humain. Le reste est touché plus bas.

jettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'avanture d'Arion ; car pour Melicerte, je sçay que vous le passastes à Corinthe, lors qu'il fut précipité, avec sa mere, en bas des Rochers Scironides.

UN DAUPHIN. Comme Arion estoit fort aimé de Periandre, pour l'excellence de son Art, il demeuroit d'ordinaire avec luy ; mais lors qu'il fut devenu riche, il luy prit envie de retourner en son païs, pour y faire montre de ses richesses. Après s'estre donc embarqué dans un Navire, les matelots, gens sans foy & sans humanité, le jetterent dans la mer, pour avoir son bien ; mais il les pria auparavant de luy permettre de faire son oraison funebre, & de chanter quelque Elegie sur sa Lyre ; puis, s'estant lancé dans la mer, avec ce qu'il avoit de meilleur, les Dauphins, qui estoient accourus à la douceur de son harmonie, le sauverent, & je le portay moy-mesme sur mon dos, jusqu'à Tenare. *Methymne.*

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ses chansons, & vous louë de l'amour que vous avez pour la Musique.

DIALOGUE

* DE NEPTUNE ET D'AMPHITRITE.

NEPTUNE. QUe la mer où est tombée cette Belle, s'appel-
Hellé. le de son nom l'*Hellespont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du païs auront soin de luy dresser un tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous ferions mieux de l'ensevelir icy ; car son malheur & les cruautez de sa marastre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le sein des flots, & il ne seroit pas honneste de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'elle ait cette consolation
Ino. dans son infortune, que sa marastre aura le même destin qu'elle, & poursuivie par Athamas, se jettera dans la mer, en bas du Mont Cithéron, avec son fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle mériteroit bien d'estre conservée en faveur de Bacchus, dont elle a esté la nourrice.

De Neptune & d'Amphitrite. Il n'estoit point besoin de mettre icy les Nereïdes, puisqu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

NEPTUNE.

NEPTUNE. Il est vray que Bacchus a merité cette grace : mais elle ne la mérite pas.

AMPHITRITE. Mais comment cette Belle s'est-elle laissé tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que son frere *Phryxus.* s'y est bien tenu !

NEPTUNE. Il n'est pas étrange qu'un homme se tienne mieux à cheval qu'une fille : outre qu'elle a esté épouvantée de l'abysme qu'elle voyoit sous ses pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit sa mere, ne l'aidoit-elle en cette rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter son destin.

DIALOGUE

D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. NEptune, Jupiter te commande d'arrester cette Isle qui flote sur la mer Egée, aprés avoir esté détachée de la Sicile par la tempeste.

NEPTUNE. Pourquoy cela ?

IRIS. Pour servir aux couches de Latone, qui est en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la Terre

ne ſont pas ſuffiſans, pour luy rendre ce ſervice?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir : ſi bien qu'il ne reſte que cette Iſle, qui n'eſtant pas alors encore au monde, n'eſt point obligée au ſerment.

NEPTUNE. Arreſte à ma voix, Iſle flotante, pour ſervir à la naiſſance de deux jumeaux qui ſeront l'honneur du Ciel, & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront paſſer l'accouchée. Pour le ſerpent qui la pourſuit, il ſervira de trophée à ces jeunes Dieux, dès le point de leur naiſſance. Va dire à Jupiter que tout eſt preſt, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE ET DE LA MER.

XANTHE. REçoy-moy dans ton ſein, Mere des Fleuves, pour éteindre le feu qui me dévore

LA MER. Qui t'a ainſi mal-traité, pauvre Xanthe!

XANTHE. Vulcain, pour avoir dé-

fendu les miserables Troyens contre la fureur d'Achille, qui les moissonnoit sur mes bords; car me débordant par la multitude des corps morts, je faillis à l'engloutir : dequoy Vulcain irrité, vomit contre moy tant de flammes, qu'il sécha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poissons; & j'eus bien de la peine à me sauver en l'estat où tu me vois.

LA MER. *Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille.*

XANTHE. Voudrois-tu que j'eusse trahi des peuples qui me révérent ?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eust abandonné le fils d'une Déesse qu'il aime.

Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille ? C'est assez de cela pour le sujet.

DIALOGUE
DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. DEquoy pleures-tu, Thetis?

THETIS. De l'horreur du spectacle que je viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille, avec son enfant, dans un coffre, a commandé qu'on les jettast tous deux dans la mer. *Danaé & Persée.*

DORIS. D'où vient un commandement si cruel ?

THETIS. De sa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans un tour d'airain, pour empescher qu'on ne la vist : lorsque Jupiter changé en pluye d'or, s'est coulé, je ne sçay comment, à travers les tuiles, & luy a fait un beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant qui n'a point failly. Mais Acrise impitoyable, sans écouter prieres ni larmes, a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens, comme si elle eust imploré son assistance, & qui soûrit maintenant aux vagues, qui sont prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi-bien que toy : mais sont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit coffret nage sur l'eau, près de l'Isle de Seriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque pescheur, pour le sauver du naufrage.

THETIS. Je le veux ; car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGUE

DU FLEUVE ENIPE'E ET DE NEPTUNE.

ENIPÉE. E Stoit-il juste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance, pour abuser de ma Maistresse ! Tyro

NEPTUNE. Très-juste, Enipée : car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle, qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son amour ?

ENIPÉE. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie ?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion : & elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPÉE. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy ; mais lorsque tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & j'enrage qu'un autre ait eû le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu as tort de faire le jaloux, après avoir fait le cruel. Une autrefois sois moins dédaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si précieux en amour.

DIALOGUE

D'UN TRITON ET DES NEREÏDES.

TRITON. CE monstre marin que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela? Cephée s'est-il servy de sa fille, comme d'un appas pour le surprendre?

TRITON. *Non : mais Persée l'a tué.*

IPHIANASSE. *C'est mal reconnoistre* le service que nous luy avons rendu, en le sauvant des flots avec sa mere; mais encore, comment cela s'est-il fait?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy! tout seul & sans compagnie, à une avanture si périlleuse, & par un chemin si dangereux!

TRITON. Il estoit allé par l'air *avec des aistes que Minerve luy avoit prestées.*

Non : mais Persée l'a tué. Je ne repete pas ce qui est exprimé au Dialogue précedent, parce que cela languiroit.

C'est mal reconnoistre. Je passe ce qui n'est pas necessaire.

Avec des aistes que Minerve luy avoit pres-

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pû garantir de leur veuë *qui estoit mortelle* ?

TRITON. *A la faveur du Bouclier* de cette Déesse, où voyant comme dans un miroir l'image de Méduse qui dormoit avec ses sœurs, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teste; puis s'est sauvé. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromède sur le point d'estre dévorée par le monstre : & touché d'amour & de pitié pour cette Belle infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Méduse, après l'avoir étourdy d'un coup de sabre. Ensuite, déliant la Pucelle, qui estoit attachée sur un roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces précipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour récompense la luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. J'en ay une extrême joye : car, après tout, qu'avoit fait cette pauvre fille, pour souffrir un supplice si

Cassiope mere d'Andromède, s'estoit estimée plus belle que les Nereïdes.

tées. On le peint ordinairement sur un cheval aisslé.

Qui estoit mortelle. Le Grec dit, *qui aveugloit*; mais on a coûtume de le dire de la sorte.

A la faveur du Bouclier, &c. Il n'est point necessaire de dire d'où il le sçait.

cruel ? Estoit-elle coupable de la vanité de sa mere ?

TRITON. Non : mais la mere eust esté punie par le supplice de sa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations : outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'apprehension qu'elle a euë de perdre ce qu'elle aimoit.

DIALOGUE

DE NOTUS ET DE ZEPHIRE.

NOTUS. JE n'ay jamais veu sur mer un si beau spectacle, que celuy que je viens de voir : *l'as-tu veu, Zephire* ?

ZEPHIRE. *Non, je soufflois* du costé des Indes, où je n'ay veu que des Elephans, des Grifons & des Négres.

L'as-tu veu, Zephire ? Je fais dire à *Notus*, ce que l'Auteur fait dire au Zephire, parce que cela est indifferent, & que l'un est plus agreable à prononcer que l'autre : or dans ces Dialogues, il faut avoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'oreille par un terme barbare.

Non, je soufflois. Cecy est plus bas chez l'Auteur.

NOTUS.

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une si belle occasion : Connois-tu le Roy Agenor ?

ZEPHIRE. Qui ? le pere d'Europe ?

NOTUS. C'est d'elle que je veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descenduë avec ses compagnes, pour s'ébattre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un Taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris envie de monter dessus ; car il paroissoit fort doux, & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plûtost une si douce charge, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Gréce. La pauvre fille, toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre arrestant son voile qui flottoit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras du rivage.

ZEPHIRE. *Est-ce là tout ce beau spectacle* ? Jupiter changé en Taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise !

NOTUS. C'est que tu n'entens pas le

Est-ce là tout ce beau spectacle ? Il est plus joly de la façon, qu'affirmativement.

reste. Aussi-tost la mer est devenuë calme; les vents ont retenu leur haleine; mille petits amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, sans moüiller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hymenée, suivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, assises sur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folastroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient devant, qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus portée sur deux Tritons dans une conque Marine, répandoit des fleurs sur cette belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phénicie, jusqu'en Crétes où Jupiter n'a pas plûtost mis le pied, qu'il a repris sa premiere forme, & tenant par la main sa Maistresse, l'a menée dans l'antre Dictéen, toute honteuse: Tu devines assez le reste. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vents ont recommencé à souffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEPHIRE. Que je t'envie un si beau spectacle, dont le récit me ravit en admiration.

DIALOGUES DES MORTS.

Il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues précedens, & l'Auteur se mocque de l'opinion des Payens touchant l'estat des Morts après cette vie ; d'où il prend occasion de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la foiblesse.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. JE te prie, Pollux, puisque c'est demain ton tour de voir la lumiere, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son soûl, *s'il n'a assez ry* là haut. Car

S'il n'a assez ry : Il y a au Grec, *s'il a aßez ry* ; l'un & l'autre peut faire un bon sens, mais celuy de l'original faisoit quelque difficulté que j'ay voulu oster.

encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on devient après cette vie ; mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera, comme moy, de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il apporte toute ses bribes, parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je ?

DIOGENE. C'est un vieux pelé qui porte un méchant manteau tout rompu, & rapetassé. Tu le trouveras *à Athénes ou à Corinthe*, qui se mocque de tout, & particulierement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir, & ne sçavent rien.

POLLUX. S'il est fait, comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoistre. *Mais veux-tu que je dise* aussi quelque chose de ta part aux Philosophes ?

DIOGENE. Dy-leur qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens

A Athénes ou à Corinthe : Il y a au Grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui sont des lieux de ces Villes-là où les Philosophes s'assembloient.

Mais veux-tu que je dise ? Je le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux & est plus court.

ſophiſtiques, & qu'ils ceſſent de s'enquerir de la nature des choſes, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que je ſuis un ignorant, & que je n'entends pas la Philoſophie.

DIOGENE. Dy-leur que je leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les Grands, mon petit Amy, tu leur diras: Pourquoy, fous que vous eſtes, vous tourmentez-vous après de vaines grandeurs, & amaſſez-vous talens ſur talens, comme ſi vous ne deviez jamais mourir? puis quand il les faudra quitter, vous ſerez inconſolables. Ne manque pas auſſi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxéne; Qu'il n'y a icy ny force, ny beauté, ny adreſſe, ny cheveux blonds, ny yeux doux, ny incarnat aux jouës & aux lévres; En un mot, rien que cendre & que pouſſiere.

POLLUX. Il n'eſt pas fort difficile de faire auſſi ce meſſage.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & ſe tourmenter, Qu'ils ceſſent deſormais leurs plaintes, parce qu'icy-bas tout eſt égal, & que les riches n'y ſont pas

plus confiderez que les autres. Pour les Lacédémoniens, fay-leur reproche de ma part, de leur lascheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien dégéneré de la gloire de leurs Ancestres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene, car je ne le souffrirois pas ; mais je m'acquitteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puisque tu le veux ; mais qu'il te souvienne du reste.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

* DIALOGUE

DE CRE'SUS, DE MENIPE ET DE PLUTON, Où d'autres parlent aussi.

CRÉSUS. NOus ne pouvons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous a donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contraints de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire estant mort ?

CRÉSUS. Lorsqu'il nous entend regretter nostre felicité, à l'un ses trésors,

* *Dialogue de Crésus* : un si petit Dialogue n'a pas besoin de titre particulier.

ou ses grandeurs, & à l'autre ses délices, il se mocque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois il se met à chanter pour nous interrompre ; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy, Menipe !

MENIPE. La verité, Pluton ; car j'ay en horreur leur infamie : comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vêcu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les Enfers, & estaler icy leur molesse & leur lascheté.

PLUTON. Leur felicité estoit assez considerable, pour la regretter.

MENIPE. Tu rêves, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein, mais je ne puis souffrir de division dans mon Empire.

MENIPE. Quand je me tairois, le souvenir de leur felicité passée les tourmenteroit assez, aussi-bien que l'image de leurs crimes.

CRÉSUS. N'as-tu point de honte de nous venir offenser, jusqu'en la présence de Pluton ?

MENIPE. C'est vous qui en devriez avoir, de vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous

estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute votre felicité devoit passer comme un songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous croyiez ne jamais perdre.

MIDAS. Ah, mes tresors !

CRÉSUS. Ah, mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah, mes délices !

MENIPE. Courage, voilà une agreable musique pour un Philosophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie, je vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Aristote, *Connois-toy toy-mesme* ; car si vous eussiez bien connu vostre foiblesse, & la vanité des choses du monde, vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TROPHONIUS, en présence d'Amphiloque.

MENIPE. POurquoy est-ce qu'après vostre mort on vous a basty des Temples, & mis au nombre des Dieux ?

TROPHONIUS. Sommes-nous responsables des sottises que fait le peuple ?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vostre vie, & fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIUS. C'est à Amphiloque à te répondre; car pour moy je suis un Heros, qui ay droit de prédire l'avenir: On diroit que tu n'as jamais esté à Lébadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité si authentique.

MENIPE. Il n'est pas necessaire d'y avoir esté, ny d'avoir fait toutes les singeries que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour sçavoir que tu es mort, & que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture: Mais je te conjure, par ta prophetie, de me dire ce que c'est qu'un Heros, car je n'en sçay rien.

Couvert d'un linge, & tenant un gasteau à la main.

TROPHONIUS. C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme, ou plûtost un composé de tous les deux.

MENIPE. Si cela est, où est ta partie divine?

TROPHONIUS. En Beocie, où elle rend des Oracles.

MENIPE. Je n'entens pas ces mysteres; car il me semble que je te vois icy tout entier.

DIALOGUE
DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. COmptons ensemble, Maistre Bastelier, que nous n'ayons quelque differend, lorsque nous aurons oublié tous deux, ce que j'ay fourny pour toy.

CARON. Comptons, je le veux.

MERCURE. Premierement, une petite anchre de vingt-cinq sols pour ta Barque.

CARON. Vingt-cinq sols ! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en couste autant, sur ma foy : & la courroye, où est attachée la rame, deux carolus.

CARON. Jette : Vingt-cinq sols, & deux carolus.

MERCURE. Plus, une éguille à raccommoder les voiles, quatre sols & un double.

CARON. Ajouste-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & une corde pour gouverner les voiles ; le tout ensemble, dix sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voilà tout, si je ne me trompe ; mais quand est-ce que tu me payeras ?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure ; mais s'il arrivoit quelque bon temps, comme, peste, guerre ou famine, on gagneroit davantage ; & pour peu qu'on voulust frauder la Gabelle, il seroit aisé de te payer.

MERCURE. Et cependant je demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de r'avoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'acquitter autrement ; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriver ces malheurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à-present, aux anciens ? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux, la pluspart du temps blessez ; & ce ne sont maintenant que de petits foireux, tout pasles & défaits, dont les uns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la pluspart ont esté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en estonne pas ; car on a assez de peine d'en avoir.

MERCURE. Ne t'estonne donc pas aussi que je redemande ce que je t'ay presté.

DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. Connois-tu ce vieux bonhomme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent après sa succession ?

MERCURE. Qui ! ce Sicyonien ?

PLUTON. *Luy-mesme.* Je te prie de le laisser encore en vie, jusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour avoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir vivre si long-temps, & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais très-juste ; car pourquoy veulent-ils estre ses heritiers, sans estre ses parens ny ses amis ? N'est-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fust

Luy-mesme. Il y a au Grec qu'il a vêcu 90 ans, & qu'on le laisse vivre encore autant, mais cela n'a pas besoin d'estre exprimé.

déja mort ? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les chastier comme ils méritent ; mais il est vray qu'il les jouë admirablement bien de son costé, faisant à toute heure semblant de mourir, quoyqu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs présens & leurs caresses ; de sorte qu'à la fin je crains qu'ils ne deviennent pauvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas ; & pour eux, qu'ils cessent de partager ses tresors en songe, ou qu'ils quittent toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, je te les ameneray tous l'un après l'autre dans peu de temps; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure ; Que le bon-homme survive à tous ses heritiers imaginaires.

DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. EST-il juste, Pluton, que je meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theocrite, qui en a plus de quatre-vingt-dix, soit encore en vie ?

PLUTON. Très-juste, Terpsion ; car celuy-là est digne de vivre qui ne souhaite la mort de personne : & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des piéges à leur amy, pour avoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas juste que celuy qui ne peut plus jouïr de ses biens, les laisse à celuy qui en peut user.

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs tresors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que je condamne ; car les plus vieux, ce me semble, devroient mourir les premiers, & les autres ensuite, sans laisser vivre, par exemple, un vieux gouteux qui a perdu l'usage de tous les sens, &

n'eſt plus qu'un ſepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuſte & vigoureux comme moy. C'eſt mettre, comme on dit, la charuë devant les bœufs, ou, ſi tu veux que je m'exprime plus noblement, faire remonter les Fleuves vers leur ſource. Si l'on ſçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoy eſtes-vous ſi ardens auſſi à deſirer le bien des autres ; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillards, pour vous faire rire après, quand ils viennent à vous mettre en terre ! Car c'eſt un plaiſir de voir de jeunes gens, comme vous, devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mille careſſes ; ſur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'eſt pourquoy lorſqu'il en ont, ils font ſemblant de les haïr, pour ſe faire rechercher, & puis à la mort, les rappellent à leur ſucceſſion, ſelon l'ordre de la Raiſon & de la Nature ; ſans vous laiſſer pour fruit de vos veilles, & de toutes vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'eſt ce qui me fait en-

core enrager après ma mort ; car combien ay-je employé de temps & de bien à courtiser Theocrite, qui faisoit semblant à toute heure de mourir, avec son raslement & sa courte haleine ! ce qui m'obligeoit à redoubler mes présens, pour débusquer mes rivaux, & je croy en verité que cela est cause de ma mort ; car je ne dormois ny jour ny nuit, & je m'apperceus bien que ce souvenir le faisoit rire l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. *Courage, Theocrite*, Vy joyeux jusqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût-à-Dieu que Cariclés mourust aussi devant luy.

PLUTON. Et Philon mesme, & Mélante ; ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de desespoir.

TERPSION. Cela me console ; Vy long-temps, Theocrite.

Courage, Theocrite : J'ay mis *Theocrite* pour *Thoucrite*. *Philon* pour *Phidon*. *Cariclés* pour *Cariadés*, parce que ces mots sonnent mieux en nostre langue, & que s'il eust écrit en François, il eust eû égard à cela, puis qu'il est indifferent comme on les nomme.

DIALOGUE

DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDE'MIDE'S.

ZENOPHANTE. COmment es-tu mort, Callidémidés ! car pour moy tu ſçais que je me crevay en un feſtin chez Dinias, qui eſt une belle fin pour une Paraſite.

CALLIDÉMIDÉS. Je le ſçay : mais mon avanture eſt bien plus tragique ; tu connois le vieux Pteodore ?

ZENOPHANTE. Qui ? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faiſois la cour !

CALLIDÉMIDÉS. Luy-meſme. Il m'avoit promis de me faire ſon heritier ; mais ennuyé de l'attente, je voulus l'empoiſonner, & gagnay ſon Eſchanſon, qui par malheur fit un *qui pro quo*, & m'empoiſonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme, lors qu'il euſt découvert la fourbe, & qu'il me vit tomber tout-à-coup à la renverſe.

ZENOPHANTE. Il en avoit bien du ſujet : car je ne me puis tenir d'en rire juſqu'en l'autre monde, quoyque je n'y aye point d'intereſt. Tu t'es égaré, mon amy, en voulant prendre le plus court ;

au lieu que tu fusses arrivé plus seurement par le droit chemin, quoyque peut-estre un peu plus tard.

DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. VOilà le Proverbe arrivé *de la Chévre qui prit le Loup.*

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi émû ?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si miserablement pris au piége que j'avois tendu moy-mesme, & laissant pour successeur un homme que je n'aimois point, au préjudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. *Je cajolois Hermolaüs*,

De la Chévre qui prit le Loup. On dit ainsi ce Proverbe en nostre langue, & l'on feint qu'une Chévre poursuivie d'un Loup, se sauva dans une maison deserte, dont elle ferma la porte par hazard avec ses cornes, après que le Loup fut entré, qui fut pris par ce moyen.

Je cajolois Hermolaüs : Je ne dis pas qu'il n'avoit point d'enfans, parce que cela n'est que trop exprimé dans ces Dialogues.

pour avoir sa succession : & pour l'engager, je luy montray mon testament, où je le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par malheur, je suis mort le premier, quoyqu'il eust déja un pied dans la fosse, & il joüit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui devorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proye avec l'hameçon; mais le pescheur mesme, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme après ma mort.

DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. ENfin, tu nous es venu trouver, Polystrate, à l'âge de cent ans.

POLYSTRATE. Du moins à quatre-ving-dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que je suis mort?

POLYSTRATE. Assez gayement contre ton opinion.

SIMYLE. Il eſt vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjoüir ainſi caduque & ſans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choſes à ſouhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon temps.

POLYSTRATE. Les préſens abordoient chez moy de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les païs eſtrangers. J'avois plus de crédit tout ſeul que le reſte de la Ville, les plus Grands me faiſoient la cour, & les Dames s'eſtimoient heureuſes de me poſſeder.

SIMYLE. Es-tu devenu quelque Prince après ma mort, ou ſi Venus t'a changé comme ce Vieillard qui la paſſa dans ſa nacelle ! car lorſque je mourus, tu n'eſtois qu'un vieux chaſſieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

Phaons.

POLYSTRATE. On m'aimoit tel que j'eſtois, & l'on m'euſt encore plus aimé, ſi j'euſſe eſté plus décrépit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enigmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriver cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah ! je t'entends ; on te

cajoloit pour avoir ton bien : tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray : mais je ne laissois pas de regner ; & pour témoigner mon pouvoir, tantost je fermois la porte à l'un, tantost je faisois bon visage à l'autre ; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets : car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. *Ce n'est pas ce que tu penses* ; mais parce qu'il le méritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne, si l'on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourveu que ceux qui briguoient ta succession ne l'ayent pas euë.

Ce n'est pas ce que tu penses. La pensée de l'Auteur alloit au sale; mais je l'ay changée, pour ne point blesser les oreilles délicates, ce qui m'a obligé à alterer la suite.

DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE, Où plusieurs autres parlent.

CARON. VOyez, Messieurs, où nous en sommes: Nous n'avons que cette méchante nacelle, qui fait eau de tous costez; cependant vous venez en foule, avec grand équipage: je crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulierement ceux qui ne sçavent pas nager; car si le bateau vient une fois à pancher de costé ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour passer heureusement & sans danger?

CARON. Je vous le diray; Il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord: encore est-ce tout ce que vous pourrez faire, que de passer en cet estat. Assis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne laisse entrer personne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'est bien dit; Qui est celuy-cy qui marche le premier?

Philosophe Cynique. MENIPE. C'est moy. Tien, voilà ma besace & mon baston, qui est tout

mon vaillant ; car pour mon manteau, je ne l'ay pas seulement apporté.

MERCURE. Entre, Menipe, tu es un galant-homme, & t'assis au haut bout auprès du Pilote, pour observer la contenance de chacun : Mais qui est ce beau fils !

UN MORT. Charmolée de Mégare, de qui le baiser valoit deux talens. 10004. livres.

MERCURE. Quitte-là tous ces baisers, mon amy, & ces joües vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant. Entre maintenant que tu es libre. Mais qui est ce fanfaron avec sa pourpre & son diadême, qui nous regarde de travers ?

UN MORT. Lampique, Roy des Gelons. Lieu de Sicile.

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cet appareil, mon amy ?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchast tout nud, & sans équipage !

MERCURE. Un Roy, non ; mais bien un Mort. Quitte tout cela.

UN MORT. Laisse-moy, pour le moins, quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement : il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautez, & tes violen-

ces. Monte à cette heure, que rien ne t'empesche. Mais qui est ce grand paillard que voicy !

UN MORT. Le luteur Damasias.

MERCURE. Tu as raison : car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices ; mais tu as trop d'embonpoint pour un Mort : tu enfoncerois la nacelle. Quitte toute cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces *acclamations*, & ces couronnes ; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voilà tout : je ne differe plus en rien du reste des Morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu es leger. Et toy aussi, Craton, quitte ces richesses, ce luxe, ces vanitez ; & laisse sur le bord tes ancestres & ta noblesse, & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statuës, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton épitaphe ; car le souvenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obéïr.

MERCURE. Qui est celuy-cy avec

Acclamations. Le mot de Proclamation n'eût pas esté entendu là.

ſes armes ? Hé ! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée ?

UN MORT. C'eſt le monument que m'a dreſſé mon Païs, pour luy avoir gagné une Bataille.

MERCURE. Il falloit laiſſer tout cela là-haut ; car il y a icy une profonde paix, & l'honneur en eſt banny, auſſi-bien que les querelles. Mais qui eſt cet autre, avec ſa mine grave ? on diroit qu'il rêve profondément, & ſon ſourcil me fait peur.

MENIPE. C'eſt quelque Philoſophe, Mercure, ou plûtoſt un impoſteur, un charlatan ; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choſes ridicules il cache ſous ſon manteau.

MERCURE. Dieux ! combien de doutes, d'impertinences, de rêveries, de penſées vaines & frivoles, de queſtions obſcures & embroüillées, de curioſitez inutiles, d'exactitude en des choſes de neant ! Mais qu'eſt-ce qu'il nous cache icy ? ſon ambition, ſon avarice, ſes débauches ? Quitte tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere ; car il faudroit une Galere à trente rames pour le porter.

MENIPE. Coupe-luy auſſi cette grande barbe de bouc, qui peſe plus

de soixante onces, tant elle est large & touffuë.

MERCURE. *Tu as raison*; mais qui la coupera? car je n'ay point de ciseaux.

MENIPE. Moy, sur le bord du bateau, avec cette coignée, ou plûtost avec une scie, pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage; tu es plus humain de la sorte.

MENIPE. Veux-tu que je luy oste aussi un peu de la hauteur des sourcils?

MERCURE. Je le veux; car il les releve par dessus son front.

MENIPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

MERCURE. Et quoy?

MENIPE. La flaterie qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quitte donc aussi, Menipe, ta liberté, ton indifference, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pese pas trop, & sert de divertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur? Qu'il quitte aussi ces longs discours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces

Tu as raison. L'Auteur fait dire cela au Philosophe; mais cela vient mieux à Mercure.

sottises ennuyeuses, ces digressions hors de propos, ces figures pueriles, ces périodes rondes & carrées, ces fréquentes antithéses, ces hyperboles excessives, ces termes poëtiques & empoulez. Voilà qui va bien; délie le bateau, tire l'eschelle, leve l'ancre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons. Qu'avez-vous à pleurer, sots que vous estes, & particulierement ce Philosophe?

Le Philosophe. Je croyois que l'ame fust immortelle.

Menipe. Tu en as menty, ce n'est pas cela que tu regrettes.

Le Philosophe. Quoy donc?

Menipe. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler, comme tu faisois, à la table des Grands, ny courre le Bordel toute la nuit, la teste entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain prescher la vertu à tes Ecoliers, afin d'attraper leur argent. Voilà ce qui te tuë.

Mercure. Et toy, Menipe, n'es-tu point fasché d'estre mort?

Menipe. Comment le serois-je, que je suis venu icy sans mander! Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'eſt que les uns ſe réjoüiſſent de la mort du Tyran, les autres applaudiſſent à Diophante, qui fait l'oraiſon funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui traiſnent par les cheveux la femme du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres à ſes enfans. D'autre coſté la mere de Damaſias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais perſonne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-toſt les chiens & les corbeaux s'entrebattre, à qui me ſervira de tombeau, & faire un beau charivary à mes funerailles.

MERCURE. Courage, je te louë d'eſtre ainſi ferme & réſolu. Mais puiſque vous voilà paſſez, allez vous préſenter devant votre Juge, tandis que Caron & moy irons querir le reſte des Morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure: Mais avançons, que tardons-nous? on ne ſçauroit éviter le Jugement, & l'on ne parle icy que de rouës, de gibets, & de vautours: On verra bien-toſt ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGUE

DE CRATÉS ET DE DIOGENE.

CRATÉS. AS-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui avoit tant de Vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ny moins vieux que luy, avoit accoustumé de dire : *Il faut que je t'enterres, ou que tu m'enterres* ? Car ils s'estoient entredonnez par testament tout leur bien ; & les Devins, aussi-bien que les Oracles, assuroient tantost l'un & tantost l'autre, qu'il survivroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arrivé ?

CRATÉS. *Qu'ils sont tous deux morts en mesme temps*, & que leur succession est écheuë à des gens de qui les Devins ny les Oracles n'avoient point parlé.

DIOGENE. Que j'en suis aise ! Nous ne nous amusons pas à ces sottises-là pendant nostre vie, & je n'ay jamais souhaité la mort d'Antisthene, pour avoir son baston, qui estoit d'un fort olivier ;

Qu'ils sont tous deux morts en mesme temps. Il n'est point necessaire de dire de quelle mort.

ny toy la mienne, pour avoir ma besace & mon tonneau.

CRATÉS. C'est que chacun se contentoit de ce qu'il avoit ; & qu'il me suffisoit d'heriter de tes vertus, comme tu avois fait de celles de ce grand homme, qui est un tresor beaucoup plus précieux, quoyqu'il ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet, au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

DIOGENE. Je ne m'en estonne pas ; car ils ont l'ame corrompuë par les délices, & estant vuides d'honneur, ils ne peuvent contenir la vertu ; semblables au tonneau percé des Danaïdes : Mais ils ne manquent pas de griffes ny de crochets pour retenir leur or, quand on le leur veut arracher.

CRATÉS. Nous avons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors ; au lieu qu'ils laissent les leurs là haut ; & qu'on leur oste jusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL,

Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. ARreste, Carthaginois, c'est à moy à passer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos soit nostre Juge ?

ANNIBAL. Je le veux.

MINOS. Qui estes-vous ?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands-hommes; mais quel est votre differend ?

ALEXANDRE. A qui passera le premier ; Cet Africain est si insolent que de me disputer la préséance, à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Univers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons ; Que dis-tu à cela, Annibal ?

ANNIBAL. *Que je suis heureux* d'avoir à parler devant un Juge qui ne donnera rien à la faveur, & qui n'aura pas

Que je suis heureux ! J'ay changé la pensée de l'Auteur que je trouve ridicule.

tant d'égard à l'apparence, qu'à la verité ! Je dis donc, que celuy qui s'est élevé comme moy par ses propres forces, & qui ne doit qu'à luy-mesme sa fortune, doit estre préféré à celuy qui tire sa gloire de ses Ancestres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec une poignée de gens, je me rendis d'abord illustre par ma valeur ; & *après la mort de mon beau-frere*, ayant eû le commandement des Armées, je domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis traversant les Alpes, je conquis toute l'Italie jusqu'à Rome, aprés avoir gagné trois grandes Batailles, & tué pour un jour tant d'ennemis, que je mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay sur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choses, sans me dire fils de Jupiter, ny vouloir passer pour un Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que je n'ay pas eu à faire à des Armeniens, ny à des Médes, qui fuyent avant le combat, & qui abandonnent la victoire à qui a la hardiesse de l'attendre ; mais aux Nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Univers. D'ailleurs, je

Après la mort de mon beau-frere : J'ay mis cela selon la verité de l'histoire.

n'ay pas fait toutes ces conquestes avec des troupes aguerries de longue-main, ny avec des soldats de mon païs ; mais avec une Armée de vagabons & de mercenaires ; non pas heritier du Sceptre, mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre au contraire, ayant receu de son pere avec un Empire une Armée qui estoit invincible, a eu besoin encore de fortune pour dompter un Prince voluptueux, & des Nations effeminées ; & depuis corrompu par sa victoire, a dégénéré de ses Ancestres, & s'est fait adorer comme un Dieu, après avoir tué de sa main ses meilleurs amis, & envoyé les autres au supplice. Pour moy triomphant & victorieux, ayant esté rappellé en Afrique, pour m'opposer à Scipion, j'ay obéï comme le moindre des Citoyens, & depuis condamné injustement, j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oubliois une partie de ma gloire, que j'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres ny des Sciences, & sans avoir eu pour Précepteur Aristote. Que si Alexandre prétend quelque avantage par son Diadême, cela est bon à l'égard des Perses & des Macédoniens ; mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & de vail-

lant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas secondé toûjours la valeur.

MINOS. Voilà parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'avantage, si je ne voulois l'emporter par la force de sa raison, aussi-bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa mort, j'ay sceu l'affermir par le supplice de ses meurtriers, & faire trembler la Gréce par la ruïne de Thébes. Ensuite, éleu General contre les Barbares, j'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre devant moy ; & traversant l'Hellespont, j'ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Provinces jusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perse luy-mesme, & moissonné pour un jour tant de lauriers, que la Barque de Caron ne fut pas suffisante pour passer les morts, tant le nombre en estoit grand. Ensuite, pour ne point parler de Tyr ny d'Arbelles, j'ay assujetty toute l'Asie, jusqu'aux Indes, & les Indes mesmes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non-

content de ces exploits, j'ay traversé le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Gréce, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après avoir fait tant de choses au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour un Dieu, cela leur est pardonnable, & à moy aussi de l'avoir souffert à l'establissement d'un nouvel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers, à qui un banny dispute la préséance, après estre mort esclave d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que j'ay fait toutes ces conquestes en lion, & à force ouverte; au lieu qu'Annibal n'a jamais agy que par fraude, & a esté dompté à la fin par ses propres armes; aussi cruel envers les vaincus, que je leur ay esté clement. Mais il a bonne grace de me reprocer mes débauches, après les délices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. *Jamais mes plaisirs* n'ont souillé la gloire de mes armes, & j'ay attendu à triompher, que je n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma dé-

Jamais mes plaisirs: Il n'est pas necessaire de faire alleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a assez fait de veritables.

fense : mais je rougirois d'employer plus de paroles, pour une cause si juste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce differend.

SCIPION. Arreste, Minos, j'ay quelque chose à representer.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal & dompté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre, & que je le dispute à Annibal.

MINOS. Tu as raison ; tu passeras devant luy, & Alexandre devant tous. Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. HE quoy ! Alexandre, tu es mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange, estant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter estoit donc un imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere nous en faisoit accroire, en disant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes, ny aux Oracles ; mais *je le souffrois*, parce que cela imprimoit plus de respect & d'obéissance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire ?

ALEXANDRE. Je ne sçay ; car je n'ay pas eu le loisir d'en disposer : Mais en mourant, je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire !

DIOGENE. C'est qu'il me souvient du temps que la Gréce te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & de te bastir des Temples comme au fils de Jupiter ; mais où es-tu ensevely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois jours que je suis mort : mais Ptolomée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du païs.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort, & que tu te flates de

Je le souffrois : Je le fais dire à Alexandre plûtost qu'à l'autre qui l'accuse, parce que cela va à sa justification.

l'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quitte ces sottes vanitez, il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est une fois party. Mais je voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses, quand il te souvient des Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures, pauvre sot : Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'estoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là, Diogene, du plus lasche de tous mes flateurs ? Ha ! ne m'oblige point, je te prie, à publier ses défauts, & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel, & de la passion extrême que j'avois pour les Lettres : tantost me cajolant sur ma beauté, & tantost sur mes richesses, qu'il mettoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'eust point de honte de les demander, ny de les recevoir. Voilà ce que j'ay profité de sa science, de prendre pour biens, des choses qui ne le sont pas, & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guérir, puisqu'aussi-bien il n'y a point d'ellebore en l'autre monde ; Va

boire cinq ou ſix grands traits du Fleuve Léthé, juſqu'à ce que tu ayes perdu le ſouvenir de tous ces biens imaginaires. Auſſi-bien voilà Clite & Caliſthene, avec une foule de malcontens, qui s'appreſtent à te tourmenter : Fuy, pour le moins après ta mort, & bois tout ton ſoûl ; car c'eſt le ſeul moyen de guérir.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. IL faut que tu confeſſes maintenant que tu es mon fils : car tu ne ſerois pas mort eſtant fils de Jupiter ?

ALEXANDRE. Je le ſçavois bien dès là-haut ; mais je croyois cette opinion favorable à mes deſſeins.

PHILIPPE. Quoy ! de te laiſſer ainſi piper aux flateries de tes *Courtiſans* ?

ALEXANDRE. Non ; mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin de ne point trouver de réſiſtance.

Courtiſans : Il y a au Grec *Devins*, mais c'eſtoient les Courtiſans qui eſtoient les premieres cauſes du mal, & je puis prendre lequel il me plaiſt ; celuy-cy vient mieux ici.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eû affaire qui fussent si redoutables ? Il falloit attaquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille sous Glearque ont fait fuïr des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mépriser ? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant des divisions parmy eux, ny en corrompant leurs Chefs, & manquant de parole à tous, mais en bataille rangée. Pour les Grecs, je les ay gagnez par la douceur, après les avoir domptez par la force.

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite, & que tu avois pris les coûtumes des vaincus, & t'estois fait adorer comme un Dieu, sans souffrir qu'on me loüast en ta présence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit que tu as exposé Lysimachus aux Lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes supposez: pour ne point parler des amours de Roxane, & des caresses d'Ephestion : Je n'ay trouvé qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, & d'avoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de

ma

ma valeur, lorſque je ſautay tout ſeul en bas du Rampart dans la Ville des Oxydraques?

PHILIPPE. Cette action eſt plus digne de blaſme que de loüange. Ce n'eſt pas que je n'eſtime le courage en un Prince, & que je ne ſois bien aiſe de le voir l'épée à la main à la teſte de ſes troupes. Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantaſſin; outre que cela nuiſoit à la réputation de tes armes, de voir un Dieu ſanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu es mort, combien penſes-tu qu'il y en a qui ſe mocquent de tes impoſtures! D'ailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette réputation, diminuë beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu eſtonner par des preſtiges; ceux que tu ne pouvois vaincre par la force; outre que tout cela, quelque grand qu'il ſoit, eſt encore au deſſous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des Forteresſes, qu'ils avoient trouvées imprenables.

PHILIPPE. C'eſt une choſe eſtrange que tu ne ſois pas encore défait de tes ſottiſes, & que tu veüilles faire le fils de Jupiter juſques dans les Enfers. Ap-

prens pour le moins à estre sage après ta mort.

DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILOQUE.

ANTILOQUE. QUe disois-tu n'aguere à Ulysse, Que tu aimerois mieux estre valet de quelque pauvre Laboureur, qui n'auroit pas son soûl de pain, que de regner icy parmy les Ombres ? Que cela est indigne du disciple de Phœnix & de Chiron, & que cela sent bien plus son lasche Phrygien, que son Achille, qui préfera une mort glorieuse à une vie pleine de délices !

ACHILLE. Ha ! fils de Nestor, C'est que je ne sçavois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoyqu'en dise Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ny force, ny beauté, ny industrie. Je ne voy point que les Troyens m'y redoutent, ny que les Grecs m'y réverent. Tout y est égal & enveloppé de mesmes tenebres ; ce qui me fait souhaiter de revivre, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILOQUE. Il faut obéïr aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. *Tous les Grands-hommes sont morts*, aussi-bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler, Antiloque : Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu es plus sage que moy pour le dissimuler ; si ce n'est plûtost lascheté de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est courage & résolution. Car à quoy servent toutes ces plaintes ? Ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se faire mocquer de soy par des regrets inutiles ?

Tous les grands hommes sont morts : L'Auteur dit icy qu'Ulysse viendra bientost ; mais il ne considere pas qu'il le fait déja mort au commencement du Dialogue.

DIALOGUE

D'HERCULE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. N'Est-ce pas là Hercule ? C'est luy, sans doute. Je le connois à sa peau de Lion & à sa

maſſuë, ſans parler de ſon arc ny de l'avantage de ſa taille. Mais comment eſt-il mort, eſtant fils de Jupiter ; D'où vient, mon amy, qu'ayant toûjours eſté triomphant & victorieux, tu as eſté à la fin dompté par la mort ? Je te ſacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raiſon ; car Hercule eſt au Ciel en la compagnie des Dieux, & je ne ſuis que ſon ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là ! Peut-on eſtre en meſme temps au Ciel & dans les Enfers !

HERCULE. Je t'ay déja dit, que ce n'eſt pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Eſt-ce que tu as pris ſa place, pour joüer icy bas ſon perſonnage ?

HERCULE. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui eſt ſi exact, t'a-t-il pû prendre pour un autre ?

HERCULE. Il a eſté deceu par la reſſemblance.

DIOGENE. Je le croy ; car ce n'eſt en effet que la meſme choſe ; & j'ay peur, au contraire, que ce ne ſoit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu es bien inſolent de me

contredire. Ne crains tu point que je te faſſe ſentir quel perſonnage je repreſente ?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un Mort, & particulierement n'eſtant qu'un ombre ? Mais dy-moy, lorſque tu eſtois là-haut, eſtois-tu déja l'ombre d'Hercule, ou ſi vous n'eſtiez tous deux qu'une meſme choſe, qui s'eſt partagée après la mort ?

HERCULE. Quoyqu'on ſe puſt empeſcher de répondre à un ſi impudent Sophiſte, je te diray, que ce qui eſtoit né d'Alcméne eſt mort, & c'eſt cela que je ſuis ; mais ce qui eſtoit né de Jupiter, eſt dans le Ciel.

DIOGENE. Je t'entens ; c'eſt qu'Alcméne eut deux jumeaux, l'un d'Amphitrion, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'eſtoient qu'un.

DIOGENE. Cela eſt difficile à comprendre ; deux Hercules en un ſeul, l'un mortel, & l'autre immortel ; ſi ce n'eſt comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne ſommes-nous pas tous compoſez de l'ame & du corps ? Qui empeſche donc que l'une ne monte au Ciel, qui eſt le lieu de ſon origine, & que l'autre ne deſcende icy ?

DIOGENE. Cela feroit bon, fi tu eftois le corps d'Hercule ; mais tu n'es que fon ombre, & tu ferois, fans y penfer, trois Hercules au lieu de deux ; l'un au Ciel, l'autre dans les Enfers ; & le troifiéme fur le Mont Oëta, où tu as efté bruflé.

HERCULE. Je vois bien que tu es un grand Sophifte ; mais qui es-tu ?

DIOGENE. *Diogéne, & non pas fon ombre* ; qui ne fuis pas dans le Ciel, mais parmy les Morts, & qui me mocque d'Homere, & de fes Fables.

Diogéne, & non pas fon ombre : Cela eft mieux que de dire *l'ombre de Diogéne*, puis qu'il fe rit de cette opinion.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

MENIPE. QU'as-tu à pleurer, Tantale : & quel tourment fouffres-tu dans ce Lac où tu habites ?

TANTALE. Je meurs de foif, Menipe.

MENIPE. Es-tu fi pareffeux, que de ne te pouvoir baiffer pour boire, ou

prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main !

TANTALE. L'eau s'enfuit quand je m'en approche ; & si j'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tost écoulée.

MENIPE. Cela est étrange ! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps ! Car ce qui avoit faim & soif, est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ny de manger.

TANTALE. C'est mon supplice, Menipe, que mon ame ait la mesme alteration que mon corps.

MENIPE. Je le veux croire, puisque tu le dis : mais encore quelle est ton apprehension ? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort après celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon supplice, d'avoir soif sans qu'il en soit besoin.

MENIPE. Tu rêves, Tantale : & si tu as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guérir un mal contraire à la rage, d'apprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des Morts, qui ne boit

point ; car tous tant qu'ils ſont, n'ayant point de corps, ne peuvent boire, mais tous n'ont pas, comme toy, une ſoif extrême, ſans ſe pouvoir deſalterer.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE MERCURE.

MENIPE. OU ſont toutes ces beautez de l'autre monde? Montre-moy tout, Mercure ; car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loiſir, Menipe ; mais regarde de ce coſté-là, tu y verras Nirée, Narciſſe, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Heléne ; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre ſexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcaſſes toutes ſemblables.

MERCURE. C'eſt pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoyqu'il ſemble que tu n'en faſſes point d'eſtat.

MENIPE. Pour le moins, montre-moy Heléne; car je ne la ſçaurois reconnoiſtre.

MERCURE. Cette carcaſſe que tu vois, c'eſt Heléne.

MENIPE.

MENIPE. Quoy ! c'eſt pour cela que toute la Gréce s'embarqua ſur mille Navires, & que tant de braves gens périrent, & tant de Villes furent ruïnées ?

MERCURE. C'eſt que tu ne l'as pas veuë en ſa beauté ; car je ſuis ſeur que tu n'aurois pas craint d'endurer mille travaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles ſont paſſées, n'ont plus rien de beau ; & lors qu'elles ſont en leur luſtre, tout le monde les admire !

MENIPE. C'eſt ce qui m'eſtonne, Mercure, que tant d'honneſtes gens ne ſe ſoient pas apperceus qu'ils entreprenoient de ſi grands travaux pour une choſe de ſi peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loiſir de philoſopher, Menipe. Choiſis un lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire paſſer le reſte des ombres.

DIALOGUE

D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE MENELAÜS, ET DE PARIS.

EAQUE. POurquoy est-ce, Protesilas, que tu te jettes sur Heléne, & que tu l'étrangles !

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de ma mort, & de ce que ma femme est demeurée veuve, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu es mort.

PROTESILAS. Tu as raison ; c'est à toy que j'en veux, miserable.

MENELAÜS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hospitalité m'est venu enlever ma femme, & mériteroit d'estre mal-traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au Siége de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, malheureux, que je t'étrangle, puisque tu es cause de la mort de tant de gens ; Tu ne m'échapperas point.

PARIS. Tu as tort, Protesilas, de traiter si mal un amoureux comme toy, & l'esclave d'un mesme Dieu. Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aimer, & qui fait de nous ce qui luy plaist ?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pourroit excuser aussi, en disant, qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort ; puis qu'oubliant ta Maistresse, que tu ne faisois que d'épouser, tu t'allas jetter devant tous les autres pour acquerir de la gloire, & fus le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuser le destin qui l'avoit ainsi ordonné.

EAQUE. Prens-t'en donc à eux, & laisse ceux-cy en repos après leur mort.

DIALOGUE

DE MENIPE ET D'EAQUE.

Où plusieurs autres parlent.

MENIPE. JE te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAQUE. Il seroit difficile de te montrer tout : mais voicy le principal : Cerbére, Caron, Phlégéton, & le Marais que tu as passé.

MENIPE. Je sçay tout cela, & que tu es le portier des Enfers. J'ay veu mesme Pluton & les Furies : mais montre-moy ces illustres Morts dont on parle tant.

EAQUE. Voilà Agamemnon, Achille, Dioméde, Ulysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPE. Grands Dieux, Homere ! en quel estat sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ny beauté qui les puisse faire reconnoistre ? En un mot, rien que cendre & que poussiere. Mais qui est celuy-cy, Eaque ?

EAQUE. C'est Cyrus & Crésus ensuite, puis Sardanapale ; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPE. C'est donc toy, detestable, qui as percé le Mont Athos, & enchaisné l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Gréce ! Est-ce là Crésus ? Dieux ! comme il est fait ! & Sardanapale ! Je te prie que je lui donne un coup de poing.

EAQUE. Tout beau ; tu luy romprois la teste, qu'il a extrêmement délicate, à cause que ce n'estoit qu'un effeminé. Mais veux-tu que je te montre aussi les Philosophes.

MENIPE. Je le veux.

EAQUE. Tien, voilà Pythagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTHAGORE. Bon jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or ?

PYTHAGORE. Non ; mais que je voye s'il n'y a rien à manger dans ta Besace.

MENIPE. Il n'y a que des féves, mon amy, qui n'est pas un manger pour toy.

PYTHAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & je ne m'aperçois point de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voilà Solon, Thalés, Pitta-

cus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas. Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme un gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures!

EAQUE. C'est Empedocle, qu'on a tiré du Mont Etna, tout échaudé.

On luy donne des pantoufles d'Airain.

MENIPE. Dieu te gard, Maistre Pantoufflier, qui t'a meu de te jetter tout vif dans cette fournaise?

EMPEDOCLE. La mélancolie.

MENIPE. Dy plûtost que c'estoit orgueil, vanité, présomption, pour faire croire que tu estois immortel, lors qu'on ne te trouveroit plus; voilà ce qui t'a consumé toy & tes Pantouffles. Mais ta fourbe n'a servy de rien; car on t'a veu après ta mort. Ce n'est pas tout? Où est Socrate?

EAQUE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE. Je serois bien aise de le voir, si c'est près d'icy.

EAQUE. Vois-tu cette teste chauve?

MENIPE. C'est un signe commun à tous les Morts.

EAQUE. Je te dis ce camus.

MENIPE. Ils le sont tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menipe ?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athénes ?

MENIPE. Force gens sont les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu sçais comme Platon & Aristipe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran, & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

MENIPE. Tu es trop heureux pour ce regard; car on croit que tu as esté un homme admirable, & qui as tout sceu, quoyque pour te dire la verité, je crois que tu ne sçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui sont ceux-là qui sont près de toy ?

SOCRATE. Charmide, Phédre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coûtumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que je

fisse icy de plus agreable ! Mais assis-toy là près de nous.

MENIPE. J'aime mieux aller près de Crésus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire des regrets ; car cela me fait crever de rire.

EAQUE. Et moy, je m'en vais aussi, de peur que quelque Mort ne s'évade pendant mon absence. Adieu; une autrefois tu verras le reste.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CERBERE.

C'est que Menipe estoit un Philosophe Cynique.

MENIPE. DY-moy, Cerbere, puisque nous sommes camarades, en quel estat estoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car, comme tu es Dieu, tu sçais pour le moins aussi-bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort résolu, & vouloit passer pour un homme qui n'avoit pas craint la mort : mais lors qu'il eut mit le pied dans ces tristes lieux, il fut effrayé de l'épaisseur de leurs tenebres ; & comme je commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme un enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'estoit donc un imposteur, qui n'estoit pas intrepide, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il témoigna de la résolution pour ne point paroistre souffrir à regret une necessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans jusqu'à ce passage; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy, comment t'ay-je paru en ce moment?

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogéne avant toy: car vous n'estes point venu icy par force, ny en rechignant, mais d'une façon libre & gaye; comme s'il n'y eust à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE

DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCURE.

CARON. PAye le Batelier, maraut.

MENIPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Ça un double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que je t'en donne, si je n'en ay point?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double!

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray, malheureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, je te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour rien?

MENIPE. Que Mercure paye s'il veut; puis qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon, que je payasse pour les Morts, après avoir eu la peine de les conduire.

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si je n'ay point d'argent?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter?

MENIPE. Et quand je l'aurois sceu, me pouvois-je empescher de mourir!

CARON. Quoy! tu seras le seul qui te vanteras d'avoir passé la Barque de Caron pour rien?

MENIPE. Non pas pour rien; car j'ay tiré à la rame & à la pompe, sans

te rompre la teste de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque?

MENIPE. Laisse-moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu as dans ta Besace.

MENIPE. Il n'y a que des lupins, ou quelque œuf couvé. Fois plus & ainsi

CARON. D'où nous as-tu amené ce Chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se mocquer de ceux qui pleurent?

MERCURE. Tu ne sçais qui tu as passé, Caron; c'est un homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si je te r'attrape jamais!

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGUE

DE PLUTON, DE PROTESILAS ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. HA ! Pluton, & toy, Fille de Cerés, ne rejettez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es-tu, qui parles ainsi ?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au Siége de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu ?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'est une priere que font tous les Morts, & que personne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la vie qui me fait parler, mais le desir de voir ma Maistresse, que je laissay dans sa chambre nuptiale, pour me haster de partir avec les Grecs ; & je fus si malheureux que d'estre tué par Hector à la descente du Navire. L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

PLUTON. N'as-tu pas beû de l'eau du Fleuve Léthé comme les autres ?

PROTESILAS. J'en ay beû ; mais le mal estoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouver.

PROTESILAS. Mais je ne puis souffrir l'attente : Tu connois l'impatience des Amans, Pluton ; car tu as autrefois aimé.

PLUTON. Que te servira-t-il de la revoir un moment, pour la reperdre pour toûjours.

PROTESILAS. Peut-estre que je la persuaderay de venir avec moy, & par ce moyen, j'accroistray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas juste, Protesilas, & ne s'est jamais fait.

PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en souvient plus ; car tu rendis à Orphée son Eurydice, & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroistre devant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur ? Et penses-tu qu'elle te voulust regarder, ny qu'elle te pust reconnoistre ?

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton ; & commandons à Mercure de le remettre là-haut, & de le frapper de

sa verge, lors qu'il sera arrivé au monde, pour luy faire reprendre sa premiere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puisque Proserpine le veut, j'y consens. Remene celuy-cy, Mercure; mais qu'il se souvienne qu'on ne luy a accordé qu'un jour.

DIALOGUE

DE MAUSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. POurquoy fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder ?

MAUSOLE. Parce que j'ay esté Roy, Diogéne, & que j'ay commandé un grand Païs, sans parler de ma beauté ny de ma valeur. D'ailleurs, j'ay un superbe Tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures de marbre ; de sorte qu'il y a peu de Temples qui égalent mon sepulcre. Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain ?

DIOGENE. Quoy ! pour ta beauté ? ta valeur, ton Royaume & ton sepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de

tout cela ; & si tu veux prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcasse n'est pas differente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux Estrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture ; mais je ne voy pas à quoy il te peut servir, si ce n'est à t'accabler sous sa pesanteur.

MAUSOLE. Comment ? Tout cela me seroit inutile ; & Mausole ne seroit en rien different de Diogéne ?

DIOGENE. Si fait bien ; car Mausole pleurera sa felicité passée, & Diogéne s'en rira. Il parlera de son sepulcre, construit par *sa belle Artemise*, & Diogéne ignorera s'il a un sepulcre ; car cela luy est indifferent : mais il se souviendra qu'il a laissé une memoire immortelle, pour avoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basty sur un roc.

Sa belle Artemise : Il ne sert de rien de dire icy qu'elle estoit sa sœur, aussi-bien que sa femme.

DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRE'E ET DE MENIPE.

NIRÉE. VOicy Menipe qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPE. Il faut sçavoir premierement qui vous estes.

NIRÉE. Nirée & Thersite.

MENIPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Thersite ? car je ne le sçaurois discerner.

THERSITE. J'ay déja cet avantage, qu'avec ma teste pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nostre Juge ne nous a pû reconnoistre : Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRÉE. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au Siége de Troye.

MENIPE. Mais, mon amy, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde ; & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne

est

est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un effeminé.

NIRÉE. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut.

MENIPE. C'est un songe que la vie, Nirée; il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois, mais ce que tu es maintenant.

NIRÉE. Quoy! je ne suis pas encore plus beau que luy!

MENIPE. Voulez-vous que je vous dise, vous n'estes beaux ny l'un ny l'autre, ny pas un d'entre les Morts; *car il n'y a point de distinction.*

Car il n'y a point de distinction : J'aime mieux finir là, que d'ajoûter des paroles inutiles.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. J'Ay ouï dire, Chiron, que pouvant estre immortel, tu avois souhaité la mort; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une chose si peu aimable!

CHIRON. C'est que j'estois las de vivre.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien aise de voir la lumiere ?

CHIRON. Non ; car je ne faisois tous les jours que la mesme chose, boire, manger & dormir ; & le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPE. Mais comment supportes-tu la mort, après avoir quitté la vie pour elle ?

CHIRON. Sans déplaisir ; Car il y a une certaine égalité parmy les Morts qui ne me déplaist pas ; comme dans un estat populaire, où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon ; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit : outre qu'on a cet avantage icy bas, qu'on n'est pas tourmenté de faim ny de soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Prens garde, Chiron, que tu ne retombes insensiblement dans le défaut que tu as voulu éviter ; car si tu t'es lassé de la vie, parce que tu faisois tous les jours la mesme chose, tu te lasseras, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe ?

MENIPE. Ce que font les Sages : Se contenter de sa condition, & croire

qu'il n'y a rien d'insupportable ny dans la vie ny dans la mort.

****

DIALOGUE
DE DIOGENE, D'ANTISTHENE, ET DE CRATÉS.

DIOGENE. PUisque nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTHENE. Je le veux ; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer, & les autres supplier qu'on les relasche, ou se roidir, en descendant, contre celuy qui les méne.

CRATÉS. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la descente. Nous estions grand nombre ; mais les plus apparens estoient Arsacés Satrape des Médes, *Oronte* l'Armenien, & le riche Ismenedore. Le dernier avoit esté tué par des voleurs près la Montagne de Cithéron, comme il alloit à Eleusine, & avoit encore les mains toutes sanglantes des coups qu'il avoit receus ; aussi se la-

Oronte : Il y a au Grec, *Oroités* ; mais l'autre mot est plus beau en nostre langue.

mentoit-il étrangement, & regrettoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'accusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre avoit désolez, il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoyqu'il eust quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arsacés estoit un venerable vieillard, qui se faschoit fort d'aller à pied contre la coûtume des Parthes, & qui eust bien voulu qu'on luy eust amené son cheval, qui avoit esté tué avec luy. Car comme il couroit à toute bride devant les autres, en une Bataille contre le Roy de Cappadoce, un soldat Thracien s'avançant, mit un genou en terre, afin de se tenir plus ferme, & détournant de son bouclier le coup que luy portoit Arsacés, donna de sa picque dans le poitrail de son cheval, de telle roideur, qu'il perça homme & cheval tout-ensemble, l'impetuosité de sa course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il avoit les jambes si foibles, qu'il ne se pouvoit tenir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples, accoûtumez à aller à cheval; de sorte qu'en mettant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des épines: Il bronchoit donc à chaque pas, sans qu'on le pust faire avancer; si bien que Mer-

ture fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter jusqu'au Bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand je descendis icy, je ne voulus point me mesler parmy la foule ; mais laissant les autres crier & se plaindre, je courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodément. Cependant voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, je ne me pouvois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les avantures de vostre passage; mais les miennes sont plus plaisantes : Car il m'arriva de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du Port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes estrangeres, & un riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort pasle & fort maigre ; & le second s'estoit tué pour une Courtisanne. Quoyque la cause de leur mort ne me fust pas inconnuë, je ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux ; & comme Damis accusoit son fils, je luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-mesme, puis qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis

que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les délices. Je dis à l'Acarnanien qu'il avoit grand tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit toûjours paru invincible à ses ennemis ; & je gronday fort Blepsias d'avoir épargné son bien, comme s'il eust deû vivre éternellement, pour le laisser à des estrangers qui ne le touchoient de rien ; mais nous voicy tantost arrivez à la descente. Remarquons de loin ceux qui viennent : Dieux ! combien en voilà qui se tourmentent, jusques à ces vieillards tout décrépites, tant ils sont amoureux de la vie ! Je ne vois que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy. Qu'as-tu à pleurer, mon amy ? Est-ce que tu croyois estre immortel, ou que tu regrettes quelque grande felicité ?

Un Mort. Non ; j'estois un pauvre pescheur, qui avoit bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

Diogene. Et avec cela tu regrettes la vie ?

Un Mort. C'est qu'elle est agreable, & la mort hideuse & terrible.

Diogene. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance : Que dirons-

nous de ces jeunes gens qui aiment la vie, si celuy-cy la regrette lors qu'il devroit souhaiter la mort, comme un azyle à sa vieillesse? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine, en nous voyant si près de la porte, que nous voulons nous sauver.

****

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TIRESIAS.

MENIPE. IL n'est pas aisé maintenant de sçavoir si tu as esté aveugle, car tout le monde l'est icy; mais si tu as esté masle & femelle, comme on nous le veut faire croire: Dis-moy, je te prie, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme?

TIRESIAS. Celle de la femme; car elle sont les maistresses, & ne vont point à la guerre, n'ont ny procès ny querelles à démesler, ni aucune autre fascheuse affaire.

MENIPE. Mais ne te souvient-il point de la Médée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles souffrent en accouchant? A propos, n'as-tu jamais accouché?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette question ?

MENIPE. Par curiosité, sans aucun dessein de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans ; mais je n'estois pas sterile.

MENIPE. Estois-tu homme & femme tout-ensemble, ou si un sexe a succedé à l'autre ; & cela s'est-il fait peu à peu, ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes ? Est-ce que tu doutes de la verité ?

MENIPE. Est-il défendu d'en douter ? Et faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Poëtes, sans oser s'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'auras garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ny en arbres, puisque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPE. Nous examinerons cela une autre fois. Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçavois l'avenir, ou si tu es devenu homme & Prophete en mesme temps ?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de nouvelles ! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur differend,

rent, & que Junon m'aveugla : mais Jupiter me donna le don de prophétie pour récompense.

MENIPE. N'es-tu point encore défait de ces fables ? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGUE

D'AJAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. SI ta fureur t'a coûté la vie, lorsque tu faisois le moulinet sur un troupeau de Moutons, comme si ç'eussent esté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Ulysse, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il descendit aux Enfers, pour consulter Tiresias ?

AJAX. C'est qu'il est cause de ma mort, pour m'avoir disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais crois-tu devoir estre le maistre par tout, sans qu'on t'osast rien contester ?

AJAX. Non ; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance. Toy-mesme me les cedois, qui estois

plus grand Seigneur qu'Ulysse, & tous les autres, horsmis ce faquin, à qui j'ay sauvé mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis, qui les vint exposer en public, comme si chacun eust eu droit d'y prétendre; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

AJAX. Je ne devois m'attaquer qu'à celuy qui me les contestoit.

AGAMEMNON. Mais Ulysse est excusable, s'il a eu de la passion pour la gloire, dont tous les honnestes gens sont amoureux; & tu sçais qu'il remporta la victoire, au jugement mesme de nos ennemis.

AJAX. Je sçay bien qui en fut la cause; mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux. Toutefois, je n'aimerois pas Ulysse, quand mesme ils me le commanderoient.

DIALOGUE

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. QU'on plonge ce voleur dans le Phlégéton, & qu'on fasse déchirer ce Sacrilége à la Chimere. Pour

ce Tyran, qu'on l'étende tout de son long près de Tytie, pour estre rongé comme luy des Vautours ; mais vous autres, belles Ames, allez aux Champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaist à Minos de m'écouter.

MINOS. Que je t'écoute, méchant ! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins !

SOSTRATE. Il est vray ; mais il faut voir si j'ay mérité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment ? Ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres ?

SOSTRATE. Les Destins ne l'avoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde ?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux Loix des Parques, qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre ?

MINOS. Celuy qui l'a commandé ; car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée, sur tout s'il a esté contraint d'obéir.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies

encore mon raisonnement ; & lors qu'un valet apporte un present de la part du maistre, à qui en a-t-on l'obligation, ou au maistre, ou au valet ?

MINOS. Au maistre ; car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. *Ne vois-tu donc pas* que tu as tort de me punir, & de récompenser ceux-cy, puisque nous n'avons fait les uns & les autres qu'executer l'ordre du Destin.

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher; mais tu mériterois d'estre puny non seulement comme un voleur, mais comme un Sophiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutefois délie ce pauvre diable, Mercure, à condition qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste de semblables questions.

Ne vois-tu donc pas ? Les Chrestiens ne croyent point d'autre destin que la volonté de Dieu ? Quelques-uns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne blesse leur liberté, & croyent que Dieu les sçait, à cause qu'elles doivent arriver; mais qu'elles n'arrivent pas à cause qu'il les sçait.

LA NECROMANCIE.

DIALOGUE

MENIPE ET PHILONIDE.

Lucien se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut, que la vie la plus commune est la meilleure ; mais il se mocque, en passant, de la magie & de ses cérémonies ridicules & extravagantes.

MENIPE. *JE te saluë, Portique*, superbe entrée de mon Palais, que je te contemple avec plaisir, depuis que je suis de retour à la lumiere !

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menipe ? C'est luy sans doute : Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette massuë, cette lyre, & cette peau de Lion ? Il faut que je l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir ?

MENIPE. Je sors des portes des En-

Je te saluë, Portique : Nostre Prose a plus de rapport aux Iambes des Poëtes tragiques, que nos Vers ; c'est pourquoy je ne me suis point mis en peine d'en faire.

fers, & de la sombre demeure des Morts, où l'on habite loin des Cieux.

PHILONIDE. Grands Dieux ! Nous n'avions pas sçeu que Menipe estoit mort, & le voilà ressuscité.

MENIPE. Tu te trompes, l'Enfer m'a receu tout vif dans ses entrailles.

PHILONIDE. Hé ! mon amy, qui t'a meû d'entreprendre un si estrange voyage !

MENIPE. Le feu boüillant de la jeunesse.

PHILONIDE. Quittes un peu ce langage tragique ; & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cet habit extravagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agreable ?

MENIPE. *Un important secret m'a conduit en ces lieux,*
Pour consulter là-bas l'ombre de Tirésie.

PHILONIDE. Tu rêves de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rapsodies.

MENIPE. Ne t'en estonne point, Philonide ; Car comme je ne fais que de quitter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques

Un important secret. Ce sont deux Vers d'Homere ; c'est pourquoy je les exprime en Vers.

& empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dymoy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lorsque tu en es party; on vole, on se parjure, on preste à usure.

MENIPE. Miserables, qui ne sçavent pas ce qui est ordonné contre les Riches dans les Enfers, dont les Decrets sont irrevocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? Y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy?

MENIPE. Ouy certes, & très-important; mais il n'est pas permis de révéler ces mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté devant le Tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher, & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPE. Tu m'imposes une charge bien rude, Philonide; mais pour l'amour de toy, il faut tascher de s'en acquitter. Il est ordonné, Que les Riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme un autre Danaé.....

PHILONIDE. Ne passe pas outre,

que tu ne m'ayes dit le ſujet de ton voyage, & qui t'a ſervy de guide; après tu conteras tout d'un temps ce que tu as veu & ouï dans les Enfers : car comme tu es curieux, tu n'auras, ſans doute, rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obéïr; car le moyen de refuſer quelque choſe aux prieres d'un amy? Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occaſion qui me le fit entreprendre. Comme j'eſtois encore jeune, & que j'entendois les Poëtes parler des guerres & des diviſions, non ſeulement des Heros, mais des Dieux meſmes; & conter leurs larcins, leurs inceſtes, leurs adulteres, & leurs violences; je m'imaginois que tout cela eſtoit non ſeulement veritable, mais juſte, comme eſtant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en eſtois ſenſiblement touché. Mais lorſque je fus devenu grand, & que je vis les Loix qui diſoient tout le contraire, & qui puniſſoient les voleurs, les ſeditieux, & les adulteres; je fus en grand' peine, ne ſçachant quel party prendre. Car d'un coſté je ne pouvois m'imaginer que les Dieux puſſent faire des injuſtices; & de l'autre, je ſçavois que les Legiſlateurs n'euſſent pas défendu ces choſes, s'ils les euſſent trou-

vées raiſonnables. Dans cette incertitude, je crus qu'il eſtoit à propos de conſulter les Philoſophes, comme les Sages du monde, & les Précepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais je m'apperceus bien-toſt que j'eſtois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car après avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, je trouvay qu'il y a plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que noſtre vie eſtoit ſans comparaiſon plus tranquille & plus reglée que la leur. L'un m'ordonnoit de paſſer mon temps & de me réjouïr, & diſoit, que le ſouverain bien conſiſtoit dans la volupté; l'autre crioit que c'eſtoit la peſte de la vie, & qu'il falloit ſuër, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & taſcher de luy déplaire, & avoir toûjours dans la bouche ce mot d'Heſiode, Que la vertu ne ſe peut obtenir ſans travail, & qu'il faut grimper ſur le coſtau. Celuy-cy eſtoit d'avis de mépriſer les richeſſes, & en tenoit la poſſeſſion non ſeulement indifferente, mais dangereuſe; cet autre les mettoit hardiment entre les biens. Après, combien de contrarieté parmy eux pour les choſes de la Nature! L'un poſe un vuide, l'autre des atomes; celuy-cy des idées, celuy-là

des ſubſtances incorporelles, , avec une foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous aſſomment. Mais ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'avançant des maximes toutes contraires, ils ſemblent pourtant avoir tous raiſon ; ſi bien que vous ne ſçavez que répondre à celuy qui dit qu'il eſt froid, ny à celuy qui dit qu'il eſt chaud ; quoyque vous ſçachiez bien qu'il ne peut eſtre froid & chaud en mesme temps. J'eſtois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teſte tantoſt d'un coſté & tantoſt d'un autre, ſans ſçavoir ce qu'ils font. Ce qui eſt de plus inſupportable, c'eſt que conſiderant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui diſent qu'il faut mépriſer les richeſſes, ſont les plus avares, n'enſeignent que pour de l'argent, & ont tous les jours des procès pour leurs uſures. Ceux qui rejettent la gloire, ſont tout pour elle. Mais ſur tout, ils crient preſque tous contre la volupté, & en particulier, ils ne s'attachent qu'à elle, & ſont plus voluptueux que les autres. Décheu donc de l'eſperance de trouver la verité par leur moyen, j'eſtois plus en peine que jamais ; & ſi quelque choſe me conſoloit, c'eſtoit de voir, que ceux qu'on eſtimoit les plus ſages,

n'estoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant comme je rêvois là-dessus jour & nuit, il me prit envie d'aller en Babylone, consulter quelque Mage des disciples de Zoroastre, parce qu'on disoit que par des charmes & des sortileges, ils ouvroient la porte des Enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tirésias, qui estant sage & prophete tout ensemble, me pourroit enseigner mieux que nul autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un honneste homme devoit choisir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanés, qui avoit *de longs cheveux, & une grande barbe blanche*, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulust estre mon guide dans une entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me lava dans l'Euphrate un mois entier, selon le cours de la Lune, commençant au lever du Soleil le visage tourné vers l'Orient, & barbotant une longue oraison, comme ces Sergens enroüez qui parlent si

De longs cheveux, & une grande barbe blanche: Il y a au Grec, *des cheveux blancs, & une grande barbe*; mais il est mieux comme je l'ay exprimé, & ces gens portoient aussi des cheveux longs.

viste & si mal qu'on ne les entend point. Je pense toutefois qu'il invoquoit les démons. Après avoir fait toutes ses conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du laict & de *l'hydromel*, ou de l'eau du fleuve Coaspés : Nous avions la terre pour lit, & le Ciél pour couverture. Lorsque je fus bien préparé de la sorte, il me mena sur le minuit aux bords du Tigre ; & m'ayant bien lavé & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification avec une torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbotant toûjours cette longue oraison. Comme je fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantosmes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc une longue soutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette massuë, de cette lyre, & de cette peau de Lion, avec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire

Hydromel. Nous n'avons point d'autre mot pour exprimer le Mélicrate, quoy qu'il se fist avec du miel & du vin.

Menipe, mais Ulysse, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoy cela ? je n'en voy pas la raison.

MENIPE. C'est qu'il croyoit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros, qui est connu dans les Enfers, que sous le nostre. Le jour venu, nous descendismes à la riviere pour nous embarquer ; car il avoit préparé un Bateau & des victimes, avec les autres choses necessaires pour le sacrifice. Après que nous eusmes chargé nostre petit fait, nous entrasmes tristes & dolens, comme dit le Poëte, quittant à regret le rivage. Nous n'eusmes pas vogué long-temps, que nous descendismes dans le Lac où l'Euphrate se perd, & de-là dans une Terre déserte & si couverte de bois, qu'on n'y voyoit goute. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage, & après avoir creusé une fosse, nous y égorgeasmes nos victimes & espanchasmes le sang tout autour. Pendant tous ces mysteres, il tenoit une torche allumée, & invoquoit ensemble tous les démons ; les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proserpine, entremeslant parmy ces discours de grands mots barbares & inconnus, & criant à pleine teste, & non plus

entre ses dents, comme auparavant. Tout à coup la forest tremble, par la force de l'enchantement, la terre se fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbere. L'Enfer peu à peu se découvre, avec le Lac bruslant, le Fleuve de feu, & le Manoir de Pluton, qui trembloit jusques sur son Trosne. Nous entrons par cette ouverture, & trouvons Rhadamante à demy-mort de frayeur, Cerbere aboyant, & tout prest à nous dévorer: mais je l'endormis aisément au son de ma lyre. Comme nous fusmes à la Barque de Caron; nous faillismes à ne point passer, tant elle estoit pleine; ce n'estoit que gens blessez, l'un à la jambe, l'autre à la teste, comme au retour d'un combat. Mais aussitost qu'il nous vit, & qu'il apperceut la peau de Lion & la massuë, s'imaginant que j'estois Hercule, il nous fit faire place; & nous passa à l'autre bord. Ensuite, il nous montra le chemin. Mitrobarzanés marchoit devant, parce qu'on ne voyoit goute, & je le suivois pas à pas, le tenant par sa robe, tant que nous arrivasmes dans un Pré qui estoit tout *planté d'Asphodeles*, où nous fusmes incontin-

Planté d'Asphodeles: C'est une plante, bien qu'il en fasse un arbre dans son histoire veritable.

nent environnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre, jusqu'au Tribunal de Minos, qui avoit à ses costez les démons, les peines, & les furies, avec une longue chaisne de coupables. Ce n'estoit qu'adulteres, maqueraux, maltotiers, flateurs de Cour, hypocrites, & autre semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à part les usuriers, pasles, goutteux, hydropiques, avec chacun une chaisne au col, & un maillet de fer du poids de six vingt livres. Nous demeurasmes là quelque temps à entendre leurs défenses : mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils? ne m'envie point ce plaisir.

MENIPE. Te souvient-il de ces ombres que font les corps, lorsqu'ils sont opposez au Soleil? Ce sont là nos accusateurs après nostre mort, & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, après les avoir ouïs & examinez, renvoye les coupables aux lieux destinez aux supplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, dé-

testant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souvenu qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux & dépoüillez, qui osent à peine lever les yeux, & qui regardent leur felicité comme un songe. J'avois une joye incroyable de les voir en cet estat; & m'approchant doucement de ceux que j'avois connu en ce monde, je les faisois souvenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & qui estoient repoussez par leurs valets, jusqu'à ce qu'il plût à Monsieur de sortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui caressoit les uns d'un clin d'œil, les autres d'un souris, & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprocher leurs veritez. Il se plaida là une cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faveur. Car comme Denys le Tyran estoit accusé de crimes atroces, par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Philosophes Stoïques; Aristipe le Cyrenien vint à la traverse, & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, sur le point d'estre dévoré par la Chimere,

Chimere, en disant, qu'il avoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le Tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux destinez aux supplices, où c'estoit une chose effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des foüets & le bruit des chaisnes. Ils estoient tourmentez pesle-mesle, Rois, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de differentes peines; les uns dans le feu ou sur la roüe, les autres déchirez par Cerbere, ou par la Chimere, & tous détestoient leurs crimes. Nous en remarquasmes quelques-uns de nostre connoissance qui se cachoient, & tournoient la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions qui nous faisoient rire, sur tout, lorsque nous nous souvenions de leur orgueil & de leur présomption. On faisoit graces aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vismes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyphe, Ixion, Tantale, & cet enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De-là, nous passasmes aux Champs Elysées, qui est le sejour des bien-heureux, où nous vismes une autre foule de Morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les uns secs

& usez, qui s'en vont presque en fumée, comme dit Homere; d'autres, jeunes & plus entiers, particulierement les Egyptiens, à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous très-difficiles à connoistre; car on diroit que tous les Morts se ressemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien près, on y remarquoit quelque difference. Ils estoient couchez tous ensemble grands & petits, sans qu'on pust distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier *Pyrrhias*, *ny Thersite* d'avec Nirée: car ils n'avoient plus les marques qui les faisoient reconnoistre. Ce n'estoient que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux, & montroient de grandes dents décharnées. Considerant donc ces choses, la vie de l'homme me sembloit une *Comedie*, dont la fortune est le Poëte,

Pyrrhias ny Thersite: C'est assez de ces deux exemples, sans en ajoûter un troisiéme. Les Grecs ne peuvent finir, & particulierement les Déclamateurs, qui disent toûjours tout ce qu'ils sçavent, & s'épuisent sur un sujet; c'est un défaut de cet Auteur qui est touché dans la Préface.

Comedie. Il y a au Grec, *Pompe*, qui estoit une espece de Procession à l'honneur des Dieux; mais il faut que les comparaisons soient de choses connuës, & celle-là n'a point de rapport à nostre façon.

qui donne à chacun le personnage qu'elle veut : à l'un, celuy d'un Monarque, ou d'un faquin ; à l'autre, celuy d'une jeune beauté ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquefois une mesme personne change de condition, comme Crésus, de Roy devient esclave, & Meandre successeur de Polycrate, passe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit ; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le sien, & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques sots & opiniastres, après avoir quitté leur habillement, veulent conserver leur dignité, & se faschent quand on les dépoüille, comme si la Comedie devoit toûjours durer, & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantost Priam & tantost Agamemnon, & devient esclave, après avoir esté Cecrops ou Erectée. En un mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'est plus Agamemnon fils d'Atrée, ny Créon fils de Ménécés ; mais Pol fils de Clariclés, de quelque méchant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'est pas de meilleur lieu. Voilà comme vont les choses du monde.

PHILONIDE. Mais dis-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de *Colomnes & de Statuës*, avec ces superbes inscriptions, ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres ?

MENIPE. Non, mon amy ; car si tu avois veû Mausole, avec son Mausolée, tu te creverois de rire ; il est jetté-là en un trou comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux, que d'estre accablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Eaque distribuë les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ses jambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien davantage, si tu voyois les Satrapes mendiant là-bas, & estant contraints, pour vivre, de faire le mestier de Harangeres, ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, baffoüez & souffletez comme des coquins. Pour moy, je ne me pouvois tenir de rire, en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles savates en un coin, & d'autres demander l'aumosne aux carrefours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là

Colomnes & Statuës. Je l'ay expliqué des Tombeaux, parce que l'exemple ne va que là.

d'étranges choses, & presque incroyables ; mais les Sages, comme Diogéne & Socrate, que font-ils ?

MENIPE. Celuy-cy se promene comme il faisoit à Athenes, & controlle tout le monde, estant d'ordinaire avec Palamede, Nestor, Ulysse, & les autres grands causeurs du temps passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble avoir encore les jambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogéne, il s'amuse à persecuter Midas & Sardanapale, auprès desquels il a choisi sa demeure, & s'éclate de rire, lors qu'il leur entend regretter leur felicité, demeurant tout le jour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent ; si bien que ces pauvres miserables, pour n'avoir pas toûjours la teste rompuë, ont fait résolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. Dis-moy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les Riches ?

MENIPE. Tu as bien fait de m'en faire souvenir ; car j'ay failly à l'oublier, quoyque ce fust le sujet principal de mon discours. Comme j'estois donc là-bas, le Magistrat fit publier l'Assemblée pour les affaires de la Communauté ; & voyant tout le monde y courir, je me meslay

parmy la foule. On y traita de diverses matieres, dont la derniere fut celle des Riches, à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur présomption. Alors un des principaux de l'Assemblée se levant, leût ce Decret. *Sur ce qui nous a esté representé, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux Pauvres, & les baffoüent & mal-traitent, il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'asne en asne, pour estre battuë & chassée par les Pauvres, comme ils les ont battus & chassez pendant leur vie, jusqu'à ce que le terme soit accomply de deux cens cinquante mille ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Un tel, fils d'un tel, d'un tel païs, & d'une telle Tribu, a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leuë, le Magistrat l'approuva, le Peuple la ratifia, Cerbere en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voilà ce qui se passa ce jour-là dans l'Assemblée, après quoy, je continüay mon chemin, & fus consulter Tirésias, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené, & le priay de me

dire son sentiment. Alors se soûriant d'une façon ridicule, comme c'est un petit vieillard aveugle, tout contrefait, il me dit d'une voix gresle, Mon fils, je vois bien que tu as fréquenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçavoir; mais il n'est pas permis de le révéler, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté devant le Tribunal de Rhadamante. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laisse pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eust eû pitié de moy, il me tira à part, & s'approchant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, *c'est la plus commune*. C'est pourquoy quittant-là toutes ces chimeres des Philosophes, & ces vaines speculations sur la fin, & le principe des choses, & tenant pour certain que tous leurs beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles impostures, songe à vivre & à te réjoüir. Cela dit, il se déroba, & rentra dans son Pré d'Asphodele; & moy, parce qu'il se fai-

C'est la plus commune. Je l'ay mis ainsi, parce que le dessein de l'Auteur n'est pas d'opposer cette vie à celle des Grands, mais à celle des Philosophes, comme la suite le fait voir.

ſoit tard, je dis au Mage, qu'il eſtoit temps de ſe retirer, & de reprendre noſtre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, j'en ſçais un plus court; & me prenant par la main, il me mena en une contrée plus obſcure, où me montrant du doigt un foible rayon de lumiere qui paſſoit à travers une fente: C'eſt-là, dit-il, l'Oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on deſcend de la Beocie dans les Enfers; remonte par-là, & tu ſeras incontinent en ton païs. Moy tout réjoüy, je pris congé du Mage; & grimpant du mieux que je pûs, je me ſuis trouvé, je ne ſçais comment, à Lébadie.

CARON, OU LE CONTEMPLATEUR.

DIALOGUE.

CARON, MERCURE,
Et plusieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une façon très-agréable.

MERCURE. DE quoy ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle, es-tu venu icy-haut chercher la lumiere ! Tu n'avois pas accoûtumé de te mesler des choses du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hommes regrettent tant, quand ils meurent; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes. A l'exemple donc de *ce jeune Thessalien*, j'ay demandé de pouvoir estre un jour absent du navire; & en ayant obtenu la permission, je suis monté jusques-icy, très-heureux de t'avoir rencontré; car je suis seur que tu me montreras tout.

Ce jeune Thessalien. C'est Protesilas, dont il est parlé plus haut.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Caron ; car j'ay quelque commission de la part de Jupiter, & tu sçais qu'il est colere, & que si je tardois trop, il me pourroit laisser pour jamais avec vous dans les Enfers ; ou me prenant par un pied, comme il fit Vulcain, me précipiter en bas du Ciel, pour faire rire ensuite les Dieux, lorsque je leur verserois à boire tout clopinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde sans guide ? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait prendre la rame, ny tirer à la pompe, en passant la Barque, quoyque tu sois fort & robuste ; mais en arrivant là-bas, tu te couches tout de ton long sur le tillac, & dors tout ton soûl, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les Morts pour t'entretenir. Cependant tout vieux que je suis, il faut que j'empoigne la rame, & que je vous passe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, je te prie, mon petit Mercure ; car comme les autres chancellent dans les tenebres, je suis tout ébloui à la lumiere.

MERCURE. Tu as envie de me faire battre ; mais on ne sçauroit éviter son malheur, ni rien refuser à son amy.

N'attends pas, pourtant, que je t'aille montrer tout ; il faudroit pour cela un siecle, & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant ; & Eaque, qui est le Maltostier des Enfers, demanderoit diminution : mais il faut tascher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire ; car je suis tout neuf en ce païs-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque Montagne, d'où l'on puisse tout voir : Si tu pouvois monter au Ciel, ce seroit un grand abregé ; car tu contemplerois aisément tout de là-haut ; mais comme tu converses incessamment parmy les Ombres, tu n'es pas digne d'entrer au Palais de la lumiere.

CARON. Tu sçais ce que je dis là-bas à ceux qui passent la Barque, lors qu'ils se veulent mesler de me donner leur avis : car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempeste, ils veulent aussi-tost qu'on baisse les voiles, ou qu'on les relasche à bord ; mais je leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De mesme à present, fais tout ce que tu

jugeras à propos, ſans m'en demander mon avis, comme ſi tu eſtois le Pilote, & que je fus le Paſſager; car je t'obéïray en tout & par tout.

MERCURE. Tu as raiſon; Je feray ce qu'il faudra; il ne reſte plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucaſe ſera-t-il aſſez haut, *ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le Mont Olympe*? Mais cela me fait ſouvenir d'un deſſein que je te veux communiquer; car j'auray beſoin de ton aſſiſtance.

CARON. Commande, c'eſt-à-moy d'obéïr?

MERCURE. Homere dit, que les fils d'Aloée, qui n'eſtoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le Mont Oſſa, & de le mettre ſur l'Olympe, & celuy de Pelion par-deſſus, afin de s'en ſervir comme d'eſchelle, pour monter aux Cieux: mais ces jeunes eſtourdis furent punis de leur temerité. Pour nous qui ne voulons pas, comme eux, prendre le Ciel par eſcalade, je ſuis d'avis ſeulement que nous roulions ces Montagnes

Ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le Mont Olympe. Cela dit aſſez qu'ils ſont plus haut que le Caucaſe; & pour eſtre délicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

l'une sur l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela ?

MERCURE. Pourquoy non ? Crois-tu que nous ne vallions pas bien des enfans ?

CARON. Je ne dis pas cela ; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu es grossier, mon amy, & que tu n'as pas leû Homere ; car en trois mots, ce galant-homme fait une eschelle de Montagnes, par où l'on peut grimper au Ciel aisément ; & je m'estonne que tu trouves cela estrange, veu que tu sçais qu'Atlas seul nous porte tous & le Ciel mesme, & qu'Hercule prit un jour sa place, pour le délasser.

CARON. J'ay ouï dire cela aussi-bien que toy ; mais s'il est vray ou non, je m'en rapporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il est très-veritable, Caron ; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir? Travaillons-donc premierement à déraciner le Mont Ossa, puis nous mettrons dessus Pelion au sommet feüillu. Regarde comme nous avons tost fait, & poëtiquement. Je

veux monter le premier, pour voir s'ils seront assez hauts. Grands Dieux! nous ne sommes encore qu'au bas du Ciel: Je découvre à peine à l'Orient, l'Ionie & la Lydie; & à l'Occident l'Italie & la Sicile; l'Isle de Créte au Midy; & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le Mont Oëta, & mettre encore le Parnasse par-dessus.

CARON. Je le veux; mais prens garde, en chargeant trop, que tout ne vienne à ébouler, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajousté foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crains point, mon amy, tout ira bien. Transporte l'Oëta, & roule dessus le Parnasse. Voilà qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main; car la montée est un peu haute pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'est ta curiosité, & non pas moy qui te donne toute cette peine; car on ne peut tout voir & demeurer dans sa chambre. Ça la main, & prens garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la culbute. Courage, te voilà en haut, aussi-bien que moy; le Mont Parnasse est fourchu, tu te

mettras sur une des pointes, & moy sur l'autre, pour estre plus à nostre aise, & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu?

CARON. Je vois une grande Plaine, & un grand Lac qui l'enviromne, avec des Rivieres plus grosses que le Phlégéton & le Cocyte; je vois aussi des petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous-là, ce sont des Villes, & ces animaux, des hommes, qui te paroissent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait d'entasser Montagne sur Montagne? car on n'apperçoit pas distinctement de si loin, & mon dessein n'estoit pas de voir des Villes & des Forests, comme dans la Carte; mais de connoistre ce qui se passe dans le monde, & comme l'on s'y gouverne; car ce matin, lorsque tu m'as rencontré, je riois d'une avanture assez plaisante. Quelqu'un prié à souper chez son voisin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver; mais là-dessus, il est tombé une tuile qui luy a cassé la teste: N'y avoit-il pas de quoy rire, de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus près.

MERCURE. Demeure, je ſçay une recette pour éclaircir la veuë, que j'ay appriſe auſſi d'Homere; nous verrons s'il eſt auſſi bon Empyrique qu'Architecte. Mais prens garde, quand je l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

J'oſteray le bandeau qui te couvre les yeux;
Tu verras aiſement les hommes & les Dieux.

Qu'eſt-ce? ne vois-tu pas bien à preſent?

CARON. A merveilles: un Lynx eſt aveugle au prix de moy: Tu n'as plus qu'à te préparer à répondre. Mais veux-tu que je t'interroge auſſi en Vers, pour montrer que je ne ſuis pas ſi ignorant que tu penſes?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris, pauvre Batelier?

CARON. Tu ne ſçaurois t'empeſcher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là-bas débagouler ſes Rapſodies? Car comme je le paſſois, il s'émeut une tempeſte, excitée ſans doute par quelques Vers qui eſtoient contraires à la navigation; de ſorte que Neptune, en colere, jetta ſon Trident, comme s'il euſt voulu peſcher à la ligne, & fit une ſi grande tourmente, que ma Barque faillit à s'enfoncer. Cependant il prit un mal de cœur à Homere, qui luy fit

vuider tout ce qu'il avoit dans le corps, avec Scylle, Caribde & Polyphéme.

MERCURE. Je ne m'estonne pas qu'il ce soit resté quelque chose d'une si grande évacuation ; mais si tu m'en crois, *tu parleras en langage plus humain.*

CARON. *Dy-moy donc sans tant de façon*, qui est celuy-cy, qui passe tous les autres, tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate, à qui la Gréce applaudit dans les spectacles, pour luy avoir veû porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy, qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir, lorsque je le porteray moy-mesme, après que la Mort, cet Athlete invincible, l'aura terrassé. Il se lamentera alors au souvenir de ces acclamations. Maintenant, tout glorieux, il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en un estat si vigoureux !

CARON. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lorsque bien loin de porter un bœuf, il ne pourra pas porter

[c] *Tu parleras en langage plus humain. Dy-moy donc sans tant de façon* ? J'ay mis cela pour m'exempter de faire des méchans Vers.

un moucheron. Mais qui est cet autre plein de majesté ? Il semble estranger à son habit ?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambises, qui a transporté l'Empire des Médes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie, afin de se rendre maistre de l'Univers.

CARON. Et où est Crésus ?

MERCURE. Regarde cette Forteresse à triple mur ; C'est Sardes Capitale de son Empire. Le voilà assis sur un Trosne d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent !

CARON. Je le veux.

CRÉSUS. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant toy tous mes tresors, & que tu as veû toute ma gloire, dis-moy, je te prie, quel est à ton avis le plus heureux de tous les hommes ?

CARON. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crains rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu, Crésus, qui méritent ce nom ; mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

MERCURE. *Il veut dire* les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux en mesme temps, après avoir traisné leur mere sur un Char jusques dans le Temple.

CRÉSUS. Et bien ! que ceux-là soient les plus heureux : qui sont les autres?

SOLON. Tellus, cet illustre Athenien, qui mourut pour son Païs, après avoir bien vécu.

CRÉSUS. Et moy, maraut, ne te semblé-je point heureux ?

SOLON. On ne peut juger de la felicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il a fourny heureusement sa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu es un brave homme de faire ma Barque juge de ce differend. Mais qui sont ceux-là, que Crésus envoye si chargez, & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs épaules ?

MERCURE. Des lingots d'or qu'il donne en offrande à Apollon, pour récompense de ses Oracles trompeurs qui le seront bien-tost périr ; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy ! ce jaune rougissant, c'est de l'or ? Voilà la premiere fois que

Il veut dire : Je fais dire cela à Mercure, à qui il convient mieux qu'à Caron.

j'en avois veû, après en avoir tant ouï parler.

MERCURE. Voilà, mon amy, le sujet de tant de querelles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur Mer & sur Terre.

CARON. Quoy! pour cela? il ne ressemble pas mal à du cuivre: car j'en vois, comme tu sçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le passage: mais je ne voy point l'avantage qu'a ce métal sur les autres, sinon qu'il est plus pesant, & qu'il fait courber ces Crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuivre, parce qu'il est trop commun; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'estranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se mocque de la vanité de ce Roy barbare: mais il semble qu'il luy veüille dire quelque chose. Ecoutons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, croy-tu qu'Apollon ait besoin de tes tresors?

CRÉSUS. Pourquoy non? il n'a point de pareilles offrandes dans son Temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRÉSUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer ?

CRÉSUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque.

CRÉSUS. Pourquoy ?

SOLON. Si tu veux répondre sans te mettre en colere, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserve, ou de ce qui est conservé ?

CRÉSUS. Ce qui conserve.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer ?

CRÉSUS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes tresors en Babylone.

CRÉSUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point ; mais tu vois par-là que le fer vaut mieux que l'or.

CRÉSUS. Voudrois-tu que je fisse revenir mes lingots d'or, pour en envoyer de fer ?

SOLON. Non ; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate, ou de quelque Conquerant, qui s'en serviront mieux que luy.

CRÉSUS. Tu portes envie à mes richesses, & leur fais toûjours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe, & s'estonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité ; mais il regrettera bien-tost de ne l'avoir pas creû, lors qu'il se verra prest d'estre conduit au supplice ; car j'entendis n'aguere Cloton, qui repassoit les destins des hommes, & qui disoit, que Crésus seroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reine des Messagetes. Lavois-tu montée sur un cheval blanc, toute preste à triompher : & d'autre costé, Cambyses le successeur de Cyrus, qui après avoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé, pour avoir tué le bœuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire ; Mais on n'oseroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un seroit condamné dans peu à estre bruslé, & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang, avec ces reproches : *Soûle-toy*

du sang dont tu as toûjours esté si altéré.

CARON. Mais qui est celuy-là avec un manteau de pourpre, & un diadême, à qui son cuisinier donne un anneau d'or, qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson !

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos, qui se croit parfaitement heureux, & qui ne sçait pas, qu'il sera trahy par son esclave, & livré au Satrape Orétés, qui l'attachera à un gibet ; car j'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage ma fille, pend les uns, & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils sont hommes, & ne les éleve que pour les précipiter de plus haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon soûl, quand je les verray dans ma nacelle, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voilà ce qui arrivera ; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent; les uns font la guerre, les autres plaident; les uns triomphent, les autres mendient ?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie bien pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs Villes, que ce sont des Ruches

d'Abeilles ; car chacun a son aiguillon dont il picque son voisin : mais j'en voy comme les guespes & les frelons qui mangent le bien d'autruy sans rien faire. Mais qu'est-ce que cette nuë obscure qui les environne ?

MERCURE. Ce sont les diverses passions qui les agitent, & particulierement la crainte & l'esperance, dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flatte & les releve, les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent après un bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'en-haut leurs destins, où ils tiennent attachez par de petits filets, semblables à des toiles d'araignée, & demeurent suspendus pour quelque temps? Mais lorsque le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, sur tout quand ils sont montez fort haut. Car cet autre qui n'est gueres élevé, quand il viendra à tomber, il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est attaché à celuy de leur compagnon? C'est signe que leur vie dépend de la sienne ; & celuy qui a le plus long fil, sera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela est tout-à-fait plaisant.

MERCURE. Encore plus que te ne penses,

penſes, & particulierement quand on conſidere leurs occupations, & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs eſperances. Vois-tu ſes bourreaux & ſes miniſtres, la peſte, la guerre, la famine, ſans compter une infinité d'autres maladies, à quoy ils ne ſongent point durant la proſperité; mais l'adverſité les reveille avec des gémiſſemens & des plaintes. Que s'ils conſideroient de bonne-heure qu'ils ſont mortels, & qu'après avoir demeuré quelque temps en vie, il la faudra quitter comme un ſonge, ils ſeroient beaucoup plus ſages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur ſemble que le preſent durera toûjours, lorſque l'un de ces miniſtres de la Mort leur vient ſignifier l'arreſt du Deſtin, ils ne ſont pas conſolables. Que penſes-tu que feroit celuy qui baſtit un Palais, & qui preſſe les ouvriers, s'il croyoit mourir avant qu'il fuſt achevé? Et celuy qui ſe réjoüit de ce que ſa femme luy a fait un fils, & qui veut qu'il porte ſon nom; s'il eſtoit averty qu'il ne paſſera pas l'âge de ſept ans, comment ſe deſeſpereroit-il, au lieu d'en faire des feux de joye? Mais le mal eſt, qu'il regarde celuy de ſon voiſin, qui a remporté le prix aux jeux

Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au buſcher, ou qui a fait mourir ſon pere de deſeſpoir par ſes débauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'uſuriers, qui ne ſongent qu'à amaſſer, & qui ſont appellez par ces triſtes officiers de la Mort, avant que d'avoir joui de leurs biens ?

CARON. Je vois tout cela, & ſonge en moy-meſme, quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regrettent tant, quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies, qui leur ſont communes avec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquiétude. Si ceux-là donc ſont malheureux, je laiſſe à juger ce que ſont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy je compare les pauvres mortels, *à ces boüillons d'écume* que font les torrens, dont

A ces boüillons d'écume : La comparaiſon eſt trop claire pour avoir beſoin de reddition.

les uns plus petits, les autres plus gros, se grossissent encore dans la ruine des autres; jusqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mesmes, par leur excessive grosseur.

MERCURE. Je trouve cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feüilles; mais je m'estonne qu'estant si fragiles, ils fassent de si grands desseins, & qu'ils se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passageres.

CARON. Veux-tu que je leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils songent desormais à vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous estes! pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez! vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ny qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet usurier quitte ses tresors, cet amoureux sa maistresse, cet ambitieux sa dignité. Si je leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en devinssent pas plus sages?

MERCURE. O mon amy! tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes

à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulysse ne les avoient au chant des Syrénes. Ils ne t'entendroient pas ; quand tu te romprois la teste à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent un peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là !

MERCURE. Il seroit superflu ; car ils sçavent tout ce que tu leur peux dire. Les vois-tu qui se retirent en un coin, pour en rire tout-seuls à leur aise ? car ils sont haïs des sots, autant pour le moins qu'ils les haïssent, & méditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Messieurs ; Mais le nombre est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Apprens-moy une chose auparavant, & je ne te rompray plus la teste ; Où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui sont près des Villes, enrichis de petites colonnes & de pyramydes ! ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoy s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ?

J'en voy, ce me semble, qui dressent leur bûcher auprès, & qui creusent une fosse où ils bruslent des viandes, & *versent du vin & de l'hydromel.*

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut servir : mais ils se persuadent que les ames reviennent des Enfers, humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger, qu'ils n'ont plus de corps ! Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amenes, tu vois si on les laisse revenir. J'aurois bien des affaires, s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O insensez ! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là-bas ; Celuy qui a un superbe tombeau, est comme celuy qui n'en a point : on n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ny à Achille qu'à Thersite. *Cela est pris d'Homere.*

MERCURE. Puisque tu m'en fais souvenir, je te veux montrer le tombeau d'Achille : Le vois-tu sur le bord de la Mer, au Cap de Sigée, vis-à-vis de celuy d'Aïax dans le Rhetéen !

Il verse du vin & de l'hydromel. Il ne faut point ajoûter, *à ce que je puis voir* ; car il luy a éclaircy la veuë.

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy un peu ces Villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycéne, Cleone, & Troye mesme ; car il me souvient d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse deviner seulement où elle a esté ; mais voilà la grande Babylone avec ses Tours, que bien-tost on cherchera aussi dans ses ruïnes. Pour Mycéne, Cleone & Troye, j'ay honte de te les montrer ; car je sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables ; mais maintenant elles sont toutes ruïnées ; car les Villes ont leur destin aussi-bien que les hommes ; & ce qui est de plus étrange, les Fleuves mesmes, comme celuy d'Inacus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homere ! quelle hyperbole d'avoir appellé Troye, la Grande, & Cleone, la bien bastie ! Mais tandis que nous parlons, qui sont ceux-là qui se battent ?

MERCURE. Les Argiens & les La-

cedemoniens qui s'entretuënt pour le lieu mesme qui leur sert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demy mort, qui dresse luy-mesme son trophée ?

CARON. O la grande folie ! de ne pas sçavoir, que quand chacun d'eux possederoit le Peloponnése tout entier, il n'obtiendroit pas d'Eaque plus d'un pied de terre après sa mort ; & pour ce champ-là, il sera tantost aux uns & tantost aux autres, qui renverseront souvent ce trophée avec la charuë.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arrivera ; Mais il est temps de descendre, & de remettre ces Montagnes en leur place, pour n'embarrasser pas les Geographes. Retournons chacun à nos affaires ; toy à ta nacelle, & moy à ma commission. Adieu, je t'iray bien-tost revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & je te mettray toute ma vie au rang de mes bienfaicteurs. Dieux, qu'est-ce des pauvres mortels ! Rois, lingots, sacrifices, combats ; & de Caron pas un mot !.

DES SACRIFICES.

Il se mocque de la Religion des Payens & de leurs mysteres, & particulierement de l'abus des Sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique, qui ne rie, en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs Festes, leurs Ceremonies & leurs Sacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, sans parler de leurs Vœux & de leurs Prieres. Mais il faut considerer premierement, s'ils méritent le nom de Devots, plûtost que d'Impies, d'avoir de si lasches sentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veüille estre cajolée, & qu'elle se fasche, quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des services inutiles. Car on dit, que tous les maux qui arriverent autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leur meurtre & la mort de Méleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'avoit oubliée en un Sacrifice: Et il me semble que je la voy toute seule dans le Ciel, qui se plaint & se desespere, tandis que les autres font bonne

chere

chere chez Oenée. Si cela eſt, les Ethiopiens doivent eſtre trois fois heureux, comme Homere les appelle ; ou Jupiter eſt bien ingrat, veu qu'ils le traittent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à ſa ſuite. Car comme il vend ſes faveurs, & qu'il ne donne rien pour rien, il y a apparence qu'il récompenſe bien ceux qui le ſervent. L'un achette de luy la ſanté par le Sacrifice d'un bœuf; l'autre la Royauté par une Hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour devenir riche ; cet autre neuf pour pouvoir retourner en ſon païs ; ou ſa fille meſme, comme Agamemnon, pour ſortir du ſien. Il y en eut un alors, qui rachetta pour quelque temps le ſac de Troye par un Sacrifice de douze bœufs, ſans compter un voile qu'il donna en offrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choſes à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs, ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement, Chryſés Preſtre d'Apollon, & conſommé dans ſes myſteres, ſe plaint à luy de ce que ſon voyage vers Agamemnon a eſté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il ſouffre qu'on le mépriſe, après avoir mis en

crédit son Temple, & bruslé le premier sur ses Autels, des cuisses de Taureaux & de Chévres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses fléches; & se perchant sur les Navires, frappe d'un trait pestilenciel, non seulement les hommes, mais les bestes mesmes. Puisque nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un temps, ce que la Religion luy attribuë. Je laisse à part ses amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour avoir tué les Cyclopes, & contraint, pour vivre, de se loüer à Admette en Thessalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des briques, ils bastirent les murs de Troye; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas-là une belle histoire, & bien honorable pour un Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Promethée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Jupiter. Car les Poëtes, après avoir invoqué les Muses, pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne chastra le Ciel dont il estoit fils, afin de regner en

ſa place, & dévora ſes enfans comme Thyeſte, pour empeſcher qu'ils ne luy en fiſſent autant qu'il en avoit fait à ſon pere. Que Jupiter fut dérobé par ſa mere, qui ſuppoſa pour luy une pierre, & l'expoſa en Créte, où il fut nourry par une Chévre, comme Téléphe par une Biche, Cyrus par une Chienne, & *Romulus par une Louve.* Ils ajoûtent, qu'il dépoſa auſſi ſon pere, & le mit en priſon perpetuelle; qu'après avoir épouſé pluſieurs femmes, il épouſa auſſi ſa ſœur, à la façon des Aſſyriens & des Perſes. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant baſtards que legitimes, ſe changeant tantoſt en Taureau, tantoſt en Cygne, tantoſt en Aigle, & quelquefois en or, pour joüir de ſes amours: enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de ſon cerveau, comme Bacchus de ſa cuiſſe, où il le mit pour achever ſon terme, après l'avoir tiré du ventre de ſa mere, qu'il n'eſtoit qu'à demy formé; c'eſt pourquoy il luy fallut faire une inciſion pour accoucher lorſque les tranchées le prirent. Ils diſent preſque la meſme choſe de Junon, Qu'elle engendra Vulcain toute ſeule,

Romulus par une Louve. Cela eſtoit comme neceſſaire à l'énumeration.

ſans la compagnie de ſon mary ; & que ce malotru forgeron qui ne bouge de ſa forge & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut jetté en bas du Ciel par Jupiter, & tomba dans l'Iſle de Lemnos, où il ſe fuſt rompu le col, ſans les Habitans du païs, qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du deſtin d'Aſtyanax ; cela n'empeſcha pas pourtant qu'il ne ſe rompiſt une jambe, dont il ſera boiteux toute ſa vie. Encore cela n'eſt-il rien à l'égard du malheureux Promethée, qui pour avoir eſté trop charitable envers les hommes, fut attaché par Jupiter ſur le Mont Caucaſe, où une aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il eſt deſormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à ſon âge, & mere des Dieux, comme elle eſt, de ſe promener par la Phrygie, avec ſon Atis, qu'elle a contraint par ſa jalouſie de ſe faire Eunuque? Après cela, qui peut condamner les débauches de Venus, & les amours d'Endymion & de la Lune ! Mais quittons-là tous ces beaux myſteres, pour monter au Ciel, & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il eſt d'airain ; mais qu'en y entrant, on le voit briller

d'une clarté beaucoup plus pure & plus vive que la noſtre ; Que le plancher y eſt d'or, & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui tiennent lieu de portiers, & Iris avec Mercure qui ſervent de valets de pied ; après vient la forge de Vulcain, qui eſt pleine de toute ſorte de feux d'artifices, & enſuite le Palais des Dieux qu'il a fait de ſes propres mains, & celuy de Jupiter qui eſt ſon chef-d'œuvre. Or les Deïtez aſſemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques, ſe courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un Sacrifice, afin d'en venir humer la graiſſe, & boire le ſang autour des Autels, commes des mouches. Car autrement, ils ſont réduits à leur ordinaire, de Nectar & d'Ambroiſie, qui ne doivent pas eſtre ſi excellens que chantent les Poëtes, puis qu'ils les quittent pour du ſang & de la graiſſe. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chaſſé pour ſon caquet, & l'autre pour ſa laſciveté, & depuis ce temps-là le Ciel a eſté comme inacceſſible au genre humain. Voilà l'hiſtoire des Dieux, qui eſt aſſez conforme au culte qu'on leur rend. On

leur a consacré d'abord des Forests & des Montagnes, & ensuite des plantes & des oiseaux, assignant à chacun le sien. Après cela, les hommes se les ont partagez, & ont pris chacun le leur : Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon, les Athéniens Minerve, comme le mot Grec le témoigne ; les Mygdoniens Cybelle, les Ephesiens Diane. Junon est allé demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cythere. Ceux de Créte reconnoissent Jupiter pour leur citoyen, & de plus montrent son sepulcre ; cependant nous sommes si sots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basty des Temples pour leur demeure, & dressé des Statuës, faites de la main des plus grands Sculpteurs, qui sans les avoir jamais veûs, que je sçache, ont fait Jupiter barbu, Apollon sans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs, Minerve avec des yeux bleus, & ainsi du reste. Cependant le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes, ny l'or de la Thrace ; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a transporté du Ciel en Terre, pour garder la solitude

de Pise, où il est assez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque Sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout ; car après leur avoir construit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aspersions & les Oracles, le Laboureur y mene son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chevre, un autre y porte un gasteau ou de l'encens : mais le pauvre qui n'a rien, en est quitte pour faire la reverence. Lorsque la victime est couronnée, on considere bien attentivement si elle n'a point quelque défaut, de peur de perdre son temps & sa peine, & ce qui est de plus fascheux, son argent ; puis on l'approche de l'Autel, & on l'égorge en la présence du Dieu. Elle jette des cris mourans qui sont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il est écrit sur la porte : Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. Ensuite, le Sacrificateur tout sanglant, ouvre l'estomach de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme un autre Polyphéme, en tire le cœur, puis arrose de sang le tour de l'Autel, & fait le reste de la ceremonie. Car allumant du feu, il y porte la chévre avec sa peau, & la brebis avec sa laine ? La graisse monte au Ciel en un globe de fumée, où elle

Ou, pour leur baiser la main.

se perd dans les nuës. Les Scythes méprisant ce culte, comme indigne de la Divinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaist à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens; car c'est là veritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines: Jupiter avec la teste d'un Belier, Mercure avec celle d'un Chien, Pan avec un corps de Chévre, un autre *en Cigogne*, en Singe ou en Crocodille. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie, vous trouverez des Prestres ras ou tonsurez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit, *hors d'icy, prophanes*, Que les Dieux, pour se sauver des mains des Geants, se vinrent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est écrit il y a plus de dix mille ans, dans le Livre des ceremonies. Les victimes y sont de mesme qu'ailleurs, horsmis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en se frappant l'estomach. Quelques-uns se

Cigogne. Ibis, est une espece de Cigogne; & il ne se fut pas entendu en gardant le mot.

contentent pour tout Sacrifice de les enterrer après qu'elles ſont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui eſt leur grand Dieu, perſonne ne fait tant d'état de ſa chevelure, euſt-il la perruque de Niſus, qu'il ne la raſe en ſigne de deüil, lorſque ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres du milieu du troupeau ; mais on deſtine toûjours le plus beau à cet office. Ces choſes-là, & autres ſemblables ſe font tous les jours, & ſont cruës du peuple ignorant ; mais elles ſont ſi ſottes qu'elles n'ont point beſoin d'eſtre refutées. Il ne faut qu'un Héraclite & un Démocrite, l'un pour en pleurer, & l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES A L'ENCAN.

DIALOGUE.

JUPITER, MERCURE, Et plusieurs autres parlent.

C'est un raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.

JUPITER. QU'on range ces Siéges, & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergent, & appelle les Marchands à bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde : Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera crédit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voilà bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous ?

JUPITER. Par la *Secte Italique* ?

Secte Italique. Quoy-que Pythagore fust

Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho ! Pythagore, descendez, & faites le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy une vie celeste & divine; qui l'achettera ! Qui veut estre plus grand que l'homme ? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Univers, & revivre après sa mort !

UN MARCHAND. Voilà de grandes promesses, & le personnage a bonne mine ; mais que sçait-il principalement !

MERCURE. L'Arithmetique, l'Astronomie, la Geometrie, la Musique, la Magie, la Science des Prodiges ; tu vois un Prophete accomply.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger !

MERCURE. Pourquoy non ?

LE MARCHAND. D'où es-tu !

PYTHAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié ?

PYTHAGORE. En Egypte chez les Sages du Païs.

LE MARCHAND. Si je t'achette, que m'apprendras-tu ?

d'Ionie, sa Secte s'appelloit Italique, à cause qu'elle commença en Italie.

PYTHAGORE. Je ne t'apprendray rien ; mais je te feray souvenir de ce que tu as sceu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela ?

PYTHAGORE. En purifiant ton ame, & la nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle soit déja nette ; comment l'instruiras-tu ?

PYTHAGORE. Par le silence ; Tu seras cinq ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils de Crésus ; Je veux estre homme, & non pas statuë : Mais encore, que feras-tu après ce long silence ?

PYTHAGORE. Je t'enseigneray la Geometrie & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant ; qu'il faille estre Violon, avant que d'estre Philosophe ! Et après cela, que m'apprendras-tu ?

PYTHAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déja.

PYTHAGORE. Comment comptes-tu !

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

C'est que 1.2.3.4. sont dix.

PYTHAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'est dix, le triangle parfait : & nostre serment.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu

Quatre, je n'ay jamais rien ouï de plus merveilleux, ny de plus divin !

PYTHAGORE. Après cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, leur forme, leurs qualitez & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment ! l'Air & le Feu ont une forme ?

PYTHAGORE. Oüy, & très-visible ; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne se pourroient mouvoir. Après tu sçauras que Dieu est un nombre & une harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses !

PYTHAGORE. Bien plus ; tu es autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu ? je ne suis pas celuy qui te parle ?

PYTHAGORE. Tu es le mesme à cette heure ; mais tu as esté un autre jadis, & passeras à l'avenir en d'autres personnes, par une révolution perpetuelle.

Pythagore. Il y a au Grec, *Pythagoricien* ; mais ce qu'il dit ne peut convenir qu'à Pythagore : l'Auteur a tasché par-là de trouver un échappatoire, mais il ne vaut rien, car ce sont les Chefs de Secte qu'il attaque icy, comme il fait en assez d'autres lieux.

LE MARCHAND. Je ſeray donc par ce moyen immortel. Mais c'eſt aſſez de ces choſes ; dequoy vis-tu ?

PYTHAGORE. Je ne mange rien qui ait vie ; mais je mange de tout le reſte, horſmis des féves.

LE MARCHAND. Pourquoy ne manges-tu point de féves ?

PYTHAGORE. Parce qu'elles ont quelque choſe de divin : Premierement, elles reſſemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aiſement, ſi tu en prens une verte, & que tu luy oſtes la coſſe : D'ailleurs, eſtant cuites & expoſées à la Lune un certain nombre de nuits, elles ſe changent en ſang ; mais ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt qu'on s'en ſert à Athénes pour élire les Magiſtrats.

LE MARCHAND. Certes, tes diſcours ſont plus qu'humains ; mais deshabille-toy, car je te veux voir tout nud. Grands Dieux ! il a une cuiſſe d'or, ce n'eſt pas un homme, mais un Dieu, il faut que je l'achette à quelque prix que ce ſoit ; combien en veut-on ?

MERCURE. Trois cens livres.

LE MARCHAND. Je les donne.

JUPITER. Ecris ſon nom, & de quel païs il eſt.

MERCURE. C'est un Italien des environs de Crotone & de Tarente; mais il n'est pas seul, ils sont plus de trois cens qui l'ont achetté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en un autre.

MERCURE. *Icy, Diogéne*; Voicy une vie malle, & courageuse, une vie libre; qui l'achettera?

UN MARCHAND. Tout beau, Sergent, on ne vend point un homme libre; Ne crains-tu point qu'on te fasse un procès criminel dans l'Areopage.

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le vende; car en quelque état qu'il soit, il est toûjours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si malostru animal, si l'on n'en fait un fossoyeur, ou un porteur d'eau.

C'est qu'il portoit un méchant manteau tout rapetassé, avec un baston & une besace.

MERCURE. Non, mais un portier; car il aboye comme un chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où est-il? & que sçait-il faire?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde; car il grince les dents, & me

Icy, Diogéne: Pour estre plus court & plus vif, je retranche tout ce dont on se peut passer.

regarde de travers : Vois-tu comme il fronce le sourcil, & comme il leve le baston ?

MERCURE. Ne crains point, il est apprivoisé.

LE MARCHAND. De quel païs es-tu, mon amy ?

DIOGENE. De tout païs.

LE MARCHAND. Comment cela ?

DIOGENE. Je suis Citoyen de l'Univers.

LE MARCHAND. Quel est ton but ?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de Lion ; car ton baston te peut servir de massuë ?

DIOGENE. Ce méchant manteau me sert de peau de Lion, & je fais la guerre comme luy à des monstres qu'on nomme *les passions*, afin d'en purger l'Univers.

LE MARCHAND. C'est un beau dessein ; mais quelle est ta profession ?

DIOGENE. Je suis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard,

Les Passions : Elles s'ajustent mieux à *Monstres*, que la volupté, & estoient exprimées ensuite.

maistre

maiſtre Heraut ; ſi je t'achette, que m'apprendras-tu ?

Diogene. Je t'arracheray à tes délices, & t'enfermeray avec la pauvreté : Enſuite, je te feray ſuër, travailler, coucher ſur la dure, & manger de tout : Que ſi tu as de l'argent, tu le jetteras, ſi tu m'en crois, dans la riviere. Du reſte, tu ne te ſoucieras ny de parens ny de patrie ; & tout ce qu'on en dit, te paſſera pour une fable. Après, quittant la maiſon de ton pere, tu habiteras quelque vieille maſure, ou quelque ſepulcre, ou ſi tu veux, comme moy un tonneau. Ta beſace ſera tout ton revenu : Elle ſera toûjours pleine de brides & de vieux bouquins ; & avec cela, tu feras la nique aux richeſſes, & diſputeras de la felicité avec Jupiter. Que ſi l'on te fouëtte, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

Le Marchand. Il faudroit pour cela avoir la peau d'une *huitre à l'écaille*, ou d'une tortuë.

Diogene. Tu feras ce que dit Euripide, tu ſouffriras ſans te plaindre. Du reſte, voicy le ſommaire de ma doctrine. Il faut eſtre audacieux, effronté, gron-

Huitre à l'écaille. Je ne traduis pas de mot à mot.

der tout le monde, & trouver à redire à tout; car c'est le moyen de se faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de mesme, le visage renfrogné, la mine barbare: enfin, toute la façon farouche & sauvage: Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité, vivre dans les lieux les plus fréquentez, comme s'il n'y avoit personne, & estre tout seul parmy la foule. Choisir toûjours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuyes de vivre, avec *un grain d'Arsenic* tu t'envoyeras en l'autre monde. Voilà la beatitude que je te presche.

Le Marchand. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

Diogene. Mais elle est facile, & l'on a besoin pour cela ny de Livres ny de préceptes. D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire; car tu deviendras en moins de rien très-celebre, fusses-tu moins qu'un *Savetier* ou qu'un *Crocheteur*.

Un grain d'Arsenic. Il y a au Grec, un Polype cru, & une Seiche, pour faire allusion à sa mort; mais cela n'eust point eu de grace.

Savetier, Crocheteur, Harangere. J'agence les choses à notre façon.

LE MARCHAND. Il ne faut point de précepteur pour cela, & je ne sçay quel mestier tu ferois bien, si ce n'est celuy de Batelier ou de *Harangere*, où l'on est accoustumé à dire & à recevoir des injures. Toutefois si l'on en veut deux carolus, les voilà.

MERCURE. Donne : aussi-bien nous tardoit-il d'en estre défait : car il ne faisoit que nous rompre la teste, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veux-tu ?

JUPITER. Aristipe, cet illustre débauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand & délicat : qui l'achettera ? Qui veut mener une vie douce & oisive, parmy les plaisirs & la bonne chere, qu'il achette ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance, & qu'il nous dise ce qu'il sçait faire ; s'il m'accommode, je l'achetteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas ; car il est yvre, & auroit peine à te réprondre : Voy comme il chancelle & comme il begaye !

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui se voudroit charger d'un tel maraut ? Dieux ! *quelle*

cassolette ! Mais dy-moy, ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre ?

MERCURE. A faire raison à table, & à danser après boire, c'est le fait de quelque riche débauché ; car il entend la sausse & le ragoust : en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a toûjours esté nourry à Athénes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faisoient grand état.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine !

MERCURE. Ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plûtost ces deux contraires ; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Héraclite & Démocrite, descendez ; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

Quelle cassolette. Le terme Grec se rapporte plus au parfum, qu'à l'yvrognerie ; mais comme il le fait yvre, il valoit mieux aller à l'yvrognerie qu'au parfum.

UN MARCHAND. Dieux, quelle antipathie! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire; Qu'as-tu à rire, mon amy?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy! tu te mocques ainsi des hommes & des choses humaines?

DEMOCRITE. Oüy; car il n'est rien de solide, tout est vanité: l'homme n'est qu'un concours d'atômes, & le joüet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravagant: mais quelle impudence! Ne cessera-t-il jamais de rire? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dis-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout-à-fait déplorable; rien n'est parmanent icy-bas, tout est sujet à une vicissitude perpetuelle; le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance, sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité. Je regrette le passé, le present m'ennuye, l'avenir m'épouvante, je veux dire la fin du monde, & l'embrasement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde ?

HERACLITE. Un enfant qui jouë aux osselets, & qui se tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'est que je ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudra t'avoir, & ne se souciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achettiez, ou que vous ne m'achettiez point.

LE MARCHAND. L'un est fou gaillard, & l'autre un fou mélancolique : je ne veux ny l'un ny l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Appelle cet éloquent Athenien.

MERCURE. Icy, Socrate, descendez : Voicy une vie sage & reglée : qui l'achettera ?

UN MARCHAND. Que ſçais-tu faire ?

SOCRATE. *Aimer.*

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait ; car j'ay beſoin d'un Précepteur pour mon fils, & il eſt trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant ! car je ne ſuis pas amoureux du corps, mais de l'eſprit ; & quand nous coucherions enſemble, il ne ſe paſſeroit rien de deshonneſte.

LE MARCHAND. Cela eſt un peu ſujet à caution.

SOCRATE. Je te le jure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaiſans Dieux !

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne te ſemble pas un Dieu ! Et ne ſçais-tu pas ce qu'eſt Cerbere dans les Enfers, & Anubis en Egypte, ſans parler du Chien celeſte !

LE MARCHAND. Tu as raiſon, je n'y penſois pas : mais encore quelle eſt ta doctrine.

SOCRATE. J'ay formé une Répu-

Aimer. J'évite le ſale autant que je puis.

blique en idée, & me gouverne selon ses Loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une ?

SOCRATE. Premierement, les femmes y sont communes, & il est permis à chacun de caresser celle de son voisin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les Loix contre l'adultere ?

SOCRATE. Ce ne sont que des chansons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel est ton sentiment ?

SOCRATE. Que leur baiser soit la récompense de la vertu.

LE MARCHAND. Voilà une belle récompense ! mais encore quels sont tes principaux dogmes ?

SOCRATE. Les Idées, qui sont les exemplaires éternels de tout ce qui est au monde ; car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où sont-ils ?

C'est que les Natures universelles, comme l'homme, le chien, &c ne subsistent

SOCRATE. Nulle part ; car s'ils estoient quelque part, ils n'y seroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE.

SOCRATE. C'est que tu es aveugle des yeux de l'esprit ; mais moy, je voy des idées de toutes choses, & toy & moy invisibles : en un mot, je voy tout double.

point séparément, & en se singularisant, se détruisent, c'est-à-dire, perdent leur universalité.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puisque tu es si clairvoyant : Il faut que je t'achette ; Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Mille escus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier jour.

MERCURE. Ton nom !

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emméne-le à la bonne heure.

JUPITER. Un autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut : Voicy le disciple de ce grand rieur, & de ce grand débauché, sinon, qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble : Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

Démocrite. Aristipe.

UN MARCHAND. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà ; mais que je sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voilà qui va bien; je luy achetteray des figues.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

JUPITER. *Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue & aux cheveux courts.*

MERCURE. Tu as raison ; car toute la place l'attend. Icy, Chrysipe : Voicy une vertu consommée, ou plûtost la Vertu mesme : le censeur & le grand critique des actions humaines, qui est luy seul toutes choses.

UN MARCHAND. Comment l'entens-tu ?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, éloquent, beau, juste, & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous mestiers ?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne seras-tu point fasché de servir !

CHRYSIPE. Non ; car cela n'est pas en nostre pouvoir, & ce qui n'est pas en nostre pouvoir, est indifferent.

Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts ; C'est ainsi qu'ils sont dépeints ailleurs.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy ! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales ?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'est que tu n'as pas la faculté compréhensive, & que tu n'es pas accoustumé à nos termes: Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas seulement cela ; mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apprens-moy ce que cela signifie ; car ces mots m'estonnent.

CHRYSIPE. Rien n'empesche que tu ne le sçaches : si quelqu'un venoit à estre blessé à une jambe, dont il fust déja estropié, la premiere blessure seroit un accident, & la seconde, un accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité ! Mais ne sçais-tu rien davantage !

CHRYSIPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils ?

CHRYSIPE. *Des Syllogismes.*

Des Syllogismes : La suite fait voir que ce mot se prend icy pour toutes sortes d'argu-

LE MARCHAND. Il faut que ce soit un ouvrage fort subtil.

CHRYSIPE. Voicy quel il est ; As-tu un fils ?

LE MARCHAND. Pourquoy ?

CHRYSIPE. Si un crocodile l'avoit pris, & qu'il eust promis de le rendre, pourveu qu'on luy pust dire ce qu'il a résolu d'en faire, Que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Répons pour moy, je te prie, de peur qu'il ne le dévore.

CHRYSIPE. Ne crains rien ; je t'apprendray d'autres choses bien plus subtiles, & de plus fins argumens, comme *le Moissonneur*, *le Dominant*, *l'Electra*, *& le Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette Electra ?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon si celebre, qui sçait en mesme temps une chose, & ne la sçait pas : Car elle sçait qu'Oreste est son frere ; mais elle ne sçait pas, que celuy qui est present est Oreste. Pour le Masqué, il est tout-à-fait incomprehensible. Répons-moy : Tu connois ton pere ?

mens, & le pluriel y venoit mieux que le singulier ; je demeure ensuite dans la métaphore que l'Auteur a quittée.

LE MARCHAND. Qui en doute ?

CHRYSIPE. Qui te le présenteroit masqué, que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Que je ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere, & si tu ne le connois pas ?

LE MARCHAND. Nullement ; car qu'on le démasque, je le connoistray : Mais encore quel est le but d'une Science si admirable ! Et lorsque tu y seras arrivé, comment vivras-tu ?

CHRYSIPE. *Selon Nature :* Mais il faut bien travailler auparavant, & s'user les yeux sur de vieux Manuscrits tout grifonnez : lire de gros Commentaires, & apprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela, on ne sçauroit estre sage, sans s'estre purgé le cerveau trois fois avec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux ; mais d'estre un passe usurier, comme tu es, cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a une vertu consommée ?

CHRYSIPE. Oüy ; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

Selon Nature : C'est dire, en un mot & clairement, ce que l'Auteur dit obscurement, & en plus de paroles.

LE MARCHAND. Pourquoy ?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de rire des consequences, & que l'interest est une consequence du principal. Par la mesme raison, il peut tirer l'interest de l'interest, comme d'une consequence on en tire une autre ; & cela se prouve par ce Syllogisme hypothetique. Si le premier luy appartient, aussi fait le second. Or, le premier luy appartient : *ergo* le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse ; Que le sage peut faire profit de tout, & mesme de la Vertu ?

CHRYSIPE. Tu l'entens : mais ce n'est pas à cause de moy que je le prens, c'est à cause de mon disciple : Car comme il est plus honneste de donner que de recevoir, je ne refuse pas d'estre le preneur, afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le disciple est le preneur, & le maistre le donneur, en l'instruisant ?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur ; mais prens garde que je ne te perce à jour *d'une démonstration.*

D'une démonstra- 1 *tion :* Il y a au Grec,

LE MARCHAND. Et qu'en arrivera-t-il ?

CHRYSIPE. Honte, silence, confusion ; car si je veux presentement, je te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela ? es-tu un Persée ?

CHRYSIPE. Voicy comment : La pierre est un corps.

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPE. Un animal est un corps.

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu es animal ?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. *Ergo*, tu es pierre !

LE MARCHAND. Nullement ; mais je te prie, rends-moy ma premiere forme ?

CHRYSIPE. Il est aisé, *Nulle pierre* n'est animal ; Tu es animal, *ergo*, tu n'es pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy ; je commençois déja à sentir du froid aux jambes, & avois peur d'estre pétrifié

un syllogisme indémonstrable ; mais je croy qu'il n'entend autre chose par-là qu'un argument convainquant, & où l'on ne peut répondre.

Nulle pierre, &c. J'ay remis le syllogisme en forme pour estre plus clair.

comme Niobé : Cela sera cause que je t'achetteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent quatre livres.

LE MARCHAND. Les voilà.

MERCURE. Es-tu seul?

LE MARCHAND. Non : tous les Banquiers y ont part.

Argument dont il a parlé.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du *Moissonneur* ; car ils sont forts & robustes.

JUPITER. Ne t'amuses point ; Publies-en un autre.

MERCURE. Là ho : Peripateticien, descendez ; Voicy le beau, le riche, le sçavant, le doux, le sage, le moderé ; en un mot, convenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

UN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors : c'est pourquoy si tu l'achettes, souviens-toy de distinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens, ceux du corps, de l'esprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain. Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Cinq cens livres.

LE MARCHAND. C'eſt beaucoup.

MERCURE. Ce n'eſt pas trop ; car il ſemble avoir de l'argent caché, & tu ne te ſçaurois trop haſter de l'emmener, parce qu'il y aura bien des encheriſſeurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit un Moucheron ; juſqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la Mer ; quelle eſt l'ame des Huiſtres, & mille autres curioſitez.

LE MARCHAND. Dieux ! qu'il eſt ſubtil !

MERCURE. Il ſçait bien encore d'autres choſes plus curieuſes ; Comment ſe forme l'enfant dans le ventre de la mere ; Que l'homme eſt un animal riſible, & non pas l'aſne, qui ne ſçait ny rire, ny baſtir, ny naviger.

LE MARCHAND. Voilà un ſçavoir admirable, & ſur tout bien neceſſaire ! Tien, voilà ton argent.

JUPITER. Que reſte-t-il ?

MERCURE. Le Sceptique. Approchez, *Pyrrhon*, il ſe faut haſter ; car

Pyrrhon : Il y a au Grec, *Pyrrhias* ; mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes, il falloit que Pyrrhon parlaſt icy ; car pour Chryſipe, il l'a mis au lieu de Zénon, pour ne point offenſer l'Empereur qui eſtoit Stoïcien.

les Marchands se retirent. Qui veut celuy-cy ?

UN MARCHAND. Moy : Mais dy auparavant, que sçais-tu, Pyrrhon ?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRHON. Parce que je ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre ; & après avoir bien pesé & consideré tout, je trouve que je ne sçay rien.

LE MARCHAND. Es-tu aussi extravagant dans les mœurs, que dans la doctrine ? & ne fais-tu rien avec ordre ?

La Verité qui s'ensuit. PYRRHON. Tout ; horsmis que je ne poursuis point un fugitif.

LE MARCHAND. Pourquoy ?

Il joue sur le mot d'apprehen- PYRRHON. Parce que je ne sçaurois apprehender.

LE MARCHAND. Je le croy ; car

tu es assez pesant : mais encore, quel est le but de ton sçavoir ?

PYRRHON. Ne voir, ny n'ouïr, ny n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aveugle ?

PYRRHON. Et avec cela, perdre le sens & la raison, & n'estre en rien different d'un vermisseau.

LE MARCHAND. Tu mérites que l'on t'achette pour ta rareté, comme une piece de cabinet : Combien en veut-on ?

MERCURE. Trente livres.

LE MARCHAND. Les voilà. Hé bien ! que dis-tu maintenant ? n'es-tu pas à moy ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray ; l'argent est compté, & la marchandise livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point, & tiens toûjours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut suivre : car je t'ay achetté.

PYRRHON. Qui le sçait ?

LE MARCHAND. Le Sergent & les Assistans.

PYRRHON. *Y a-t-il quelqu'un icy ?*

Y a-t-il quelqu'un icy ? C'est assez de cela, sans s'étendre davantage.

der, qui signifie concevoir, & prendre en termes de chicanne.

LE MARCHAND. Je te le feray tantost bien sçavoir, en te faisant travailler à coups de baston.

MERCURE. Suy-le, sans tant contester. A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des Bourgeois & des Artisans & autres de moindre étoffe.

* LE PESCHEUR, OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE.

LUCIEN, LES PHILOSOPHES, Et plusieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes, comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux qui abusent de ce nom.

SOCRATE. DOnne, donne à bons coups de mottes & de pierres, sur cet imposteur : Prenons garde qu'il ne nous échappe ; Boute Platon, Boute Chrysipe ; Frappons tous ensem-

* *La vengeance.* Ce mot vient mieux au sujet, & est plus beau pour titre, que *Revivant*, ou *Ressuscité.*

ble ; Que le baſton & la beſace s'arment contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné perſonne. Quoy, Ariſtipe, tu languis ? Que le ſouvenir de l'injure qu'il t'a faite, ſerve à t'animer à la vengeance. C'eſt à ce coup, Diogéne, qu'il faut mettre le baſton en œuvre, & montrer ce que tu ſçais faire. Courage, Ariſtote, doublons le pas. Bon, le voilà pris ; Nous te tenons, méchant, tu ne nous échapperas pas : On te fera voir à cette heure quelles gens tu as offenſez : De quelle mort le ferons-nous mourir ! Mais ce n'eſt pas aſſez d'une mort, il faut qu'il en ſouffre pluſieurs, pour réparation de ſon crime ; autrement la Juſtice qui proportionne la peine au délit, ne ſeroit pas ſatisfaite.

PLATON. Je ſuis d'avis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue ; puis qu'on le mette en croix, après l'avoir bien foüetté. Que t'en ſemble, Empedocle ?

EMPEDOCLE. Qu'il le faut jetter vif dans la fournaiſe du Mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plûtoſt en pieces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait ſa part.

LUCIEN. Hé ! pardon, Messieurs : je vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon amy; il n'y a point de societé entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suivez plûtost le conseil » d'Homere ; Prenez la rançon du captif, » & le laissez aller.

PLATON. *Tu as beau dire :* tu ne nous échapperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, » j'auray recours à Euripide : Ne rejettez » point les prieres du miserable, qui im» plore votre assistance.

PLATON. Mais il dit en un autre endroit ; *Que celuy qui a fait le mal*, se doit resoudre à le souffrir, & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a pas moyen d'échapper, dites-moy pour le moins ce que j'ay fait ?

PLATON. Tu le demandes, méchant, après nous avoir vendus comme esclaves ; nous qui ne sommes pas seulement libres, mais qui affranchissons les

Tu as beau dire, &c. Je retranche icy d'autres Vers d'Homere, que ne disent rien de nouveau.

Que celuy qui a fait le mal. J'ay réüny deux allegations en une.

autres : Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, après avoir obtenu de Pluton un jour de répit pour te venir persecuter. Il n'est pas jusqu'à Pythagore qui n'en ait voulu estre ; le vois-tu en ce coin qui ne dit mot ?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine ; car je suis assuré que vous ne me ferez point de mal, pourveu que vous me vouliez écouter. Jettez ces pierres que vous avez amassées, ou les gardez plûtost pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain, pour essayer de te sauver. Il faut que tu vestes un pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Ha ! ne traitez pas si mal vostre bienfaicteur, qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Philosophes d'aujourd'huy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais ouï parler d'une si grande insolence ! A la fin, il nous fera croire que nous luy sommes bien obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle apparence y a-t-il

que je vous ayes voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que je sçais & ce que je vaux ; puisque c'est dans vos Livres que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parterre que j'ay cueilly les fleurs dont je suis paré ? Il faudroit que je fusses plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muses, après avoir appris d'eux l'art de chanter, & celuy de tirer de l'arc.

Thamyris & Eurytc.

On, de lancer le javelot.

PLATON. C'est-là un trait de ta Rhethorique ; car on dit que tu es grand Orateur. Mais tu es d'autant plus coupable, que tu te sers de nos armes contre nous-mesmes, & que tu jettes des pierres dans un jardin où tu as cueilly des fleurs.

LUCIEN. Je n'eusse jamais creu que de si Grands hommes se fussent laissé transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'oüir, & faites qu'on juge nostre procès par les formes de la Justice. Convenons du Juge, du temps, & du lieu ; & puis vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous ensemble, & je répondray à tous les chefs de votre accusation, & acquiesceray au jugement, quel qu'il puisse estre. Que si je gagne ma cause, je ne veux point d'autre récompense,

pense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce soit donner à un imposteur le moyen d'échapper, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourveu que ce soit devant un Juge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous ?

LUCIEN. La Philosophie.

PLATON. Mais elle ne peut estre Juge & partie tout-ensemble : car c'est elle que tu as offensée en nostre personne.

LUCIEN. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que je ne craindrois pas de prendre pour Juges mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Messieurs ? nous ne pouvons refuser des offres si raisonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience : Car si nous le condamnons sans l'ouïr, nous ouvrons une large porte à la calomnie, & je ne sçaurois que répondre à mes accusateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu as raison : Allons trouver la Philosophie, & luy demander justice.

LUCIEN. Courage, Messieurs; voilà qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. *Mais où est-elle?* Car je ne vous cele point qu'il y a long-temps que je la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui se vantoient de sçavoir le lieu de sa demeure, & qui s'offroient de m'y mener; mais j'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçavoient pas mieux que moy. Quelquefois j'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit, & j'en voyois sortir des Personnages fort venerables: Mais en entrant, je n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une courtisane plastrée & fardée, qui cachoit son afféterie sous une feinte negligence; mais ses actions la faisoient assez connoistre & démentoient ses paroles; car elle aimoit les cajoleries & les présens, & faisoit plus d'état des Grands Seigneurs, que des autres. D'ailleurs, quoyqu'elle parust fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & j'eus pitié de ceux, *qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme.*

Mais où est-elle? Je ne repete point ce qui a déja esté dit.

Qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme.

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connuë de tout le monde ; mais elle doit *passer icy* au retour de l'Academie, pour s'aller promener à Pécile. La vois-tu qui en vient avec une façon douce & modeste ? on diroit qu'elle médite par le chemin, tant elle marche gravement.

LUCIEN. J'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance ; mais nous la reconnoistrons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'est-cecy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là-bas, que vous estes venus icy ? Qui est cet homme que vous traisnez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

PLATON. Non ; mais un monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre attaqué à toy, que tout l'Univers respecte, & pour nous avoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas

Il eust esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez.

Passer icy : Je ne dis pas *au Ceramique* ; car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus ; du reste, c'estoient des lieux d'Athénes.

prendre garde aux paroles, mais aux actions? Ne voyez-vous pas que je souffre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Theatre? car *comme les vents allument un flambeau, au lieu de l'esteindre*, les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criyez tant contre les passions en celuy-cy?

PLATON. La Renommée nous a apporté jusqu'aux Enfers, l'affront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tiré pour venir venger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'ouïr: Que répons-tu à cela, mon amy!

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, divine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge, quoyqu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant,

Comme les vents allument un flambeau, au lieu de l'esteindre: Cette comparaison vient mieux aux faux rapports, & celle dont l'Auteur s'est servy, est plus propre aux calamitez.

déteſtable, après l'avoir venduë au plus offrant pour deux carolus ?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne ſoit pas à moy qu'il en veüille, mais à ceux qui abuſent de mon nom.

LUCIEN. Tu le ſçauras tantoſt, après nous avoir ouïs : Allons ſeulement à l'Areopage, ou plûtoſt à la Forteresſe, pour découvrir de plus haut ce qui ſe paſſe dans la Ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Pécile, mes Compagnes, je reviendray bien-toſt vous trouver.

LUCIEN. Qui ſont-elles ?

LA PHILOSOPHIE: Celle que tu vois ſi robuſte, c'eſt *la Vertu* ; la Science marche devant, & la Verité la ſuit.

LUCIEN. Où eſt la Verité ? je ne la vois point.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt qu'elle ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle eſt nuë & ſans ornement ; mais regarde de ce coſté-là, tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les menes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus

La Vertu : J'obmets *la Modeſtie & la Juſtice, &c.* qui ſont compriſes ſous ce nom, & qui ne peuvent faire ici de perſonnages ſeparez ; mais j'ay ajouſté la ſcience.

complete ? outre qu'il est difficile sans elles de nous bien juger, & que je veux prendre la Verité pour mon Avocate.

LA PHILOSOPHIE. Suivez-moy, mes *cheres Sœurs* ; car vous avez quelque interest à la cause.

LA VERITÉ. Allez-y, vous autres ; car pour moy il y a long-temps que je sçay ce qui en est, & que je ne me mesle plus des choses du monde.

LUCIEN. Mais tu es necessaire à la justification d'un innocent.

LA VERITÉ. Que la liberté donc vienne avec moy, pour m'assister au Jugement d'une personne qui est en peine pour l'amour d'elle, & que *la Raison* demeure.

LUCIEN. Nous en avons besoin aussi ; car nous avons affaire à des gens qu'il est difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent toûjours quelque échappatoire.

LA VERITÉ. Qu'elle vienne-donc, & qu'elle amene avec soy la Démonstra-

Cheres Sœurs : Ce titre y vient mieux que celuy de servantes.

La Raison : Il y a au Grec, *Elenchus* ; mais cela n'eust point eu de grace, & la raison fait le mesme effet parmy nous, selon nostre façon de parler.

tion. Suivez-moy toutes, puisque vous estes necessaires au Jugement.

ARISTOTE. Quoy ! nostre adversaire se veut servir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe !

PLATON. Non ; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne sçauroit rien faire en présence de la Vertu, qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'appelle ?

LUCIEN. Parrhésiade, *fils d'Aléthion, & d'Elenxiclée.*

LA PHILOSOPHIE. Quel est son païs ?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate : Quoy ! tu t'en estonnes ? Il y a plusieurs de ceux qui m'en veulent, dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourveu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray; mais quelle est ta profession ? car il est besoin de le sçavoir.

LUCIEN. C'est de dire la verité li-

Fils d'Aléthion, & d'Elenxiclée : J'en fais le pere & la mere, parce que cela est mieux de la sorte.

C'est à peu près ce que son nom signifie.

brement, & de convaincre l'orgueil & l'imposture.

La Philosophie. Tu fais un mestier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

Lucien. Il le paroist bien ; car je suis en danger pour ce sujet : & comme j'aime la simplicité & la verité, autant que je hay le mensonge & l'arrogance, je trouve bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

La Philosophie. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoyqu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doivent point estre separées.

Lucien. Tu le sçais mieux que personne, divine Fille : mais il est vray que j'abhorre les méchans autant que j'aime les gens de bien.

La Philosophie. Puisque nous voicy devant le Temple de Minerve, que la Prestresse range les siéges, tandis que nous entrerons pour faire nostre priere.

Lucien. Je te prie, grande Déesse, comme tu découvres tout du haut de ton Temple, de m'aider à découvrir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu en vois tous les jours qui se parjurent, il est temps que tu les chasties. Que si tu vois

vois que le mensonge l'emporte sur la verité ; donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voilà assis, commençons : Que les Philosophes choisissent quelqu'un pour porter la parole ; car ils ne sçauroient parler tous ensemble : Et quand il aura achevé, l'Accusé parlera à son tour.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'est à toy, Platon, à nous défendre ; car tu as l'esprit sublime, & les raisons fortes & pressantes, accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton païs. Rassemble donc tout ce que tu as jamais dit contre tes ennemis, & tes envieux ; car celuy-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhétorique, & particulierement l'Ironie qui t'est si familiere, avec ces interrogations fréquentes & agreables. Dy, si tu veux, que Jupiter monte sur son Char aisslé pour prendre vengeance des coupables.

Gorgias, Polus, Prodicus, Hippias.

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour une si grande accusation. Prenez plûtost Diogéne, ou quelqu'autre Phi-

losophe accoûtumé à dire des injures; car il n'est pas tant question icy d'élegance, que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est moy qui seray l'accusateur, puisque c'est moy, aussi-bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'est pas besoin de grands discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous, mais d'un affront qui nous est fait en commun; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause, pour plaider la tienne. Il n'est question que de sçavoir, si nous sommes tels que celuy-cy nous a dépeints. Parles fortement, comme le mérite la grandeur de l'injure, & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs, je n'oublieray rien qui serve à nostre défense, & ne trahiray point nostre cause. Si la Philosophie mesme, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, je ferois voir à ce galand, que je ne porte pas en vain un baston.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage; Voilà l'eau

versée, & toute la compagnie attentive à ouïr ce que tu diras.

Coustume ancienne d'horloges d'eau.

LUCIEN. Puisqu'il n'y a que Diogéne qui parle, que les autres prennent place parmy les Juges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties?

LUCIEN. Non; cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Je te trouve bien genereux: Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogéne parle.

DIOGENE. Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie, ny à representer les services que tous ces grands personnages que voicy ont rendus au genre humain. Il n'y a point d'apparence de perdre en loüanges superfluës, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis qu'il n'y en a pas trop pour une si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures, & de nous exposer au mépris & à la haine publique: Car il veut faire passer nos plus hautes

méditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par-là l'approbation du Peuple, qui n'aime rien tant que la médisance, & qui est bien aise de voir déchirer la réputation des plus grands hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaisoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas un si grand crime de railler un particulier, en un jour de réjoüissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la Feste, que d'assembler toute une compagnie d'honnestes gens, comme fait celuy-cy, pour réciter un volume d'invectives contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait jamais donné aucun sujet: ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraiter ses disciples, & qu'il se sert du Dialogue, nostre favory, contre nous-mesmes, ayant corrompu jusqu'à Menipe l'un de mes Sectateurs, pour se mocquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un chastiment exemplaire, si nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire

Feste de Bacchus.

des injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lascheté, après avoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulierement qu'il à livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, je ne sçay ce qu'il pourra dire, d'avoir ainsi prophané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez, & nous nous adressons à toy, pour tirer vengeance de cette injure; afin d'empescher qu'à l'avenir on ne nous méprise, & qu'aucun ne soit si osé que de rien entreprendre de semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogéne : Voilà parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'Accusé pour se défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il ?

LUCIEN. Que Diogéne n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & qu'il a oublié ce qu'il y avoit de plus atroce,

dont j'ay pourtant si peu de honte, que je le veux dire moy-mesme, parce que cela servira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que j'ay voulu piquer dans cette Satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dès que j'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les criailleries du barreau, avec les autres vices de la chicane, je la quittay promptement, pour me jetter entre les bras de la Philosophie, comme en un port salutaire : Car elle méne une vie tranquille, éloignée du trouble & de la discorde, & ses préceptes sont très-saints, pourveu qu'on les veüille pratiquer, ce que peu de gens font. Lorsque j'eus donc reconnu que plusieurs n'aimoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme, que pour la gloire & le profit, & qu'ils se contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en avoir l'effet ; *j'entray en colere de leur voir prophaner ce sacré nom*,

J'entray en colere de leur voir prophaner ce sacré nom : La comparaison tirée des Comediens est touchée ensuite, outre qu'il n'y en a que trop icy.

& ne pus souffrir que des singes contrefissent les hommes, *ny qu'un asne* couvert de la peau d'un Lion voulust passer pour ce qu'il n'estoit pas. Mais ce qui me faschoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs défauts, & accuser de leurs vices ces Grands hommes, dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçavoit plus de quelle façon ils avoient vescu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelques pieces de raillerie, conforme à l'humeur du Peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames ; mais vous ne le pouvez souffrir, & vous me traisnez en Justice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si je voyois quelqu'un qui revelast les mysteres, serois-je impie de le reprendre ? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font foüetter souvent en leur presence les Acteurs qui representent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune, sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on chastie ceux qui ne joüent pas bien leurs personnages ? Car de faire

Ny qu'un asne : Cette fable est trop commune, & trop souvent repetée pour estre expliquée davantage.

mal celuy d'un messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger; mais il n'est pas pardonnable de deshonnorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenances deshonnestes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire ; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vivre sans passion, n'estimer rien que ce qui est honneste : & cependant, ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus mutins que de petits chiens, plus coleres que des cocqs, plus timides que des liévres, plus flateurs que des singes, *plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choüettes.* Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule à la suite des Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables mesme aux Courtisans, par leurs lasches flateries; & contraints par la force

Plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choüettes : J'ay mis les choses à nostre air, il y a au Grec, *plus lascifs que des asnes, & plus larrons que des chats :* mais on ne parle point parmy nous de la façon.

du vin, ils font & disent cent extravagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le Sage n'a besoin de rien, & qu'il possede tout en soymesme, ils ne cessent de demander, & se faschent quand on les refuse; qui est une chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadême. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font un grand sermon sur la liberalité, & disent que les richesses sont indifferentes: Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, on les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muëts comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se joüent ensemble; mais si quelqu'un vient à jetter un os au milieu d'eux, aussitost ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte apprit à des singes à danser, à quoy ils réüssirent admirablement; parce que

cet animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-temps, jusqu'à ce qu'un Bourgeois, qui vouloit rire, s'avisa de jetter des noix dans la salle où ils dansoient ; car alors oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruerent dessus pesle-mesle, sans avoir égard à leurs beaux habits ny à leurs masques, & oublierent le personnage qu'ils representoient, pour joüer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont je parle ; car je n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous, que la mine & l'apparence ? Encore leur pardonnerois-je, s'ils vous contrefaisoient bien ; mais *ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre.* Voilà ce que j'avois à dire pour ma défense ; & je prens à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesme.

La Philosophie. Retirez-vous, qu'on aille aux opinions. Que vous en semble, mes Compagnes ?

Ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre : J'ay mis une façon de parler Françoise, au lieu de deux Proverbes qui ne sont pas à nostre usage.

LA VERITÉ. *Pour moy*, tandis qu'il a parlé, je baissois la veuë de honte, & eusse voulu estre bien loin, parce que j'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeints, & pensois voir ce qu'il rapportoit.

LA VERTU. Il m'est arrivé la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous, mes Disciples?

LES PHILOSOPHES. Que bien loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faicteurs, puis qu'il a soin de nostre réputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons acquise durant nostre vie. Nous avons fait justement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens, qui passoient par leur païs, de leur joüer quelque Tragedie, qu'ils leurs representerent leurs propres malheurs. Qu'il raille désormais tant qu'il luy plaira des défauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'avoüerons plûtost que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy, je luy en sçay

Pour moy, &c. Je fais dire cela à la Verité plûtost qu'à la Vertu, parce que c'est à elle particulierement à découvrir l'imposture, & je fais que la Vertu y consent.

bon gré: & non seulement je me repens de ce que j'ay dit contre luy, mais je veux estre son amy à l'avenir.

La Philosophie. Je le déclare absous tout d'une voix, & le répute pour mien.

Lucien. Il reste encore quelque chose à faire après ma justification, *c'est de chastier les imposteurs*; car je veux estre leur accusateur.

La Philosophie. Que le Syllogisme les appelle.

Le Syllogisme. Paix, Ecoutez: Que tous les Philosophes viennent au Palais pour se défendre, en présence de la Philosophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

Lucien. Il y en a peu qui se présentent; car ils redoutent la Vertu, & apprehendent que la Verité ne découvre leurs défauts; outre qu'ils sont répandus à cette heure par la Ville, pour chercher quelque lipée franche; mais je sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie, viennent recevoir chacun *une piece d'argent & un pain*: Et ceux qui auront la

C'est de chastier les imposteurs. Il vaut mieux qu'il dise cela, que quelques vanitez qui sont au Grec.

Une piece d'argent

plus grande barbe, auront de surcroist un cabat de figues. Il n'est point besoin de science ny de vertu, pourveu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes; mais celuy qui remportera le prix de la dispute, aura pour récompense *un talent*. Grands Dieux! comme ils accourent en foule, & comme ils se pressent de tous costez pour entrer! On diroit d'un essain d'Abeilles; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ny l'Automne de raisins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein, & l'on ne voit par tout que barbes, bastons & besaçes, pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu, ou confondu dans la foule: mais certes il y devroit avoir quelque signe pour les reconnoistre: car ceux qui ne valent rien, ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoyqu'ils la pratiquent plus mal.

& un pain: J'ay exprimé ces choses-là de la façon dont on a coûtume de les dire: on ne donne point de gâteau en aumosne.

Un talent: Il y a au Grec, *deux talens d'or*; mais c'est une somme excessive, après avoir dit une piece d'argent & un pain;

Les Philosophes. Nous y donnerons ordre une autre fois ; Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

Platoniciens. C'est à nous à recevoir les premiers.

Pythagoriciens. Nullement ; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

Peripateticiens. C'est plûtost aux Peripateticiens, puis qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

Stoïciens. Si cela est, les Stoïciens sont préferables ; parce qu'ils le sçavent mieux faire profiter que les autres.

Epicuriens. Le cabat de figues pour le moins nous appartient ; car nous mettons le souverain bien dans la volupté.

Academiciens. Et à nous le prix de la dispute ; car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

Stoïciens. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas ; car ils ne le cedent à personne en opiniastreté.

Academiciens. Mais vous estes attachez à de certaines maximes, que vous estes obligez de deffendre ; au lieu que n'en ayant point, nous pouvons un talent commun n'est déja que trop.

disputer contre les autres & contre nous-mesmes.

La Philosophie. Cessez de vous entrebattre ; & vous autres Cyniques, quittez ce baston, ou ne vous en servez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit ; mais de discerner les bons & les mauvais Philosophes, pour récompenser les uns & punir les autres. Qu'est-ce là ? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a jettée pour mieux fuïr, & qu'on voye ce qui est dedans ; sans doute que ce sont des bribes, ou de vieux bouquins.

Lucien. Nullement ; mais de l'argent, des dez, un miroir & des parfums, avec un petit coûteau pour les sacrifices.

La Philosophie. Et avec cela ; il a la hardiesse de crier contre le luxe ?

Lucien. Voilà comme ils sont faits presque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoistre les méchans ? C'est à la Verité d'y travailler, pour empescher que le mensonge ne triomphe d'elle.

La Verité. Puisque tu témoignes tant de passion pour moy, prens avec toy la Raison, & allez ensemble faire une reveuë generale. Vous amenerez

tous les Philosophes dans le Prytanée, *où l'on couronnera* les uns, & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui portera l'empreinte d'un renard ou bien d'un singe.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien dit : mais pour les reconnoistre, il les faudroit éprouver, non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ses petits ; mais à la gloire, aux plaisirs & aux richesses. Ceux qui pourront les regarder fixement, sans estre éblouïs de leur éclat, seront déclarez legitimes, & les autres jettez en bas comme des bastards.

LUCIEN. *Mais comment les pourrons-nous attraper* ? Je suis d'avis que la Prestresse du Temple nous preste cette ligne que quelque Pescheur a consacrée à la Déesse, & nous mettrons au bout un peu d'or ou quelque friandise pour les surprendre.

LA PRESTRESSE. La voilà.

C'est un quarrier d'Athenes qu'on met dans la Forteresse.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne ? Il la jette du costé de la Ville ; *a-t-il envie de pescher des pierres dans le Pelagisque* ?

Où l'on couronnera : Il vaut mieux le faire là qu'ailleurs.

Mais comment les pourrons-nous attraper ? Ce qui est icy au Grec, est exprimé plus bas.

A-t-il envie de pes-

LUCIEN.

LUCIEN. Taisez-vous, que vous n'épouvantiez le gibier. Je voy venir une grande dorade; mais non, c'est un chat de mer, qui est en embuscade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre favorables; le voilà qui bâille après l'hameçon, il sent l'or, il le suit, il l'avale, il est pris; Tirons-le en haut; *Que le Syllogisme* nous aide; Je le tiens. Grands Dieux! quelles dents! pendons-le par les oüies, & retirons l'or de sa gueule! Quoy! il l'a déja avalé? faisons-luy rejetter, pour en prendre d'autres; Que dis-tu, Diogéne, connois-tu le compagnon! Il est de ton vivier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LUCIEN. Combien penses-tu qu'il vaille? Il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout: Rejettons-le, & essayons d'en avoir quelqu'autre: mais prenons garde qu'il ne soit si pesant, qu'il rompe la ligne.

cher des pierres dans le Pelagisque? Il dit cela par raillerie, & peut-estre estoit-ce une raillerie ou un Proverbe.

Que le Syllogisme; Je fais faire par le Syllogisme, qui est comme le valet de la Raison, ce qu'il fait faire par l'Elenchus.

LUCIEN. Ne crains point, *ils sont legers comme du vent*; mais qui est celuy-cy, large & plat? C'est un Turbot. Le voilà qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy! maraut, tu donnes sur l'or.

LUCIEN. Que veux-tu qu'on en fasse!

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LUCIEN. J'en voy approcher un tout rayé d'or qui court à la proye; mais il a découvert l'hameçon, il tourne queuë; Toutefois, le voilà qui revient, tant il est gourmand: il mord; il est pris.

DIOGENE. De quelle espece est-il?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le connois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

Il raille des épines de la Philosophie Stoïque.

DIOGENE. J'en voy plusieurs qui vont en foule: prenons un filet; car ils sont difficiles à attraper, & picquent de tous costez; mais ce sera assez d'en prendre un, aussi-bien ne valent-ils rien, &

Ils sont legers comme du vent: J'ay accommodé la comparaison à nostre usage.

sont pleins d'arrestes. Jettes la ligne, mais garny-la de plomb par en bas, de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent avec la proye.

LUCIEN. Grands Dieux ! comme ils s'entrebattent pour la prendre, les uns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voilà un de pris ; Dy-nous qui tu es ? Je suis plaisant d'interroger un poisson qui est muet, il le faut demander à Chrysipe ; car il y a de l'or en son nom.

C'est que Chrysion en Grec signifie or.

CHRYSIPE. Il est trop gourmand, je ne le connois point.

LUCIEN. Tu as raison ; il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreste ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez, aussi-bien nostre amorce est trop précieuse, pour la hazarder davantage : & le Proverbe ne veut pas qu'on pesche avec un hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse, & renvoyons les Philosophes, puisque voilà tantost le jour écoulé ; cependant la Raison & Parrhesiade feront la reveuë que j'ay dit.

LUCIEN. Allons ; mais où irons-nous premierement ? Sera-ce à l'Academie ou

au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée?

La Raison. Il n'importe; mais en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer chaud, que de couronnes.

LE TYRAN, OU LE PASSAGE DE LA BARQUE.

DIALOGUE.

Caron, Clothon, Mercure, Et plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.

Caron. Clothon, tout est prest, la sentine est vuidée, le mast dressé, les voiles tenduës, les rames attachées, il n'y a plus qu'à lever l'ancre; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard; nous n'avons rien gagné, quoyque nous deussions avoir déja fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay jamais haste; mais tu vois que ce n'est

pas ma faute, & que c'eſt noſtre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuſe à luter en quelque lieu, ou à joüer des inſtrumens, ou à haranguer, ou à dérober ; car c'eſt auſſi un de ſes meſtiers. Après cela, il vient faire le galant, comme ſi nous n'eſtions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fuſt pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il eſt empeſché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commiſſion de Jupiter.

CARON. C'eſt mal uſer d'un bien qui eſt en commun, nous n'avons pas accouſtumé de le retenir icy au-delà de ſon terme. Mais je voy bien ce que c'eſt, il n'y a parmy nous que de l'Aſphodele & de la viande pour les Morts, le reſte n'eſt rien que tenebres ; au lieu que tout eſt beau & riant là-haut, & qu'on y a tout ſon ſoûl de Nectar & d'Ambroiſie. Auſſi diroit-on, quand il ſort d'icy, que c'eſt un priſonnier qui ſe ſauve ; & quand il faut revenir, c'eſt le Diable, on ne le ſçauroit ravoir.

CLOTHON. Ne te mets point en colere : le voilà de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chaſſe

devant luy, ainsi qu'un troupeau de moutons ; mais il me semble que j'en voy un qui est lié, & *un autre qui se créve de rire*, & qui aide à les chasser. Qu'as-tu, Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux ?

MERCURE. Qu'aurois-je ? sinon qu'il m'a fallu courir tout le jour après ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qui l'obligeoit à fuïr ?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde ; il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette une grande felicité.

CLOTHON. Et pensoit-il pouvoir vivre, ayant achevé sa fusée ?

MERCURE. S'il le pensoit ! Voy-tu ce galant-homme, avec son baston & sa besace, je croy que sans luy il en fust venu à bout ; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se débattre, & roidir les jambes pour s'empescher d'avancer. Quelquefois il taschoit de me fléchir par ses prieres & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses ; mais je sçay trop

Un autre qui se créve de rire. Son baston, & sa besace seront exprimez ensuite.

bien mon meſtier. Cependant, il a ſi bien fait, qu'il s'eſt dérobé de nous ; tellement qu'eſtant à la porte, comme j'ay voulu rendre mon compte, il s'eſt trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le ſourcil, & me regardant de travers : Ne ſçaurois-tu, m'a-t-il dit, t'empeſcher de dérober meſme les Morts ? Sçay-tu pas bien que ce n'eſt pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous ſçauroit, ny corrompre, ny ſurprendre ! Alors, tout confus, comme tu peux penſer, je me ſuis ſouvenu de ce qui eſtoit arrivé par le chemin ; & retournant ſur mes pas, j'ay rencontré ce galant, qui n'eſtoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant, nous t'accuſions de pareſſe, ſans conſiderer que le meſſager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir ? Eſt-ce que nous n'avons pas eſté aſſez long-temps ſans rien faire !

CLOTHON. Tu as raiſon ; embarque ton monde, tandis que je prendray mon Regiſtre, & me mettant à la deſcente, je demanderay à chacun ſon nom, ſa maiſon & ſon village. Mercure aura ſoin de les ranger à meſure qu'ils en-

creront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre, comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voilà trois cens, en comptant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voilà une belle marchandise, & bien capable de nous enrichir! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert! Je voudrois bien sçavoir pourquoy ils sont venus au monde, pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tay-toy? Que veux-tu après cela, Clothon? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillards? Charge-les, aussi-bien ne sçauroient ils marcher? & je ne les veux point interroger; car je n'ay que faire de sçavoir ce qui s'est fait, il y a cent ans. Là ho! bonnes gens? Ils ne répondent rien: Je pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils sont tous flétris & ridez comme ces fruits que l'on a cueillis trop tard, & qui sont seichez sur la branche. En voilà quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raisins secs;

Améne

Aménè ensuite les blessez ? Qui est-ce qui vous a ainsi accoustrez, mes amis ? Mais j'auray plustost fait de le regarder sur mon livre : Il en devoit mourir hier quatre-vin g-quatre, en un combat chez les Médes, & parmy eux, Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voilà.

CLOTHON. Et ces sept Amoureux qui se sont tuez par désespoir, avec le Philosophe Théagene, pour une Courtisane de Megare ?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entretüez pour regner, y sont-ils ? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galand ?

MERCURE. Les voilà aussi.

CLOTHON. *Aménè ensuite les pendus & les roüez*, avec ces seize, qui ont esté tüez par des voleurs sur le grand-chemin.

MERCURE. Les voilà tout percez de coups ; Veux-tu aussi les femmes ?

CLOTHON. Oüy ; & ceux qui sont péris sur Mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés : Mais où est ce Phi-

Aménè ensuite les pendus & les roüez : Il y a un autre supplice au Grec, mais il en falloit un icy qui fust connu.

losophe Cynique, qui devoit s'empoisonner, pour venir en poste en l'autre monde ?

UN CYNIQUE. Me voicy, Clothon: que t'avois-je fait pour me laisser si longtemps en vie ? Ma fusée n'estoit-elle pas encore achevée ? Car j'ay tasché plusieurs fois de la rompre, sans en pouvoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'avions laissé en vie pour instruire les autres, & pour les guérir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

UN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaist, que celuy-cy ne soit entré ; car j'ay peur qu'il ne nous échappe, & qu'il ne t'émeuve à compassion par ses prieres & par ses larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien ; Je suis une mau-piteuse, avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui est-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Clothon, que je puisse retourner en vie pour quelques heures, je reviendray après sans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là-haut ?

LE TYRAN. Achever mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, un autre l'achevera.

LE TYRAN. Que j'aille pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon tresor ?

CLOTHON. Il est déja trouvé, *Megaclés s'en est saisi.*

LE TYRAN. Quoy ! cet infame, que j'ay épargné par mépris !

CLOTHON. Luy-mesme, il vivra encore quarante ans, & joüira de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Clothon, de livrer ce que j'ay de plus précieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut ! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque, que tu fis mourir, après avoir égorgé ses enfans en sa présence ?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il est vray ; mais le temps de le posseder estoit passé.

LE TYRAN. Escoute un mot à l'oreille, je te donneray *mille talens d'or.*

Megaclés s'en est saisi : Il est plus fort au passé qu'au futur.

Mille talens d'or. C'est assez de ces offres sans en faire de nouvelles.

CLOTHON. Où sont-ils ! Tu n'as plus rien, mon amy : Qu'on emporte ce galand : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Que n'attendois-tu du moins que j'eusse achévé de dompter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie, pour graver sur mon tombeau mes grandes & immortelles actions ?

CLOTHON. Ce n'estoit pas-là l'ouvrage d'un jour, il t'eut fallu plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour : Veux-tu au lieu de moy mon favory ?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur: Mais n'estoit-ce pas luy, méchant, que tu souhaitois tant de laisser en vie ?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors ; mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il sera bien-tost icy, ne t'en mets point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. *Acheve de redoubler mon*

Acheve de redoubler mon supplice. Il est plus fort de luy faire dire cela qu'à Clothon.

ſupplice, & me dis le reſte de ce qui arrivera après ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets épouſera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté ?

CLOTHON. Luy-meſme. Pour ta fille, on la compte déja entre les Concubines du nouveau Prince : D'ailleurs, on a briſé toutes tes ſtatuës, & ton nom eſt en opprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défenſe, & qui témoigne quelque reſſentiment de ces injures.

CLOTHON. Et avois-tu des amis ? où as-tu merité jamais d'en avoir ? Toutes les careſſes qu'on te faiſoit, c'eſtoit ou par crainte ou par eſperance : & ce n'eſtoit pas toy qu'on aimoit, c'eſtoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'eſtoit que vœux & que ſouhaits pour ma proſperité, *lorſque je tombois malade :* Chacun de-

Lorſque je tombois malade : Il y a au Grec, *lors qu'ils faiſoient des effuſions dans les feſtins* ; mais cela y vient aſſez bien, & eſt plus à nos mœurs.

ſroit de mourir, & de me laiſſer en vie; ils ne juroient tous que par moy.

CLOTHON. C'eſt pourtant l'un d'eux qui t'a empoiſonné. Te ſouvient-il du dernier coup que tu beûs hier chez *Hippias*!

LE TYRAN. Quoy! ce coup qui eſtoit un peu amer? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait?

CLOTHON. Tu perds temps en des queſtions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Une choſe me tuë, Clothon, & me fait ſouhaiter de revivre pour m'en venger. Comme j'avois la mort entre les dents, un de mes valets monta ſur le ſoir dans ma chambre; & ne voyant qu'une de mes Concubines près de moy, la jetta par terre, & la deshonora à ma veuë, après avoir fermé la porte ſur luy. Enſuite, ſe tournant vers mon lit: Ha! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu battu injuſtement? Là-deſſus il me cracha au nez, & ſe mit à me ſouffleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on oüit monter quelqu'un, & ma Concubine fit la pleureuſe. Que ſi je les pouvois tenir!

Hippias. Je luy donne un nom pour eſtre plus clair.

CLOTHON. Cesse de les menacer, & viens rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy ?

CLOTHON. Un Roy, non ; mais bien un mort : Tu auras tantost à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTHON. Où est ce Philosophe Cynique avec son baston ; & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds, & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin ; Tien, Caron ; je t'en charge, attache-le bien au mast du Navire, qu'il ne puisse échapper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puisque j'ay esté Roy ?

LE CYNIQUE. Je ne m'estonne pas que ton valet t'ait maltraité, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage, je traitteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy ! un Cynique aura la hardiesse de me braver ; un coquin, que j'ay failly cent fois à faire pendre, parce qu'il se mesloit de controller mes actions !

CLOTHON. Qu'on l'attache pour punition au maſt du Vaiſſeau.

MICYLE. Et moy ; Ne ſonge-t-on point à me paſſer, ou ſi l'on mépriſe ma pauvreté ?

CLOTHON. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTHON. Quoy ! tu te faſches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laiſſer encore ſur terre ? Eſt-ce que tu eſtois las de vivre ?

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Déeſſes: Jamais la promeſſe du Cyclope ne m'a plû d'eſtre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut eſtre mangé. D'ailleurs, il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence ; parmy les jeux, les plaiſirs & la bonne chere : & il a de la peine à quitter toutes ces délices. Car ces choſes ſont ſi gluantes, qu'on ne s'en ſçauroit détacher. Ceux qui ſont hardis par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir-là, & ne ſe peuvent empeſcher de tourner la teſte vers le monde, comme un amant paſſionné vers ſa maiſtreſſe. Ce Tyran donc n'a ceſſé de conteſter par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui

n'ay rien qui m'arreste, ny tresors, ny grandeurs, ny voluptez, j'estois toûjours prest à partir ; & ta sœur ne m'a pas plûtost fait signe, que j'ay jetté-là mon tranchet & mes savates, pour accourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me décrasser, ny à oster la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu as veu ; & en arrivant, j'ay esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaud, ny de froid, de soif ny de faim, ny d'estre battu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pauvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien-loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu'il y a long-temps que je te vois rire ; Dis-m'en le sujet ?

MICYLE. Je te le diray. Comme je demeurois près du Tyran, & que je contemplois de plus près sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, tant il estoit au-dessus de la condition humaine. Mais lorsque je l'ay veû icy, sans sa pourpre & son diadême, il m'a semblé ridicule : & je me suis ry de moy-mesme, d'avoir jugé de sa felicité par

Il y a au Grec, par le sang des huistres, qui servoient à teindre sa pourpre.

l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. Quand je considere aussi cet usurier qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir joui de ses richesses, & qu'il les a laissées en proye à un jeune débauché, qui s'en donne par les jouës : Je ne puis m'empescher de rire, sur tout, lorsqu'il me souvient comme je l'ay veu passe & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il comptoit ses escus. Mais que ne partons-nous, reservant cet entretien pour le passage !

CLOTHON. Monte, que l'on leve l'anchre.

CARON. Où veux-tu aller, que tout est plein, attens à passer une autre fois ?

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & je m'en plaindray à Rhadamante. Malheureux que je suis, ils partent sans moy! je les suivray à la nage ; aussi-bien n'ay-je pas peur de me noyer, estant mort : & d'ailleurs, je n'ay pas de quoy payer le Batelier.

CLOTHON. Arreste, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus viste que vous.

CLOTHON. Approchons-nous plustost pour le prendre. Tends luy la main, Mercure, & l'aide à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette!

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu as raison : Monte, & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la verité, Caron, je n'ay rien pour te donner ; car je n'ay apporté que mon baston & ma besace ; mais je m'offre de ramer ou de tirer à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauvaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant *quelque chanson* pour nous desennuyer?

CARON. Je le veux ; Si tu en sçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fais donc taire ceux-cy, qui me rompent la teste de leurs cris?

LES MORTS. Ah ma vigne! ah ma maison! ah ma femme! ah mes

Quelque chanson : J'exprime la chose à nostre air.

enfans ! ah mes grandeurs ! ah mes richesses !

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle ; mais il n'est pas permis de passer la Barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y fasse ? Je n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coustume.

MICYLE. *Ah mes vieux souliers* ! Je ne vous verray plus ! Je ne seray plus tout le jour à me morfondre dans une ruë, exposé à toutes les injures du temps & des laquais, sans manger depuis le matin jusqu'au soir ! Qui est-ce qui heritera de ma poix & de mes alesnes ? Mais je suis las de crier, nous voilà tantost à bord.

CARON. Ça que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle ?

MICYLE. Que veux-tu que je tire, si je n'ay rien ? A peine sçay-je de quelle couleur est l'argent, ny si la monnoye est ronde ou carrée.

CARON. O l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait ! En-

Ah ! mes vieux souliers ! Je ne repete pas les mots dont je me suis servy.

core ay-je peur que celuy-cy n'améne la mode de ne rien payer : Descendez viste, que j'aille passer les asnes, & le reste des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entre-tüez pour les bornes de leurs Estats.

MERCURE. Allons, mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurité ! Où est maintenant *le beau Pâris* ! On ne sçauroit discerner icy la brune d'avec la blonde ; car tout y est de mesme couleur, & je ne vois point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons, si tu veux, de compagnie.

MICYLE. J'en suis content ; donne-moy la main ? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine ! Il me semble que cecy y a beaucoup de rapport.

LE CYNIQUE. Tu as raison ; en voicy un qui s'avance la torche au poing, avec un regard furieux : Sans doute, c'est quelqu'une des Furies.

C'est qu'on y representoit Cerés de la sorte.

Le beau Pâris : Il y a au Grec, *Megile* ; mais Pâris est plus connu, & fait le mesme effet.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille & quatre par-dessus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fais-les approcher; & toy, Mercure, fais l'office d'Huissier, aussi-bien icy-bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Rhadamante, que ma cause soit appellée la premiere; car je veux accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaura comme j'ay vescu.

RHADAMANTE. Qui es-tu?

LE CYNIQUE. *Un Philosophe Cynique.*

RHADAMANTE. Avance-toy: Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Personne ne parle; deshabille-toy, pour voir si tu n'as point *quelque tache de peché.*

LE CYNIQUE. Regarde, me voilà tout nud.

Un Philosophe Cynique: L'Auteur fait de ce mot comme un nom propre; mais il n'est pas necessaire.

Quelque tache de peché: La chose n'a point besoin parmy nous d'explication; car c'est ainsi que nous avons accoustumé de le dire.

RHADAMANTE. Je n'en vois que trois ou quatre encore à demy effacées : mais voilà quelque marque de bruſlure, on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce ſont les reſtes des pechez que j'ay faits, avant que d'avoir embraſſé la Philoſophie ; mais je les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as uſé d'excellens remedes ; car il n'y paroiſt preſque plus : Va dans les Champs Elyſées, jouïr du repos des bienheureux : Mais qu'on appelle auparavant la cauſe de ce Tyran, puis qu'il en veut eſtre l'accuſateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voilà déja deshabillé.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RHADAMANTE. Il eſt vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas meſme les marques de bruſlure de ce Philoſophe ; va-t-en avec luy : Qu'on appelle la cauſe de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés, fils de Lacydas, où es-tu ! c'eſt à toy qu'on en veut ? Il tourne la teſte de l'autre coſté, & ne fait pas ſemblant de nous entendre : Tiſiphone, traiſne-le par les cheveux. Que l'accuſateur parle.

Le Cynique. Il n'eſt pas beſoin de grands diſcours pour le convaincre ; il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches : Toutefois, ſi tu veux, pour la forme, je diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ny avant que d'y eſtre parvenu : Mais après qu'il s'en fut rendu maiſtre, avec une bande de voleurs & d'aſſaſſins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens, ſans aucune forme de procès ; & s'eſtant enrichy de leurs dépoüilles, s'abandonna à toutes ſortes de vices & de diſſolution. Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour ſon orgueil & ſon inſolence, ils ont eſté à un ſi haut point, qu'il ſeroit plus aiſé de regarder le Soleil en plein midy, que de le contempler en ſa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux ſupplices pour tourmenter les miſerables, & n'a pas épargné ſes propres amis, *les uns à cauſe de leur vertu*, les autres pour avoir

Les uns à cauſe de leur vertu : Je ne repete point ce qui a déja eſté dit.

leur

leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront contre luy : mais les voilà tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont veritables : mais ce qu'il a dit des voluptez est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres témoins que la Lampe, qui a éclairé ses débauches, & le lit où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Lit de Megapenthés, approchez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vostre présence ?

LE LIT. Toutes les saletez imaginables, que j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence les dit assez. Que la Lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me sont inconnuës ; mais la nuit, j'ay voulu quelquefois m'esteindre pour ne les point voir : car *il a soüillé en cent façons ma lumiere.*

RHADAMANTE. C'est assez : Qu'on le deshabille ! Dieux ; il est tout couvert

Il a soüillé en cent façons ma lumiere : Le Grec ajoûte, qu'il vouloit qu'elle fust présente à tout ; mais cela fait une image sale.

de vices : Quel ſupplice trouverons-nous aſſez grand pour le punir ?

LE CYNIQUE. J'en ſçay un dont perſonne ne s'eſt encore aviſé.

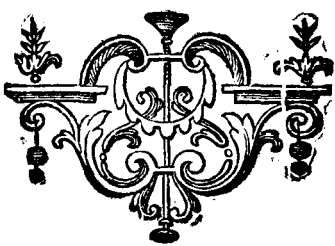
RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point de l'eau du Fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoy ?

LE CYNIQUE. Parce que le ſouvenir de ſes crimes luy ſera un bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu as raiſon, qu'on l'attache près de Tantale, & que la conſideration de ſa felicité paſſée ſerve encore à le tourmenter.



DE CEUX QUI ENTRENT *

AU SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y souffre ; & particulierement celles qu'endurent les gens de Lettres.

JE ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grands, quand mesme on y entreroit comme amy, si l'on peut appeller amitié une si dure servitude. Car je sçay une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-mesme ; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient passé par cette épreuve, dont les uns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient délivrez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs malheurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me

* *De ceux qui entrent au service des Grands :* Il n'est pas necessaire d'ajouster, pour de l'argent, ou pour la récompense ; car la suite l'expliquera.

ſembloient les plus croyables, & les mieux inſtruits, pour avoir ſondé pleinement, s'il faut ainſi dire, la profondeur de ces myſteres. Je les écoutois donc attentivement, comme on fait ceux qu'on voit échappez du naufrage, conter, la teſte raſe dans les Temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vents, la hauteur des Rochers, les cris lamentables des matelots, lorſque le gouvernail emporté, le maſt rompu, les voiles déchirées, oſtent toute eſperance de ſalut; & là-deſſus l'apparition favorable des étoiles de Caſtor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, *lorſque le Poëte ne peut plus démeſler ſon intrigue.* C'eſt ainſi que ces Courtiſans me repreſentoient les tempeſtes de la Cour, où tout leur rioit d'abord; mais ils diſoient que le calme fut bientoſt ſuivy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à ſouffrir tout le temps de leur navigation, juſqu'à ce que leur Vaiſſeau s'alla briſer contre un écueil qui eſtoit caché ſous les ondes, ou contre quelque roc eſcarpé, d'où ils ſe ſauverent à peine tout nuds, après avoir tout perdu. Pendant ce triſte récit, il me ſemble que

Lorſque le Poëte ne peut plus démeſler ſon intrigue : C'eſt aſſez de cela, ſans rien ajoûter.

de honte, ils taisoient encore plusieurs choses, que je devinois aisément, & que je te veux raconter avec le reste, parce que je te vois brusler d'envie, il y a long-temps, de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours, dans une compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient présens, ayant commencé à loüer cette condition comme la plus heureuse, parce que non seulement on faisoit bonne chere, sans qu'il en coustast rien, on estoit logé magnifiquement, traisné en carrosse, aimé des plus Grands de Rome; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service: Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. *Pour empescher donc que tu ne sois pris*, & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veû tomber dans le précipice, sans t'en avertir, je te veux representer une partie des maux qui sont attachez à cette profession, & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Après, tu t'y jettras si tu veux à corps perdu, sans que je m'en soucie beaucoup, puisque je me seray acquitté

Pour empescher donc que tu ne sois pris: J'ay changé la métaphore pour éviter une longue allegorie que fait l'Auteur.

de mon devoir, & que j'auray déchargé ma conscience. Mais quoyque ce discours soit entrepris particulierement pour toy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au service des Grands, pour estre à leurs gages ; puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traittez que les autres. Et en cela, je ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lasches que de l'endurer : ce que tu ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la verité trop librement ; puisque ce n'est pas moy qui suis cause de leur malheur, mais eux-mesmes. Je ne prétends pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ny les autres ames lasches qui ne sçauroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles : car outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne m'écouteroient pas, quand je leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un affront, quand mesme on leur verseroit, comme on dit, le *pot de chambre*

Pot de chambre sur la teste : Je mets la chose à nostre façon.

sur la teste. C'est donc seulement pour les personnes de Lettres que j'écris, afin de les affranchir, s'il se peut. Pour cela j'examineray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ny pressantes, ny necessaires, afin de leur oster toute sorte de prétexte & d'excuse. La premiere qu'ils alleguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, & que pour l'éviter, on peut tout faire, & tout souffrir. Ils ont donc toûjours à la bouche le mot de Theognis, *Quelle dompte les plus fiers courages*, & alleguent tout ce que les Poëtes & les plus lasches esprits ont pû inventer contre elle, pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouvoient par-là mettre à couvert de la necessité pour toute leur vie, ils seroient excusables de chercher un azile pour se deffendre contre un si grand ennemy : mais le remede est pire que le mal ; & au lieu de le guerir, il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure toûjours, & la cruelle necessité de servir, parce qu'on dépense chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur service, encore souvent ne suffit-il pas. *L'autre raison est*, qu'ils n'embrasseroient

L'autre raison est : » Je retranche des cho-

pas cette profession, s'ils en avoient d'autre; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre, ils sont contraints de subir le joug de la servitude. Voyons-donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur couste gueres, & qu'ils ne travaillent pas plus que les artisans pour l'avoir: Car ce seroit le comble de la felicité, de pouvoir vivre à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouvera veritable, puis qu'il leur naist tous les jours de nouveaux maux, à quoy toutes les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de résister. Nous en parlerons, lorsque nous representerons le reste de ce qu'ils endurent; il suffira présentement de montrer, que ce n'est pas là la veritable cause du mal: mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veuë, & les éblouït. Ils croyent que la felicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or qu'ils ne posséderont jamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la necessité qui les presse, que le desir des choses vaines & superfluës, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçavent que l'amour s'esteint par la jouïs-

sances qui sont déja tou- chées ou inutiles.

sance,

ſance, entretiennent d'eſperance leurs galants, & promettent toûjours ce qu'elles n'accordent jamais; les Grands récompenſent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les ſervent, pour faire durer leur ſervitude. Or il eſt ridicule de toûjours ſouffrir pour l'eſperance toute ſeule, ſur tout, lors qu'elle eſt incertaine, & le mal certain & indubitable: Car je ne les blaſmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achettoient au prix de la liberté, qui vaut mieux qu'elle; & au lieu de la felicité, n'embraſſoient que ſon idole. Les compagnons d'Ulyſſe, charmez d'une volupté préſente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie: C'eſt à peu près ce que font ceux qui voilent leur ſervitude du nom d'une honneſte amitié. Mais pour moy, *je renoncerois meſme à celle de l'Empereur*, ſi elle me couſtoit ma liberté, ſans en tirer aucun avantage, & qu'il poſſedaſt tout ſeul toutes ſes grandeurs & ſes richeſſes, ſans m'en faire part. Voilà donc le ſujet veritable de leur eſclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons

Je renoncerois à celle de l'Empereur: C'eſt ce qu'il entend par *le grand Roy*, comme il ſe voit dans le Dialogue de Toxaris.

maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir-là ; nous examinerons ensuite ce qu'ils sont contraints de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la Tragédie. Premierement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grands, & qu'il n'y a qu'à le vouloir : Il faut bien süer & travailler auparavant ; s'habiller au-dessus de sa condition, & de la façon qu'ils aiment le mieux, pour ne leur pas mettre devant les yeux des objets qui leur soient desagreables ; les suivre par tout, avec mille incommoditez ; se trouver le matin à leur lever ; souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, & les rébufades de leurs portiers, à qui il faut mesme donner de l'argent pour retenir vostre nom. Avec tout cela, Monsieur sera plusieurs jours sans vous regarder: Que si vous estes si heureux qu'après un long-temps il vienne à jetter les yeux sur vous, & à s'abaisser jusqu'à vous parler, alors vous croyez que vostre fortune est faite. Cependant, vous faites rire ceux qui sont présens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de travers, & qui vous prennent pour un lourdaut, ou pour un faquin, qui n'a pas coustume de parler à des personnes de condition : car ce que vous

Il y a en Grec, de la couleur.

appellez pudeur, un Courtisan l'appelle lascheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous vous blasmez vous-mesme de trop de timidité. Enfin, après beaucoup de travaux, non pas pour Hélene ny pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour devenir esclaves: si la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit favorable, on vous reçoit à faire preuve de vostre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vostre sujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez; car les Grands sont bien aises d'entendre publier leurs loüanges. Alors, comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la gesne, pour faire quelque chose de grand & d'achevé, de peur de tromper son attente; outre qu'estant rebuté une fois, personne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux, & tremblez lorsque ce Seigneur semble ne pas approuver ce que vous avez fait, ou le loüer foiblement, & l'écouter avec négligence. Mais vous estes tout transporté, lorsqu'il soûrit, & qu'il fait mine de l'entendre avec plaisir. Considerez cependant, quel crève-cœur c'est à un honneste-homme, qui est quelquefois déja sur l'âge, de subir

l'examen d'un sot, ou d'un ignorant. Ajoustez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vostre jeunesse : car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vostre place ; & l'on croit plus aisement le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez ; que personne ne vous traverse ; que le maistre vous gouste ; que sa femme y consente ; que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques : *Alors vous pensez estre* au-dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la roue ; *car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet.* Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous aviez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement une couronne de laurier, mais du profit aussi-bien que de l'honneur. Car pour commencer par le

Alors vous pensez estre : Il y a au Grec, au lieu de cela, des choses qui ne sont pas à nostre usage.

Car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet : Cela comprend en trois mots ce qui est touché ensuite plus au long chez l'Auteur.

festin de vostre reception, permettez-moy d'appeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-mesme de ce que vous estes obligé de luy faire des presens, pour estre compagnon de sa servitude. Vous vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à un festin où vous devez perdre vostre liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriver ny trop tost ny trop tard; car l'un est incivil, & l'autre importun. Le maistre, après vous avoir bien reçû, vous prendra par la main, & vous fera asseoir au-dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur; & vous serez contraint de vous y mettre, après plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus vos yeux que vostre estomach, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y pren-

Ou, quelqu'un au lieu de luy.

drez d'abord ; quelquefois par ordre du maiſtre, pour remarquer ſi vous ne jetterez point quelques regards à la dérobée ſur ſa femme, ou ſur ſes enfans. Que ſi vous paroiſſez un peu ſurpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour un pédant qui n'avez pas accouſtumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas ſeulement la hardieſſe de demander à boire, ny de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous ſerve, ou avez l'œil ſur voſtre voiſin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous eſtes agité de cent diverſes penſées, & tantoſt admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de voſtre condition, en la comparant à la ſiennne ; tantoſt vous beniſſez votre fortune d'eſtre preſt à jouïr de cette felicité, & à faire des jours gras toute voſtre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là-deſſus, on ſe met à boire des ſantez, & quelqu'un prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la voſtre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous eſtre agreable. Mais quand c'eſt à votre tour, vous ne ſçavez que répondre, &

passez pour un sot, ou pour un pédant. Vous ne laissez de donner de la jalousie *aux anciens serviteurs de la maison*, qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre servitude, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome, que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & je ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état, pour sçavoir parler une autre langue que la nostre. Attens, dit l'un, cela ne durera pas long-temps; c'est *un balay neuf*, qu'on jettera bien-tost derriere la porte; je ne luy donne que quatre ou cinq jours, après quoy je le verray, aussi-bien que nous, regretter sa condition. L'autre ajouste, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulûment, & qu'il ronge ses viandes jusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accoustumé de faire bonne chere; je croy qu'il n'avoit pas son soûl de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vostre festin; car on n'y parle que de

Aux anciens Serviteurs de la maison. Il y a au Grec, *Amis*: mais cecy vient mieux à la suite.

Un balay neuf: Il y a au Grec, *soulier neuf*; mais l'autre est mieux à nostre air.

vous, & l'on se prépare déja à vous faire piece. D'autre costé, comme vous avez plus beû & mangé que de coustume, le ventre vous presse, & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux créver que de faire quelque action mal seante. Cependant, comme le festin continuë, & qu'il arrive toûjours mets sur mets, & spectacles sur spectacles; car le maistre du logis est bien aise d'estaler devant vous toute sa magnificence: vous maudissez mille fois, & le festin, & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un besoin, que le feu prist à la maison, ou qu'il survînt quelqu'autre accident, qui obligeast la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainsi dire, ce qui se passe, ny n'entendez la douceur des voyes & des instrumens; quoyque vous soyez contraint, par bienseance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voilà quel est ce premier festin tant souhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude, ny dans la diversité des viandes, que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayeté. Ajoustez

Coustume ancienne.

à cela, le dégoust qui suit vostre débauche, & les maux de teste & d'estomach que vous avez toute la nuit, avec des inquiétudes qui vous empeschent de reposer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vostre servitude, en présence de deux ou trois de ces Messieurs, qui ont soupé le soir avec vous, & lorsque vous avez pris un siége, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi : Vous voyez, Monsieur, l'estat de ma maison, & comme tout y est sans fard & sans artifice, vous en devez user de mesme, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de réservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & à qui je donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis qu'il faut quelque chose de certain pour vostre entretenement, quoyque je sçache bien que ce n'est pas ce qui vous méne, & qu'il ne faut pas grand'chose à un homme de Lettres ; je vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dépenses à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des présens que vous recevrez icy, qui *Estrennes, &c.*

feront pourtant aſſez conſiderables, pour les mettre en ligne de compte, ny des faveurs que vous pouvez juſtement attendre. Ces paroles démontent toutes vos eſpérances, & vous précipitent du faiſte de la gloire où vous penſiez eſtre monté, dans l'abyſme du neant. Vous demeurez donc quelque temps ſans repartir, tant que flatté de l'eſpoir d'une récompenſe incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant, que tout eſtoit à vous, quoyque ce ne fuſt qu'un compliment, vous luy répondez tout confus, que vous n'avez garde de luy rien preſcrire, & que vous ne voulez que ce qu'il luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainſi, & vous preſſe de le dire; & ſur voſtre refus, il prie un de ſes amis de le faire, après luy avoir fait encore un préambule ſur la grandeur & la néceſſité de ſa dépenſe. Alors ce galant-homme, nourry toute ſa vie dans les flatteries de la Cour, commence par le bonheur que ce vous eſt d'avoir obtenu une place ſi enviée, & d'eſtre dans la maiſon & dans l'amitié d'un des plus Grands de Rome. Il dit que vous eſtes trop heureux, pourveu que vous le ſçachiez connoiſtre; qu'il ſçait pluſieurs gens de Lettres très-celebres qui donneroient beaucoup pour

cela, bien loin de demander quelque chose, à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là-dessus il propose quelque appointement fort leger, particulierement si l'on a égard à vostre esperance, & vous estes obligez de vous en contenter, pour ne point contester honteusement sur des gages comme un valet; outre qu'il n'est plus temps de reculer, & que vous estes pris. Vous passez donc sous le joug, qui est assez doux d'abord; car on ne vous veut pas desesperer, & l'on n'est pas encore las de vous; joint qu'on a quelque respect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vostre connoissance, comme si vous aviez fait une grande fortune, & admiré des sots qui vous voyent entrer librement dans le balustre, quoyque vous soyez bien-tost las de cet honneur, & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vostre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petits applaudissemens, & de juger de vostre bonheur par l'opinion d'autruy. Vous aidez mesme à vous tromper, & vous flattez d'esperance que vostre fortune augmentera tous les jours, encore que tout le contraire arrive, & que vous reconnois-

ſiez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-eſtre, quels ſont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de ſi inſupportable en cette condition? Premierement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Anceſtres, ſi vous en avez quelqu'une, & compter ce jour-là pour le dernier de voſtre liberté, & le premier de voſtre ſervitude. Ne vous offenſez pas du mot, puiſque vous ſouffrez bien la choſe, & tenez pour aſſuré, que vos ſervices ne ſeront pas encore ſi agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaiſe grace, n'y eſtant pas accouſtumé. Cependant, le ſouvenir de voſtre liberté vous reviendra dans l'eſprit, & vous fera regimber quelquefois, & porter plus impatiemment voſtre eſclavage. Si ce n'eſt que vous ne croyiez pas eſtre eſclave, pour n'eſtre pas né en Bithynie, & n'avoir pas eſté vendu à ſon de trompe ſur la Place publique. Car il n'en eſtoit point beſoin, puiſque vous vous eſtes vendu vous-meſme, & que vous avez couru toute la Ville pour chercher un maiſtre. Ajouſtez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour

recevoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais, dites-moy, miserable ; car je dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas : Si vous aviez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crîriez-vous pas contre la fortune ; & si quelqu'un vous vouloit entraisner dans la servitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix ? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre ? Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclave. Que sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie, qui mettent la liberté à un si haut prix ! Vous la rendez esclave elle-mesme, avec la Vertu & la Sagesse, & n'avez point de honte de les mesler parmy la canaille, & de leur apprendre à bégayer une langue estrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassez, où vous estes contraint de boire plus que vostre soûl, quand il leur plaist, & de loüer ce qui ne vous plaist pas, pour vous lever le lendemain dès le point du jour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce

heure du repos, pour aller courir toute la Ville avec vos bas crotez du soir. Estiez-vous réduit à une si grande necessité, que d'estre contraint pour vivre, de trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou si vous avez esté ébloüy de l'éclat trompeur des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cuisine. Vous portez donc maintenant tout à loisir la peine de vostre intemperance, & comme un singe attaché à un billot, vous servez de joüet aux autres, tandis que vous vous estimez heureux, pour manger tout vostre soûl de figues? Où sont tous ces beaux discours de Sagesse & de Vertu? Vous les avez mis en oubly, aussi-bien que vostre patrie & vostre race. Encore seroit-ce peu, si vostre servitude n'estoit que honteuse, & que la peine n'y fust pas jointe à l'infamie. Mais considerons un peu, si vos travaux sont supportables, & s'ils different beaucoup de ceux des autres valets. Premierement, la passion que ce Seigneur avoit témoignée d'abord pour les Lettres, n'estoit qu'une passion feinte; car comme dit le Proverbe: *Qu'a de commun l'asne avec la Lyre*! Pensez-vous qu'il se soit jamais rompu la teste pour découvrir *la sagesse*

Ou, vos jambes.

La sagesse de Platon, ou l'éloquence de Dé-

de Platon, ou l'éloquence de Demosthéne! Qui auroit banny du cœur des Grands l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la molesse & la brutalité. Pourquoy donc a-t-il voulu avoir un Philosophe à sa suite? Parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la réputation d'habile-homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plustost que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçavant, ou du moins pour homme qui aime les belles Lettres, & qui se connoist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relasche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit, mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'estude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas; car tu sçais comme la Ville de Rome est faite, & troter après luy pour le suivre, jusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout seul,

mosthéne : Il y a au Grec, *la sagesse d'Homére*, ou la *subtilité de Platon*; mais je ne traduis pas de mot à mot.

& prens un Livre à la main, que tu lis debout, faute de siége. Enfin, la nuit vient, que tu n'as quelquefois ny beû ny mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain, pour manger sur le minuit le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coustume des Grands, qui méprisent ceux qui sont à eux, & qui caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin, pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie; car tu ne bois plus du mesme vin, ny tu ne manges plus des mesmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec; encore quelquefois te le prend-on, pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille pour te consoler, que tu es de la maison. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'attens pas que l'on t'en serve, si tu n'es bien des amis de celuy qui tranche, ou l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Promethée fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment, de voir que

ceux

ceux qui ſont au-deſſus de vous à table, laiſſent par mépris des viandes où vous n'oſeriez toucher, & avalent le vin délicieux, tandis que vous ne beûvez que du ginguet : Encore n'en avez-vous pas tout voſtre ſoûl ; car ſouvent les valets ne font pas ſemblant de vous entendre, & tournent la teſte de l'autre coſté, quand vous demandez à boire. Mais en récompenſe, ils vous ſervent toûjours quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajouſtez à cela pluſieurs autres déplaiſirs, ſur-tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau, ou d'un Violon, que de vous ; ſi bien que vous vous retirez à part tout triſte, & maudiſſez le Deſtin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne ſçavez pas ſeulement faire un bon conte, & eſtes meſme à charge, lors qu'on ſe veut réjoüir. En un mot, *ſi vous voulez tenir voſtre gravité*, vous eſtes inſupportable ; & ſi vous voulez faire le plaiſant, vous devenez ridicule, comme un Comédien, qui voudroit faire rire

Si vous voulez tenir voſtre gravité ; J'ay transporté cecy de plus bas.

dans un personnage de Tragédie. Vous en venez donc jusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à un besoin, d'estre Astrologue, ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grands, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au deffaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux, ou mécontent, pour vous perdre, & vous accuser de ne trouver pas que le Page de Madame chante bien, ou jouë bien de la Lyre, qui est un crime irremissible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez, vous répandre en loüanges excessives & affectées, & crier avec un gosier sec, comme les grenoüilles des Champs. Car on attend toûjours de vous quelque flatterie délicate, qui témoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais ce que je trouve de plus estrange, c'est de vous voir ainsi à jeun, couronné & parfumé comme ces sepulchres, autour desquels on fait bonne chere; & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlan-

Ou, dans.

Dans un personnage de Tragédie, ou *sous un musque de Tragédie*; mais cela fait le mesme effet.

des. D'autre costé, quand le maistre de la maison est un peu jaloux, vous n'estes pas en seureté, si vous n'estes tout-à-fait desagreable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisans du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'un coup de fléche tout en beûvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin, ou lorsque vous ne pouvez dormir, vous faites réflexion là-dessus, vous dites en vous-mesme : Miserable que je suis, quelle felicité ay-je quittée pour me plonger dans un gouffre de malheurs ? Que sont devenuës toutes ces belles esperances dont j'entretenois ma rêverie ? Au lieu de la liberté, je rencontre la servitude ; & pour le repos, je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-je pour moy, après avoir tant vescu pour autruy ? On me traisne par tout emmuselé comme un Ours, & je sers de joüet à tout le monde, & de supplice à moy-mesme. *Là-dessus l'heure sonne*, il faut retourner à son travail ordinaire, après s'estre graissé les jointures, afin de les

Là-dessus l'heure sonne : Il y a icy une pensée que j'exprime plus haut.

avoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraisne après soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tascher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relascher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de votre devoir; de sorte que vous devenez à la fin pasle & transi comme un mort. Voilà les maux de la Ville; que s'il faut aller à la Campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le Chariot; si bien qu'en arrivant à l'Hostellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le Cuisinier, ou le Coëffeux de Madame, qui vous donnent la moitiéde leur lit, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui arriva à un Philosophe Stoïque, qui demeuroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle allant aux Champs le fit asseoir *près de son Mignon.* Premierement, l'as-

Thesmopolis.

Près de son Mignon: Il le falloit mettre ainsi, veu la chose dont il s'agit; car une fem-

ſemblage eſtoit ridicule d'un Muguet & d'un Philoſophe : Et il les faiſoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec ſa mine grave, & l'autre paré & ajuſté en Courtiſane, qui, à un beſoin, euſt porté une coëffe pour ſe garder du haſle, & l'on dit qu'il le vouloit faire, ſi l'on ne l'en euſt empeſché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne danſaſt en Caroſſe. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria noſtre Philoſophe, comme le plus ſage de la compagnie, de porter ſa petite Chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arrivaſt quelque accident, à cauſe qu'elle eſtoit pleine ; ce qui fit dire aſſez plaiſamment à ce Muguet, que de Philoſophe Stoïque, il eſtoit devenu Philoſophe Cynique ; & il fallut boire la raillerie, de peur de l'accroiſtre en ſe deffendant, & de ſe faire mocquer de ſoy. Cependant, cela augmentoit la beauté du ſpectacle, de voir un Philoſophe déja ſur l'âge, avec ſa grande barbe, porter entre ſes bras un petit Chien qui paſſoit la teſte par l'ouverture de ſon manteau, & s'amuſoit à leſcher ſa barbe, où il eſtoit reſté peut-eſtre quelque goute de ſauce du ſoir précédent. On dit qu'il piſſoit me n'a que faire de Bardache.

mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses petits dans son manteau. Voila les affronts que les gens de Lettres sont contraints d'endurer chez les Grands, où l'on les accoustume peu à peu à tout souffrir. J'en ay veu un qu'on obligea de déclamer en pleine table, pour divertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; toutefois, pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de la maison se mesle d'écrire en Prose ou en Vers, ce vous est un nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses Ouvrages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer, quand ils seroient pleins de solécismes, & prendre ses fautes pour des figures de Rhétorique; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denys le Tyran, qu'il envoyoit aux Carrieres, lors qu'ils ne le loüoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des envieux, ou pour des traistres. D'autres veulent passer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagreables du monde. Mais c'est bien pis, quand les femmes font les sçavantes; & veulent avoir des Doctes auprès d'elles

Il a esgard à la coustume ancienne des Horloges d'eau, dont on se servoit dans le Barreau.

C'estoit comme les Galeres parmy nous.

pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles disnent. Car s'il arrive alors quelque Poulet de leur Galant, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de doctrine, tandis que Madame fait une Lettre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable présent aux Estrennes, il faudra pour action de graces leur faire un Panégyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'Antiquité. Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoyqu'il en vienne encore une douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'il n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque présent, encore ne seront-ils pas contens. Ajoustez à cela, que pour estre payé de ses appointemens, qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Tresorier, ou à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur, ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne recevez rien, que vous ne le deviez long-temps auparavant au Tail-

leur, au Cordonnier, ou à l'Apotiquaire; si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de malheur, vous estes exposé à l'envie & à la médisance; car comme le maistre commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & devenez un peu pesant, il voudroit en estre déja défait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous attendez de luy quelque récompense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux rapport pour vous perdre, & pour vous faire chasser mesme en plein minuit; & alors, de tous vos services, il ne vous reste que la goute, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous sçaviez; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ny d'employ, ny de fortune: joint que vous estes déja sur l'âge, & ressemblez à ces vieux Chevaux usez de travail, dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se justifier, fust-ce celuy de Magie; & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres; outre que la pluspart ne pouvant se rendre recommandables

par

par de bonnes qualitez, font ſemblant, pour ſe faire eſtimer, d'avoir quelques ſecrets défendus, & l'on croit facilement les meſmes défauts de ceux qui ont la meſme flaterie, & la meſme laſcheté. Ajouſtez à cela, que le maiſtre de la maiſon a intereſt de vous perdre, de peur que vous ne révéliez les ſecrets de ſa famille, comme chez les Grands il y a toûjours quelque choſe qu'il importe de cacher. Il ne vous reſte donc de tous vos travaux que la Gourmandiſe, qui eſt un monſtre inſatiable, qui à la fin vous dévorera, lorſque vous n'aurez plus de quoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cébes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur défaut, je taſcheray de m'en acquitter. Figure-toy la Fortune ſur un Trône élevé, environné de Rochers & de précipices, & à l'entour d'elle une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils ſont ébloüis de ſon éclat & de ſes lumieres. L'Eſperance richement parée ſe préſente à eux pour guide, ayant à ſes coſtez la Tromperie & la Servitude, & derriere elle, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les avoir

bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant, les traisne en bas, nuds, honteux & dépoüillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte, suivis du Répentir qui les livre au Désespoir; & c'est là fin du Tableau. Voilà la peinture des Ambitieux: Consideres si tu veux suivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire, pour sortir par celle de la Honte. Mais quoyque tu fasses, souvien-toy du Sage, qui dit: *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs, dont nous sommes cause nous-mesmes.*

DE'FENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

C'est une Apologie pour soy-mesme, sur ce qu'ayant pris la Charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre semblable, il semble avoir contrevenu à ses maximes.

IL y a long-temps que je considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au service de

l'Empereur, après avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grands. Car je m'imagine que tu ne t'es pû empescher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme : Quoy ! après avoir tant blasmé la servitude, s'y jetter volontairement ! A-t-il perdu le jugement ou la mémoire, de démentir ainsi ses paroles par ses actions ? Il faut qu'il ait esté bien éblouï de l'éclat de l'or, pour prendre des chaisnes, à cause qu'elles estoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour les faire changer d'avis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voilà à peu près ce que tu as dit ; à quoy tu ajousteras peut-estre un conseil d'amy. *Tu sçais, me diras-tu*, que ton Discours a esté publié il y a long-temps, & estimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulierement des personnes doctes. Car, outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agreablement la plus grande partie des défauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes très-salutaires pour empescher les Gens de Lettres de

Tu sçais, me diras-tu : J'ay rejetté plus bas quelques paroles qui sont icy ; car cela est embroüillé, & je marqueray ensuite sa vieillesse.

tomber en un endroit assez glissant, & dans un piége capable d'attraper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-mesme, songe à supprimer de bonne heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du Fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï ; de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon, d'avoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car, pour te dire la verité, je ne voy point de couleur pour te défendre, & je te trouve bien empesché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme un Cesar, mais que tu n'agis pas de mesme, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu es esclave en effet. Ou bien l'on dira, que ce n'est pas ton Ouvrage que tu as lû, & que tu t'es paré des plumes d'autruy, comme la Corneille d'Esope ; ou que tu as fait comme ce Législateur des Crotoniates, qui après avoir fait des Loix sanglantes contre l'adultere, fut trouvé couché avec sa belle-sœur, & se lança hardiment dans le feu, quoyqu'on voulust changer son supplice en un exil, & qu'il eust l'amour pour excuse, qui est une passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, après avoir décrié les services des

Bellérophon porta les Lettres qui contenoient qu'on le fist mourir.

Salathe.

Grands, tu y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable, que ta servitude est volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie : *Je hais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme*, & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la représentation des Dieux & des Heros, & ne sont pourtant que des faquins ; ou au Singe de Cleopatre, qui après avoir dansé avec applaudissement au son de la Flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations, pour courir après des noix qu'on luy jetta. Ainsi, ayant voulu faire le Législateur, & donner des Loix aux plus Grands-hommes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'avois gousté la Philosophie que du bout des lévres. Tu portes donc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en servitude, après avoir insulté si hautement aux malheureux que la pauvreté contraint de servir : *Semblable à ce Charlatan*, qui débitoit un remede indubitable contre la toux, & en

Semblable à ce Charlatan : Il y a icy un exemple d'Eschinés contre Timarque ; mais cela ne feroit plus d'effet maintenant, parce que cela n'est pas assez connu.

estoit tourmenté luy-mesme. Voilà à peu près ce que l'on peut dire contre moy ; à quoy il est temps que je réponde, après avoir fait des vœux à Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me justifier ; sinon, je te supplieray, comme un grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord ? Rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune, qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraisnent par force où il leur plaist ; ou si quittant cette défense, comme trop foible & trop commune, je nieray que ce soit pour la récompense que je me sois mis au service de l'Empereur : mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de sa vertu. Mais j'ay peur, si je dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouster la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer ; si bien qu'il ne reste plus que de rejetter ma faute sur la nécessité qui n'a point de loy, & de dire, avec la Médée d'Euripide, Que je voy bien que je fais mal, mais que j'y suis contraint par la pauvreté, dont les éguillons sont si poignans,

que Theognis pardonne à celuy qui se noye ou se précipite pour les éviter. Voilà, à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur : Mais ne crains pas que j'employe de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne sera jamais si grande dans Argos, qu'on y soit contraint d'aller cultiver les Déserts de l'Arabie ; ni moy si mauvais Orateur, que d'avoir recours à une si lasche défense. Prenons donc une autre route, & considerons ensemble, s'il n'y a point quelque difference entre *le service des Grands & celuy du Prince*. Certes, ces choses sont aussi éloignées que le Ciel l'est de la Terre : Car encore qu'il y ait par tout du service & de la récompense, la chose n'est pas semblable. L'un est un triste esclavage, l'autre un commandement honorable, que l'on ne peut condamner, sans blasmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces, aussi-bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des appointemens du Prince, pour le service qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diverses, sous prétexte qu'on se sert d'un mesme terme pour les exprimer : ny mettre en

Le service des Grands, & celuy du Prince.

Le reste est déja dit.

mesme classe tous ceux qui tirent quelque récompense du Public pour leurs travaux & leurs veilles ; autrement on en viendroit jusques à s'attaquer à la personne mesme de l'Empereur, comme je diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les Gens de Lettres ; car encore qu'ils soient aux Grands, comme nous sommes aux Princes, & réputez de leur maison, comme nous de celle de l'Empereur ; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si je voulois donc relever ma condition autant que tu la ravales, je dirois, que bien loin de servir, je fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre de la Province, en composant & décidant les differens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix, dont j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, je ne reçoy pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur ; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des appointemens très-considerables. Ajoûtez à cela, qu'en m'acquittant bien de ma charge, je pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais je passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la

récompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car, sans parler des Tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la récompense de ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement si j'avois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'avoir contrevenu à mes Loix, & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre service à son Païs? Ajoustez à cela, que je ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques réveurs font consister en la seule contemplation: mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit utile aux autres & à soy-mesme, sans estre un inutile faix de la terre, comme dit Homere. J'ay choisi donc un

employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'étude que j'avois faite toute ma vie, & où je puis dire que j'avois acquis quelque réputation. Et veritablement, je ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que je faisois en Gaule, lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus célebres Rhéteurs, & recevois de grandes récompenses de mon travail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me justifier auprès de toy, à cause de l'estime que je fais de ton mérite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Proverbe Grec.

Il y a icy un Traité, sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a coustume de dire le soir, comme qui diroit, bon soir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous gard: Mais il ne se peut traduire, à cause de diverses allégations qui sont renfermées dans la proprieté des termes Grecs, & qui n'ont point de rapport à nostre façon.

HERMOTIME, OU DES SECTES.*

Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre, que toute leur felicité n'est qu'une chimere, & que personne n'y est parvenu.

DIALOGUE.

LYCINUS, ET HERMOTIME.

LYCINUS. A Te voir aller si viste, Hermotime, avec ton Livre sous le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe ; car tu remuës les lévres & fais des gestes de la main, comme si tu récitois ta leçon. N'est-ce point que tu repasses dans ton esprit quelque question épineuse, ou quelque argument captieux, pour n'estre pas mesme inutile

* *Hermotime, ou des Sectes* : J'ay donné jour à ce qui estoit trop embroüillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaisons & des exemples, qui obscurcissoient ce qu'ils devoient éclaircir. Je n'ay rien pourtant osté du raisonnement, au contraire, j'y ay ajousté, si bien que je puis dire que ce Dialogue est pour le moins aussi fort icy que chez l'Auteur.

pendant le chemin, & faire toûjours quelque progrès dans la Vertu !

HERMOTIME. Il est vray que je songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps qui nous est si précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte, & l'art long & difficile. Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considerable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la félicité de l'homme.

LYCINUS. C'est une chose de grand prix, Hermotime; mais tû ne dois pas, à mon avis, en estre fort éloigné, si l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à fréquenter les Ecoles, & à transcrire des Leçons, toûjours courbé sur un Livre avec un visage pasle & défait, & ne reposant pas mesme durant la nuit. Car, je croy que tu ne rêves à autre chose en dormant, ce qui me fait juger, comme j'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but, si tu n'y es déja arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en un lieu haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup

de peine à y monter par un sentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas assez suié & travaillé en l'espace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé, comme dit le mesme Poëte, a fait la moitié de l'ouvrage : si bien qu'on peut dire que tu es déja vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flattes, Lycinus, je n'avance gueres, parce que la montée est rude & difficile, & que je n'ay personne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINUS. Ton maistre n'est-il pas capable de t'enlever jusques-là par ses discours, comme par la chaisne d'or de Jupiter; car il y a long-temps qu'il est au sommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy, je l'aurois déja atteint; mais comme je veux m'élever, ma nature basse & terrestre me ramene vers le bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre jamais de veuë son objet, sans s'animer davantage, sur tout ayant un si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il esperance d'y

arriver ? Sera-ce après les prochains mysteres, ou du moins après la grande feste de Minerve ?

HERMOTIME. Tu prens un terme bien court, Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc ! à la premiere Olympiade !

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouvoir parvenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le Roc sur lequel elle habite, est-il plus haut que celuy d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps !

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de rapport, Lycinus ; car quand dix mille Alexandres joindroient leurs forces, ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les uns sont demeurez au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper, se sont lassez aussi-tost : Quelques-uns estant montez jusqu'au milieu, sont retombez en bas par leur pesanteur naturelle. Mais

ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carriere, joüissent après d'une souveraine Beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont élevez au-dessus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux! Hermotime, comme tu nous ravales! tu nous fais plus petits que des Pygmées: Il semble que tu triomphes déja dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plust à Dieu que je fusse assez heureux pour arriver à la Beatitude où j'aspire; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINUS. Ne sçaurois-tu juger à peu près le tems qu'il faut pour cela?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans: .....

LYCINUS. Vingt ans! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La récompense aussi n'en est pas petite.

LYCINUS. Je le croy; mais as-tu lettres de vivre jusques-là, déja vieux & cassé comme tu es? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle? ou si ton Docteur est Prophete aussi-bien que Philosophe, pour t'assurer que tu arriveras à

bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur un peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la felicité.

LYCINUS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de travaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce païs-là, veu que tu n'y as jamais esté ?

HERMOTIME. Je croy mon Maistre, qui le sçait.

LYCINUS. Et que dit-il encore ? La Beatitude est-ce un tresor, ou quelque chose de semblable?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosophe !

LYCINUS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté ?

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance ; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut dépoüiller, comme fit Hercule

sur

ſur le Mont Oeta de ſa dépoüille mortelle, n'emportant avec ſoy que la parcelle de la Divinité, toute pure & ſans meſlange, après avoir eſté purifiée par le feu. Ainſi, épuré par la Philoſophie, & dépoüillé de tout ce qu'on avoit de terreſtre, on monte dans le Ciel de la Vertu, pour y joüir d'une felicité éternelle, ſans ſe ſoucier des choſes du monde, non plus que de la bouë, & mépriſant ceux qui les eſtiment.

LYCINUS. Par Hercule Oetéen, Hermotime, tu as de hauts ſentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y ſont arrivez ne deſcendent-ils jamais du ſommet où elle habite, pour converſer icy-bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toûjours perchez là-haut, ſans ſe ſoucier du reſte?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ny gloire, ny grandeur, ny richeſſes, ny voluptez; car ils ſont affranchis de la tyrannie des paſſions.

LYCINUS. S'il m'eſtoit permis de dire la verité: Mais je ne croy pas qu'il ſoit honneſte de rechercher trop curieuſement la vie de ces grands Hommes.

HERMOTIME. Pourquoy? Dy hardiment ce qu'il t'en ſemble?

LYCINUS. Avec toute ta permiſſion, je n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crains rien, nous ſommes ſeuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre choſe, je t'ay laiſſé dire : Mais lors que tu as dit, que les Philoſophes ne ſe ſoucioient plus des choſes du monde, & eſtoient affranchis de la tyrannie des paſſions, alors, certes : mais n'y a-t-il point de danger de le dire ? Je me ſuis ſouvenu de ce qui eſt arrivé tout nouvellement à l'un d'eux : Veux-tu que je te le nomme ?

HERMOTIME. Pourquoy non ?

LYCINUS. C'eſt ton maiſtre qui eſt ſi haut élevé dans la Vertu, & dans une vieilleſſe ſi venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait ?

LYCINUS. Tu connois ce jeune étranger aux cheveux blonds, qui aime tant à diſputer.

HERMOTIME. C'eſt Dion.

LYCINUS. Luy-meſme : Pour ne l'avoir pas payé à point nommé, il l'a pris au colet, & l'a traiſné en Juſtice ; & ſi on ne luy euſt oſté des mains ce pauvre garçon, je croy qu'il luy euſt arraché le nez, tant il eſtoit en colere.

HERMOTIME. *Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi?*

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-il d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a dépoüillé sur le Mont Oeta tout ce qu'il avoit de terrestre, d'en venir à cette extrémité?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraisne-t-il après soy là-haut, pour joüir ensemble de la Beatitude?

HERMOTIME. Adieu, Je n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps; il faut que je me haste, de peur de perdre la leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, si l'on en doit croire l'affiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINUS. C'est que ton Philosophe fit hier la débauche chez un de ses amis, qui celebroit le jour de la naissance de sa fille, & après avoir bien beû & philosophé, il se prit de parole avec le Peripateticien Euthydême, qui souste- *Eucrati.*

Pourquoy ne le paye-t-il pas aussi? Je ne dis que ce qui est essentiel; pour abreger ce Dialogue, qui n'est que trop long.

noit opiniastrément les choses qui sont contestées entre vous ; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teste, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au lit au retour, après avoir serré les viandes, qu'il avoit données à garder à son valet, qui estoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, après avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire ?

LYCINUS. Ton maistre, quoique ce n'ait pas esté, comme l'on dit, sans coup ferir. Car comme l'autre est querelleux & opiniastre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a jetté à la teste une coupe grande comme celle dont Nestor faisoit raison, & luy a fait un grand abreuvoir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voilà comme il faut traiter les opiniastres.

LYCINUS. Il est vray : Car pourquoy irriter un sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant un si grand verre à la main ! Mais puis que tu es de loisir, Hermotime, je te conjure de me dire qui t'a meu d'embrasser la Philoso-

phie ; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant !

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINUS. Tu me flattes. Ce seroit beaucoup, si en l'espace de vingt années je pouvois arriver où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu près celuy que tu as.

LYCINUS. Il est vray : si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes : mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME. Pourquoy non ? Dès à présent, si tu as quelque doute, tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINUS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom, s'il n'y a qu'un chemin pour arriver à la vertu, ou s'il y en a plusieurs !

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diverses Sectes.

LYCINUS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Verité ce me semble est une !

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver, & pour découvrir le droit chemin parmy tant d'autres qui te pouvoient égarer. *Apollon t'a-t-il servi de guide*, comme il fit autrefois à Chéréphon ; car il a coustume de répondre à chacun ce qui lui est propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINUS. Est-ce que tu n'as pas creu la chose digne de consultation, ou que tu as pensé pouvoir bien choisir tout seul ! Car il n'est pas question de sçavoir ce que tu es maintenant, sage à demy, ou tout-à-fait ; mais ce que tu estois alors, c'est-à-dire, un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay creu estre assez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la vérité qui est si cachée ? Enseigne-moy ton secret, afin que j'en puisse faire autant.

Apollon t'a-t'il servy de guide? J'ay transporté cela de plus bas, & j'ay mis au lieu une chose qui estoit icy ; mais j'en ay osté l'explication, parce qu'il n'en estoit pas besoin.

HERMOTIME. J'ay suivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Elections, pour sçavoir qui en avoit le plus?

HERMOTIME. Non ; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux: les Peripateticiens pointilleux & avares ; les Platoniciens vains & glorieux ; les Pythagoriciens superstitieux ; les Cyniques sales & effrontez : Il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu masle & solide, & qui soient seuls sages, riches, justes, & tout ce qu'il leur plaist.

LYCINUS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mesmes ; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Juges en leur propre cause?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINUS. Qui! les Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philosophes?

HERMOTIME. Non ; mais le peuple.

LYCINUS. Prens garde que tu ne me trompes, & ne me veüilles pas enseigner la verité ; car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne connoist rien!

HERMOTIME. Je ne l'ay point pris pour Juge, mais moy-mesme ; car voyant la gravité & la modestie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay creu leur Secte la meilleure.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniastreté, leur avarice ? & crois-tu que pour estre vertueux, ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue ? Veux-tu que nous prenions desormais ces marques pour celles de la sagesse, & que si l'on n'est, comme eux, rêveur & mélancolique, on ne soit pas raisonnable ? Tu dis cela, sans doute, pour m'éprouver, & pour voir si je seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoy !

LYCINUS. Parce que ce sont les statuës qu'on juge par l'exterieur, & selon les diverses manieres, on reconnoist celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias; mais s'il falloit juger des Philosophes par là, que feroit un pauvre aveugle qui ne connoist rien à la mine ?

HERMOTIME. Nous n'avons pas à faire à des aveugles.

LYCINUS. Non ; mais il est question de trouver une marque certaine & indubitable, qui soit commune à tous, & par

par où l'on puisse discerner le prétexte & l'apparence, d'avec la verité. Toutefois puis que tu le veux, Que les aveugles soient exclus de la Philosophie, quoique cela leur deust servir de consolation pour la perte de leurs yeux : Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairs-voyans du monde, comment pourront-ils juger de *l'interieur par la mine* ! Car la sagesse n'est pas une chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en évidence par le discours, & par des effets semblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poëtes disent, que ce Dieu eut un jour contestation avec Neptune & Minerve, touchant l'excellence de leur Art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit un taureau ; Minerve une maison, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres ; mais il blasma Vulcain de n'avoir pas fait une fenestre au cœur de

L'interieur par la mine : Il y a une période au Grec, que j'ay rejettée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du discours.

l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en aveugle ; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'apperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles ; J'ay choisi à la bonne-heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINUS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret, pour m'empescher de périr comme les autres.

HERMOTIME. Rien ne t'agréra de tout ce que je te diray.

LYCINUS. Ce n'est pas cela, mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois, puis que tu dissimules, & que tu m'envies ce bonheur, de crainte peut-estre que je ne devienne plus habile que toy ; je tascheray de trouver tout seul la verité, & de faire le choix le plus juste & le plus équitable qu'il me sera possible.

HERMOTIME. J'en suis content ; car ce sera, sans doute, quelque chose digne d'estre sceû.

LYCINUS. Ne te mocque point de moy, si mon invention est un peu grossiere, puis que tu ne me veux pas dire la tienne. Posons que la Vertu soit une

Ville dont les Habitans ſont parfaitement heureux, & comme ton maiſtre, doüez de force, de juſtice, de ſageſſe, de temperance, en un mot, ſemblables à Dieu. Qu'il n'y ait là-dedans ny haine, ny envie, ny rancune, ny violence; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union. Car ce qui fait les querelles & les diviſions parmy les hommes, en eſt banny; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, qui ſont les peſtes de la ſocieté humaine; de ſorte qu'on y mene une vie heureuſe & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la felicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas ſouhaiter d'eſtre Citoyen d'une ſi divine République, ſans ſe ſoucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puiſſe venir à bout?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit eſtre là le but de tous nos deſſeins, pour lequel il faut négliger tous les autres, & ne ſe ſoucier ny de femmes, ny d'enfans, ny de patrie; mais eſſayer par un genereux effort de les entraiſner après nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner pluſtoſt le manteau, pour eſtre

plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte, pour estre nus, & sans équipage. J'ay oüy autrefois un vieillard discourir de cette contrée, & me convier à le suivre, avec promesse de m'y faire recevoir pour Citoyen; mais je ne le voulus pas croire, ou par jeunesse, ou par ignorance, dont je ne suis pas à me repentir; car je serois déja pour le moins aux fauxbourgs. Il disoit entr'autres choses, s'il m'en souvient bien, que tous les Habitans de cette Ville estoient estrangers, & qu'il n'y avoit point de naturel du païs; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourveu qu'on fust adroit, laborieux, vigilant, pour pouvoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carriere; car si-tost qu'on est arrivé, on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que je ne me peine pas en vain pour y arriver.

LYCINUS. J'ay le mesme desir, Hermotime, & il n'y a rien que je ne fisse pour cela; mais comme elle est invisible, & reculée des yeux des hommes, ainsi que tu dis après Hesiode, on a besoin d'un

bon guide pour la trouver, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçavoir, & qui promettent d'y mener; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les uns vous conduisent par des lieux agreables, où vous trouvez du frais & de l'ombre; les autres par des Deserts & des Rochers, où vous estes brusslé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie neanmoins, que son chemin est le meilleur, & qu'il mene droit à la felicité; quoyqu'ils aboutissent à des lieux differens. Et quelque route que vous teniez, vous trouvez toûjours à l'entrée un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & qui vous convie d'y entrer, disant, que c'est le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'est ce qui donne de la peine, que cette multitude & cette diversité de chemins; car on ne sçait lequel suivre.

HERMOTIME. Je te veux tirer de doute, Lycinus; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINUS. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides sont aussi incertains que les voyes: car celuy qui suit Platon, dit, que le sien est le meilleur;

l'Epicurien & le Peripateticien tout de mesme ; tu en diras autant des Stoïques ; chacun louë celuy qu'il a suivy, mais je ne puis sçavoir qui a raison. Je voy bien qu'ils sont tous arrivez quelque part ; mais si c'est à la Ville que nous cherchons, c'est ce que je ne sçay point, & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athénes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bonheur, pour bien adresser ; & il est dangereux de laisser aller ses pas à l'avanture, & de mettre au hazard une chose d'où dépend nostre felicité : outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin ; car depuis qu'on est une fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ny de plus assurez, que les Stoïques ; & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysipe, pour arriver à Corinthe.

LYCINUS. Celuy qui suit Platon ou Epicure, m'en dira autant, Hermotime ; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas

un, ce qui est plus seur, jusqu'à ce qu'on ait découvert la vérité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, je suive le vostre, Platon & Pythagore n'auroient-ils pas sujet de me dire, Que t'avons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner sans nous oüir, & pour embrasser à nostre préjudice le party d'un nouveau venu? Que leur répondray-je à ton avis? Sera-ce assez de dire, J'ay creu Hermotime qui estoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cet Hermotime, & ne sçavent qui il est; mais qu'il ne falloit pas ainsi ajouster foy à un homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçavoit-il pas trop bien, ny condamner toutes les autres, sans avoir examiné leur doctrine? Que les Legislateurs veulent qu'on entende les deux parties, avant que de prononcer sur leur differend; & quand on ne le fait pas, la Sentence est nulle, & il est permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, ajousteront-ils, n'estant jamais sorty de son païs, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'assurer ce qu'il ne sçait point? Prens donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans avoir éprouvé

Zenon.

les autres, & de faire une regle generale pour tous les hommes, sans estre jamais sorty d'Ethiopie.

HERMOTIME. *Mais pour avoir suivy la doctrine des Stoïques*, je n'ignore pas celle des autres Philosophes ; car la regle du bien apprend à connoistre le mal : & au mesme temps que mon Docteur me disoit son opinion, il me refutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINUS. Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront : Tu as un estrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent, sans considerer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux nos opinions que nous-mesmes. *Si quelqu'un voyoit un Athléte* s'exercer tout seul avant le combat, &

Mais pour avoir suivy, &c. Je fais dire cela à Hermotime pour rompre un trop long discours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus.

Si quelqu'un voyoit un Athléte : Il y a icy un exemple des Aréopagites, qui jugeoient de nuit & non pas de jour, pour avoir égard aux choses, & non pas aux personnes; & d'autres encore que j'ay retranchez, parce que cela estoit trop long; outre que celuy des Aréopagites est allegué ailleurs.

donner en l'air des coups de poing, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas, que pour remporter la victoire, il faut avoir terrassé son ennemy ? Voilà ce que diront les Philosophes ; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajoustera peut-estre l'exemple de Gélon de Syracuse, qui fut long-temps sans sçavoir qu'il avoit l'haleine mauvaise, jusqu'à ce qu'une Courtisane le luy apprit. Alors il alla trouver sa femme, tout en colere, & luy dit des injures de ce qu'elle luy avoit celé long-temps un défaut où il eust pû apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte, n'ayant jamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

Hermotime. Laissons-là, je te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & considérons ensemble si la chose n'est point comme je dis. N'est-il pas vray que si je disois, que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçavoir si j'aurois raison, puis qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire ?

LYCINUS. La chose n'est pas semblable, Hermotime; car tu confons des choses qui n'ont point de rapport, & compare ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutast que deux fois deux fussent quatre? Au lieu que les Philosophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Prens donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein saut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que je dis: Posons que deux hommes soient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque Vaisseau sacré, les faudra-t-il foüiller tous deux, si on le trouve sur le premier? Je croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINUS. La chose n'est pas encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs: si bien qu'il n'est pas necessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prêtres du Temple

n'en ſont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas ſeulement de la matiere, les uns diſent qu'elle eſt d'or, les autres d'argent ou de cuivre ; c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire de les foüiller tous, pour le ſçavoir ; & quand on auroit trouvé quelque piece ſur le premier, il ne faudroit pas laiſſer de deshabiller les autres, parce qu'on ne ſçait pas aſſurément ſi c'eſt celle-là qu'on a perduë, & que le Vaiſſeau ſacré n'a aucune marque pour le faire reconnoiſtre. Ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt que tous ont quelque choſe de divers prix : Mais il te faut éclaircir cela par un autre exemple : As-tu jamais aſſiſté aux Jeux de la Grece ?

HERMOTIME. Oüy, & en divers lieux. Tout nouvellement aux Jeux Olympiques, j'eſtois à la gauche des Juges, pour voir de plus près ce qui ſe paſſoit.

LYCINUS. Sçais-tu comme on fait pour apparier les combattans.

HERMOTIME. Autrefois quand Hercule y préſidoit, on prenoit des feüilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui ſe faiſoit autrefois, mais ce qui ſe fait maintenant.

HERMOTIME. On prend une urne,

dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'une féve, où il y a écrit un A, ou un B, ou quelqu'autre lettre semblable, & toûjours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un après l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne; mais le Heros estendant sa main, les empesche de lire, jusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'un des Juges, ou quelqu'autre, car il ne m'en souvient pas bien, prend la balote de chacun, & apparie ceux qui ont les lettres semblables: Que si le nombre des Athletes est impair, celuy qui a la lettre unique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui est déja lassé.

Quand le nombre des Combattans est pair.

LYCINUS. *Arreste*: Voilà ce que je voulois. N'est-il pas vray qu'on ne sçauroit reconnoistre celuy qui a la lettre unique, que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deviner celuy qui doit combattre le dernier, ou qui a dé-

Arreste. L'Auteur s'estend icy hors de propos en une chose trop claire, ce qui ne fait que l'embroüiller.

robé le Vase ; ou quel est le chemin qui va à Corinthe, qu'on ne les ait examinez tous : On ne peut connoistre quelle est la meilleure de toutes les Sectes, sans les avoir toutes épluchées : puisque si l'on en a oublié quelqu'une, ce sera peut-estre celle-là qui aura trouvé la verité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous veus ; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

LYCINUS. Et sçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes, & examiné toute leur doctrine ? car si cela estoit, tu nous délivrerois d'une grande peine !

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc, Hermotime ? perdrons-nous pour cela courage, ou si nous tascherons de faire nous-mesmes ce que personne n'a encore fait, de tout voir & examiner ? Si ce n'est que ce que nous avons dit y répugne, que depuis qu'on s'est une fois embarqué dans un Vaisseau, il faut, en dépit qu'on en ait, suivre sa route, & qu'on n'arrive nulle part, quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Thesée, le fil d'Ariadne, pour nous démesler de ce labyrinthe.

LYCINUS. Suivons le conseil de cet Ancien, de demeurer sur la défiance, sans ajouster foy à tout ce qu'on dit; & comme un bon Juge, donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINUS. A qui nous adresserons-nous le premier! Veux-tu que ce soit à Pythagore? Combien penses-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine? *Sera-ce assez de dix ans*, sans y comprendre les cinq années du silence; mais il en faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogéne, à Pyrrhon & à Epicure; sans parler des Stoïques, puis que tu as tantost dit, qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que je n'en prens pas trop, il ne faut que te ressouvenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout haut qu'ils ne sont que des novices. Si

Sera-ce assez de dix ans? Il suffit de mettre ce nombre, parce qu'il est plus vraysemblable, & qu'il fait le mesme effet, qui est de montrer que la vie de l'homme ne suffiroit pas.

tu n'en veux croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout sçavoir, mais de ne sçavoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déja qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous donc? faudra-t-il renoncer à nostre maxime, de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées? Car si nous faisons autrement, nous marcherons en tenebres, & broncherons à chaque pas, prenant la premiere chose qui se présentera, pour la verité, faute de la bien connoistre; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne sçaurons pas assurément si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & je croy que je suis sorty aujourd'huy de chez moy à la male-heure; veu que je pensois estre déja bien-avant dans la recherche de la Verité, & je voy qu'il est impossible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde, ou plutost à la Nature, qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux,

ni une aſſez longue vie, pour la découvrir. Je te diray ſeulement qu'elle n'a pas tant d'éclat que le menſonge, mais qu'elle parle plus librement, ce qui la rend ſouvent importune. Conſidere que tu t'es voulu mettre en colere contre moy, pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais ſi tu aimois une ſtatuë, & que je t'euſſe fait voir que tu n'en ſçaurois joüir, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'avoir détrompé?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc! renoncerons nous à la Philoſophie?

LYCINUS. Je ne dis pas cela; mais ſeulement que pour bien faire, il faut reconnoiſtre & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas une, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'es-tu pas de cette opinion?

HERMOTIME. Je ne ſçay que répondre, puis qu'il faudroit pour cela vivre autant que le Phénix; & qu'on ne ſe peut fier à des gens qui ne ſont pas d'accord entr'eux, & qui ſe déchirent les uns les autres, ou par malice, ou par envie, ou par ignorance. Mais ſi cela eſt, tu es donc le ſeul qui ait découvert la verité?

LYCINUS. Je ne dis pas cela, mais que je l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fust necessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçavoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela; puisque, comme dit le Proverbe, on peut juger par un échantillon de toute la piece, comme Phidias jugea de la grandeur du Lion à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans une recherche si curieuse.

LYCINUS. J'ay bien oüy dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie; & ton exemple ne conclud rien: Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du Lion par sa griffe, s'il n'eust jamais veu de Lion, comme à voir la main d'un homme, on ne jugeroit pas de qui elle est, si l'on n'avoit jamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçavoir ce qui est honneste, où consiste la felicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs senti-

mens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçavoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un jour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes pour prouver ce peu de chose qui te semble si facile ? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Devin, à chaque proposition, pour sçavoir si elle est vraye, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux, je te donneray une invention plus facile & de moindre dépense, qui est de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra ?

Hermotime. Cela seroit ridicule : mais comme ceux qui veulent achetter du vin, ne vont pas fureter tous les Cabarets de la Ville ; mais quand ils en trouvent un bon, ils s'y tiennent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques goutes : Qui empesche de faire la mesme chose dans la Philosophie !

Lycinus. Que tu es gliffant, Hermotime : quand on te pense tenir, tu

échappes ; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encore des choses qui n'ont point de rapport, & que l'un est un Tout dont les parties sont semblables, & l'autre non. *Je ne voy pas ce que peut* avoir de commun le vin avec la Philosophie ; si ce n'est que les Philosophes, comme les Cabaretiers, alterent & broüillent leur marchandise, & vendent à faux poids & à fausse mesure. Prens garde que la Philosophie ne soit plustost comme un doux poison, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en gouster ; mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raison humaine est un abysme, où l'on se perd, quand on le veut sonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choses, il ne fallust pas tant d'années, il faudroit toûjours pour cela un jugement très-exquis, que peu de gens ont ; parce que les choses sont tellement broüillées & confuses, qu'on prend souvent le mensonge pour la vérité, à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs, *s'il faut arriver à la felicité par la connois-*

Je ne voy pas, &c. L'Auteur s'estend encore icy trop au long, qui est le vice general de Lucien dans ce Dialogue.

S'il faut arriver à la felicité par la con-

ſance, voilà premierement tous les enfans qui en ſont bannis, puis toutes les femmes, qui ſont plus de la moitié du monde ; car la façon dont elles ſe gouvernent, occupées après les ſoins du ménage, ne leur permet pas de pénétrer dans ces myſteres. Il en faudroit encore bannir tous les Villageois & tous les Artiſans, qui ne ſont pas capables d'une ſi haute recherche ; ſans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoiſſance des Lettres, ny de la Philoſophie. Il ne reſteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne ſont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la felicité humaine doit eſtre une choſe facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajouſtez à cela, que les plus habiles ſe trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, ſemblables à des peſcheurs, qui après avoir jetté leur filet, ſentant quelque choſe de peſant, penſent avoir pris bien du poiſſon, & trouvent que ce ne ſont que des pierres. Je dis davantage, qu'après avoir couru toutes les Sectes, on ne peut ſçavoir encore

noiſſance. J'ajouſte tout ce raiſonnement, pour ſuppléer en quelque ſorte aux choſes que j'ay retranchées.

si la Verité n'est point quelqu'autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte: De mesme, en la Philosophie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu; l'autre dans la Volupté; celuy-cy dans le Sçavoir; celuy-là dans les Honneurs ou les Richesses: ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela? Mais nous nous hastons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eust trouvée?

HERMOTIME. Tu veux-donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas assurez de l'avoir?

LYCINUS. C'est une consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perduë d'estudier en Philosophie?

LYCINUS. Il le semble: Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure; mais

que pour cela il faudroit un temps qui surpasse la vie de l'homme ; sans parler des affaires ou des maladies qui l'occupent ou qui la traversent : Après, qu'il faut un jugement très-exquis : enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouver la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous apprist à la connoistre ; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répanduë sur une table que l'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme une giroüette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu as raison ; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abregé le chemin.

LYCINUS. Tu en es plus éloigné que jamais ; car après avoir trouvé quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'avec le faux, il faut, pour luy ajouster foy, estre asseuré qu'il ne se trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela ? car pour juger d'un habile homme, il faut estre aussi habile que luy ; & celuy-là aura besoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les démonstrations qu'on publie, ne sont ni certaines, ni évidentes, & prou-

vent souvent des choses douteuses par d'autres qui le sont encore plus ; si-bien qu'à l'exemple de ceux qui courent en rond, on se retrouve toûjours au lieu d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay prise jusqu'à cette heure est inutile ?

LYCINUS. J'en suis bien fasché, mais tu as bien des compagnons, ce qui te doit servir de consolation ; car tous les Philosophes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des desirs & des desseins au-dessus de leur portée. Tu fais-donc comme un homme qui se plaindroit de ce qu'on l'auroit éveillé au milieu d'un songe agreable. Car lors que les Philosophes se promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier ; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les tiroit du Ciel en terre, & de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est gueres differente des Chimeres & des Hippogrifes, & autres fictions Poëtiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté de l'invention. Comme donc Medée devint amoureuse

de Jason, sans l'avoir veû, tu t'es passionné pour une chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres; & personne ne s'est avisé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin: mais il a suivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé: outreque chacun s'ennuye de sa condition, & croit toûjours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aller inconsiderément à la premiere opinion qui se présente, & sommes emportez après par la conséquence des choses: comme si nous avions accordé une fois que deux fois deux sont cinq, on concluroit ensuite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui après avoir basty sur des fondemens qui ne sont point, une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, après avoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes

mes contraints de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni découvrir l'imposture; & ceux qui la reconnoissent ont honte de se dédire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & occupez toute leur vie à des fadaises. Car s'ils avoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'avoüer, celuy-là mérite veritablement le titre de Philosophe; les autres sont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudra-t-il considerer si nous pouvons arriver au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup. Qu'on sera seul riche, sage, sçavant, roy de ses passions; mais nous l'apprendrons mieux, *si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu.* En connois-tu de la sorte?

Si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu. Il n'est point necessaire de répeter ce qui est dit d'abord.

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoy donc se donner tant de peine, pour arriver en un lieu, où, ny toy, ny ton maistre, ny le sien, ny pas un de leurs devanciers ne sont arrivez! Tu ne sçaurois dire qu'il suffit d'en approcher; car celuy qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieuës; mais il a seulement plus d'inquiétude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, je veux que tu sois fort proche; il y a déja tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années: As-tu lettres de vivre jusques-là, à l'âge où tu es? Mais posons le cas que tu y arrives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en joüiras-tu? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en travaillant toûjours à acquerir de l'appetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est-à-dire, à vivre justement, sagement, fortement; mais vous autres Stoïciens, & quand je dis vous, je pense dire les plus grands de tous les Philosophes; laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celuy qui est

le plus ſçavant, eſt eſtimé le plus habile. Ainſi, quittant le fruit qu'on peut tirer de la Philoſophie, vous vous attachez à l'écorce. N'eſt-ce pas ce que vous faites dans vos Ecoles, depuis le matin juſqu'au ſoir ?

HERMOTIME. Il eſt vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute voſtre vie après un fantoſme, quoy que vous penſiez faire un choix fort utile ? Dy-moy, je te prie, voudrois-tu eſtre ſemblable à ton Pedant, à la reſerve de la ſcience : auſſi colere, auſſi querelleux, auſſi avare, auſſi gourmand, auſſi voluptueux, encore qu'il ne le ſemble pas ? Veux-tu que je te diſe à ce propos ce que répondit l'autre jour un ſimple Bourgeois à un Philoſophe qui eſt ſuivy de toute la jeuneſſe ? Car comme il ſe vouloit faire payer d'un de ſes Ecoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois eſtoit écheu, ſon oncle prenant la parole : Ceſſe, luy dit-il, de croire que mon neveu t'ait fait une grande injure, ſi n'ayant achetté de toy que des paroles, il ne t'a pas ſi-toſt donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout

ce que tu luy as appris : ce que nous desirions le plus, sa mere & moy, lors que nous les mismes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de nostre voisin, & couroit fortune de la vie, si l'on n'eust accommodé l'affaire pour de l'argent. Ensuite il a battu sa mere, qui l'avoit surpris comme il emportoit quelque chose de la maison, pour friponner avec ses camarades. Il n'y a que le mensonge & l'effronterie, & autres vertus semblables où il a fait grand progrès ; car il estoit beaucoup plus sage & plus modeste, quand nous te l'avons donné ; Cependant, j'aimerois mieux qu'il eust appris à se corriger de quelques-uns de ses défauts, que cent sottises, dont il nous rompt la teste tous les jours, *Qu'un Crocodile a pris* un enfant qu'il a promis de rendre, pourveu qu'on luy dise ce qu'il a résolu d'en faire : Que s'il est jour, il n'est pas nuit ; & autres semblables fadaises. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçavoir ; &

Qu'un Crocodile a pris ; C'est assez d'un exemple ou deux de ces fadaises ; & ce qu'il dit de Dieu, n'a que faire icy, & est vray.

croit quand il sçaura tout cela, que rien n'empeschera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le reste des hommes que comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philosophe, il répondit, que la Philosophie luy avoit servy de bride, & que s'il ne l'eust apprise, au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eust peut-estre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que disent les nourrices, quand elles envoyent leurs enfans à l'Ecole, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal:* Que pour luy, il avoit fait ce qui estoit de son devoir, & qu'on le fist interroger par un Philosophe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voilà ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empescher de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que je te dise! Je suis si touché de tes raisons, que je regrette mille fois la peine que j'ay prise pour ne rien sçavoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, je voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le temps que j'ay perdu en des curiositez fascheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'eſt pas queſtion de pleurer ; mais de prendre pour ſoy la conſolation que donna le Renard des Fables, à celuy qui s'amuſoit à compter les vagues ; & qui s'eſtoit mépris au compte : Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à compter celles qui reſtoient, ſans ſe metttre en peine de celles qui eſtoient écoulées, veu qu'auſſi-bien il en eſtoit paſſé une infinité de ſemblables avant qu'il ſe miſt à compter. Contente-toy donc deſormais de vivre comme les autres, ſans faire des deſſeins au-deſſus de ta portée, ni avoir honte d'eſtre devenu ſage un peu tard. Du reſte, ce que j'ay dit, n'eſt point par une haine particuliere que j'aye contre les Stoïques ; au contraire, j'ay choiſi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non ſeulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus reglée & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces ſottiſes, & pleut à Dieu que je puſſe oublier tout ce que j'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'ellebore, comme fit Chryſipe, quoyque pour un different ſujet. Cependant, je t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir

détrompé ; il me semble que tu m'es apparu *comme les Etoiles de Castor & de Pollux*, pendant la tempeste. A peine que je ne me fasse couper les cheveux, comme ceux qui sont échappez du naufrage ; je fuiray à l'avenir la rencontre d'un Philosophe, comme celle d'un furieux, ou d'un chien enragé.

Comme les Etoiles de Castor & de Pollux : Je ne suy pas la comparaison de mon Auteur, parce que celle-cy s'ajuste mieux.

HERODOTE, OU AETION.

Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour justifier sa conduite.

QU'on seroit heureux de pouvoir imiter Herodote, je ne dis pas en toutes ses perfections, car ce seroit un trop grand souhait ; mais ou en la beauté du discours, ou en la gravité des Sentences, ou en la délicatesse de sa langue Ionique, ou enfin, en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son Païs, peut estre imité aisément. Car après avoir déliberé en soy-

mesme des moyens qu'il tiendroit pour se rendre illustre, il creût qu'il seroit trop long de courir par toutes les Villes, & se présentant aux Jeux Olympiques où toute la Gréce estoit assemblée, il récita son Histoire avec tant d'applaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses Livres. Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des Jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il passoit : Voilà celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & celebré les avantages que nous avons remportez sur les Barbares. Par cet artifice, il obtint l'approbation generale dans une seule assemblée : & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Gréce pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suivy depuis par le Rhéteur Hippias, *qui estoit Grec*, & ensuite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesme par des Harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puis que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux Jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy acquit tant de réputation, que celuy qui

Prodicus Ceus, Anaximénes, Chius, Polus, Agrigentinus.

Qui estoit de son Pays, ou simplement *Grec*.

présidoit aux Jeux, luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre un merveilleux tableau, direz-vous, pour élever un Peintre à un si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description, pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. *C'est une Chambre magnifique*, où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoyqu'elle baisse les yeux de honte, pour la présence d'Alexandre, qui est debout devant elle. Mille petits amours soûrians voltigent autour, dont les uns levent son voile par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau, comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le présentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa Couronne, en la compagnie d'Ephestion, qui tient un flambeau à la main, & qui s'appuye sur un beau garçon qui représente l'Hymenée. Voilà le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petits

Prononcés.

C'est une chambre magnifique. J'ay déja dit que c'est le mariage de Roxane, & la suite l'explique encore.

Amours qui folaſtrent avec ſes Armes. Les uns portent ſa Lance, tout courbez comme des porte-faix, ſous un fardeau trop peſant; les autres ſon Bouclier, ſur lequel il y en a un d'aſſis, qu'ils menent comme en triomphe, tandis qu'un autre eſt en embuſcade dans ſa Cuiraſſe, qui les attend au paſſage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'eſt pas inutile, mais elle ſert à faire voir l'humeur belliqueuſe d'Alexandre, qui au milieu des plaiſirs n'abandonnoit pas le ſoin de la guerre. Voilà la deſcription de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte repréſentation d'un mariage, en produiſit un veritable. Maintenant, pour en faire l'application, je diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoiſtre à mon entrée dans la Macédoine, ſans courre par tout en une ſaiſon faſcheuſe, j'ay choiſi cette illuſtre Compagnie, qui n'eſt pas compoſée d'une vile populace, comme celle qui ſe trouve à des Jeux, mais des plus Grands perſonnages de toute la Gréce; & n'eſt pas aſſemblée dans les Deſerts de Piſe ſous des hutes & des cabanes, mais dans une Ville magnifique, où elle repréſente comme les Etats de la Province, ſi bien qu'elle ne cede en rien à la ſolemnité des Jeux Olympi-

Philoſophes, Orateurs, Hiſtoriens.

ques. A la verité, si vous me *comparez à ces deux Heros*, je seray fort peu de chose ; mais en me considerant séparément, je mériteray peut-estre quelque estime.

Comparez à ces deux Heros. J'ay trouvé plus à propos de rapporter cela à ceux dont il parle, qu'à des Athlétes.

ZEUXIS, OU ANTIOCHUS.

C'est comme une Apologie de la façon d'écrire de Lucien, dont il y a déja quelque chose dans le Traité qui est intitulé : Contre celuy qui l'avoit appellé Promethée.

COmme je me retirois l'autre jour, après vous avoir *leu mon Ouvrage*, plusieurs de ceux qui l'avoient ouï, m'aborderent, & m'ayant saluë fort civilement, me reconduisirent chez-moy, avec des loüanges qui me faisoient rougir, & que j'aurois honte de rapporter à d'au-

Leu mon Ouvrage : Ce qu'il dit icy, se rapporte mieux à ses Dialogues, qu'à autre chose.

tres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient davantage dans ma façon d'écrire, c'estoit la nouveauté de l'invention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché : Car ils n'avoient point de sujet de vouloir flatter un estranger comme moy, de qui ils n'avoient rien à esperer ny à craindre. Ces loüanges, quoyqu'elles me chatoüillassent l'oreille, me laissoient neanmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes Ouvrages que la nouveauté : comme on dit, qu'une Chanson, quelque mauvaise qu'elle soit, est bonne, quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-mesme, Quoy ! n'ay-je aucun avantage par-dessus les autres, que de ne pas suivre leur route ? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles ; de la force & de la délicatesse dans mes pensées ; de la vigueur dans mon expression ; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours ? Voilà ce qui est digne de loüange, & non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure en un tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut jamais, & qui ne s'amusoit point à représenter des choses ordi-

naires comme les autres, mais tâschoit toûjours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands desseins, celuy qui m'a le plus touché, c'est la Centaure, dont j'ay veu une copie à Athénes; car l'original fut emporté par Sylla, & périt sur Mer avec plusieurs autres raretez de la Gréce. Je vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour prétendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'étonnement qu'elle me donna, a servy à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est une Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est estenduë par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy, & appuyée sur le coude. Elle allonge les pieds de derriere, & trousse ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre, comme font les chevaux, quand ils se veulent redresser. Elle se panche un peu sur le costé, pour donner à teter à ses petits, dont elle tient l'un entre ses bras, qu'elle allaite avec ses mamelles de femmes, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, est le Centaure comme en sentinelle, qui ne paroist qu'à demy, & leur montre un fâon

de Lionne, qu'il a pris. *Quoyqu'il semble soûrire*, il a neanmoins la mine farouche, & la perruque affreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Thessalie, qui n'ont point encore esté domptées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, hormis qu'elle a les oreilles droites & pointuës, comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un est sauvage & velu comme le pere; l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le Lionceau, que leur pere éleve par-dessus sa teste, comme pour leur faire peur. Je laisse aux Peintres à admirer le docte meslange des couleurs, aussi-bien que leur application, la justesse des proportions, la délicatesse des ombres, & la hardiesse du dessein; mais ce qui me toucha le plus, fut l'industrie de l'ouvrier, d'avoir sceu mesler si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'une à l'autre est imperceptible. Ce chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent; mais comme

Quoyqu'il semble soûrire: Ce qui est icy est rejetté plus bas.

Zeuxis apperceut qu'ils en admiroient l'invention, sans prendre garde à ce qui estoit de plus considerable, il l'osta en colere du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'approprier cet exemple à mon sujet, j'en veux encore rapporter un autre d'Antiochus Soter, à la Bataille qu'il donna contre les Galates. *Comme ce Prince vit* le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespera de la victoire, & se préparoit déja à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'un de ses Capitaines le rassura. Voyant donc la Cavalerie ennemie qui venoit fondre sur luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit pour donner passage aux Chariots; il lascha si à propos les Elephans, qu'il avoit cachez exprès derriere les Bataillons, pour donner plus de terreur, que la Cavalerie & les Chariots épouvantez, se renverserent sur leurs gens de pied; si bien que donnant là-dessus, on en fit un carnage effroyable. Mais comme les Macédoniens vouloient feliciter Antiochus de sa victoire, & poussoient en l'air des cris de joye: N'avez-vous point de honte, leur

Theodotas le Rhodien.

Comme ce Prince vit. Je n'ay pris de cet exemple, que ce qui servoit au sujet.

dit-il, de faire les vains pour le gain d'une Bataille, que vous devez plustost à la fortune qu'à vostre valeur? De sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un Elephant. Il seroit temps de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, est ce dont je faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venuë des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçavez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accomply dans un Ouvrage; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.

HARMONIDE.

Il se justifie par l'exemple d'Harmonide, de ce qu'il s'adresse au plus grand Personnage du Païs, pour avoir son approbation.

UN grand Joüeur de Flûte demandoit un jour à son Maistre, *après avoir appris de luy tous les secrets de son Art*, comment il feroit pour se rendre illustre : Car je ne desirerois pas, luy dit-il, joüer aussi-bien de la Flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y avoit point de gloire à acquerir ; & je dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.* Timothée répondit à Harmonide ; car c'est ainsi que s'appelloient le Maistre & le Disciple, Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande, & qu'estant impossible de joüer devant tout le monde, il falloit tascher de gagner l'estime de ceux qui

Après avoir appris de luy tous les secrets de son Art. Je change cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui serve au raisonnement, que parce que le particulier n'est pas de ce temps-cy.

estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont accoustumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu ajugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet avis ; car la premiere fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque Profession que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoistre, comme à celuy qui a l'approbation generale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoient que deux voix dans le Conseil ; mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on revere d'autant plus, qu'ils sont toûjours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein ; outre que je pense estre à vous en quelque sorte, puis que je suis d'une Ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faveurs, tant publiques, que particulieres. S'il arrive donc que je n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, ajoustez-

y vostre suffrage, comme celuy de Minerve : Aussi-bien, si je n'avois vostre approbation, celle des autres ne me suffiroit pas, & *sans elle, je compte pour rien toute ma gloire.* C'est vous qui devez apprendre à la Posterité ce qu'elle doit croire de mes Ouvrages ; & je m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la réputation que les hommes m'ont donnée, afin que j'aye plus d'assurance de paroistre desormais en public ; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux Jeux Olympiques.

Sans elle, je compte, &c. J'ay déja dit que son jugement estoit la regle des autres.

LE SCYTHE, OU L'ESTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du précédent : car par l'exemple de Toxaris, qui mena Anacarsis chez Solon, comme à l'abregé de toute la Gréce, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

ANacarsis n'est pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athénes ; car Toxaris y avoit

esté avant luy : mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ny de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmy eux une marque de grandeur ; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux Bœufs à leur Chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son païs, mais il s'habitua à Athénes ; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de déïfier, aussi-bien que les Scythes, qui dépeschent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion estoit grande à Athénes, la femme d'un Sénateur de l'Aréopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire cesser la peste, il falloit arroser de vin l'entrée des maisons ; ce qu'on fit, & la peste cessa : Soit que la vertu de cette divine liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris, qui estoit sçavant dans la Medecine, eust quelque secret là-dessus, qui n'est pas connu de tout le monde : Tant y a, que par forme de reconnoissance, on immole depuis, tous les ans, un Cheval blanc sur son Sepulchre, d'où cette femme le vit monter ; car son nom fut reconnu par l'Epitaphe,

C'est qu'ils luy sacrifioient tous les ans un homme.

quóyqu'à demy effacée. Mais on voyoit un Scythe gravé sur la colomne, avec un Arc tendu en une main, & un Livre en l'autre, & le Livre & l'Arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps; le reste a esté consumé par le temps. Ce Tombeau est assez près du Dypile à main gauche en allant à l'Academie, & n'est pas fort magnifique, mais du reste, ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes: Car on dit que ce Heros guérit encore de la fiévre, ce qui n'est pas estrange, après avoir guéri toute une Ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel je l'ay allegué, Toxaris vivoit encore, lors qu'Anacarsis vint à Athénes, & le rencontra un jour par la ruë tout interdit, comme un estranger qui ne sçait pas les mœurs du païs, & n'en entend pas la langue; de sorte qu'il se repentoit d'estre venu, & se préparoit déja au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoistre, tant à son habit, que parce que c'estoit un des grands Seigneurs d'entre les Scythes: si bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'estoit point Anacarsis; ce qui le surprit tellement, qu'il laissa couler des larmes de joye, de trouver un homme de connoissance en un païs estranger. Il luy demanda donc

son nom, ne le pouvant reconnoistre, à cause de sa longue absence, outre qu'il estoit vestu à la Grecque, la barbe rase, & sans épée, & qu'à son discours & à sa façon, on l'eust pris pour un Athénien, tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé, Anacarsis s'enquit si ce n'estoit pas luy qui avoit quitté son païs & sa famille, pour se venir establir en Grece, où l'on disoit qu'il estoit maintenant en grande estime; & sur sa réponse, Sçache, luy dit-il, que je suis l'un de tes adorateurs, & que l'amour de la Gréce m'a porté comme toy en cette Province, où j'ay beaucoup souffert depuis ma venuë, *servant de joüet aux petits enfans* par la nouveauté de mon habit, sans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, de m'apprendre les Loix & les Coustumes du Païs, & de me donner la connoissance des grands-hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi-bien que du tien. C'est avoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si-tost quit-

Servant de joüet aux petits enfans : Le reste est déja exprimé.

ter la Gréce, après avoir tant pris de peine pour y venir; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir, lors que tu viendras à la connoistre: Je te donneray seulement un secret pour apprendre en peu de temps ce que tu desires sçavoir. Il y a un illustre Vieillard en cette Ville, qui a voyagé long-temps en Asie & en Egypte, & conversé avec les Sages du Païs; si bien que les Athéniens *l'ont choisi pour leur Legislateur*, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peux avoir sa connoissance, tu verras en luy toute la Gréce, puisque c'est comme un abregé de tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas davantage, dit Anacarsis, à me le faire connoistre, & me mene de ce pas chez luy; mais je crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, je t'assure du contraire, & qu'il sera bien-aise d'obliger un estranger comme toy; suy-moy, seulement, & viens faire preuve en sa personne de la courtoisie & de la generosité des Grecs. Mais le voilà tout à propos qui s'avance tout rêveur, abordons-le. *Reçoy ce pré-*

L'ont choisi pour Législateur. Ces loüanges sont touchées ensuite.

sent de ma main, Solon : Voicy l'un des plus grands Seigneurs de mon Païs, qui l'a quitté pour te venir voir, & pour apprendre de toy les Loix & les Coustumes de la Gréce. Si je te connois bien, tu ne tromperas point son attente ny la mienne, & d'un honneste Scythe, tu en feras un honneste Athénien. Sçache, Anacarsis, que tu-as en Solon Athénes & toute la Gréce, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne seras plus estranger, mais connu & chéri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conversation te fera oublier ta Patrie, & si tu cherches un amy, comme tu dis, tu trouveras icy le but & l'accomplissement de ton dessein ; car c'est un modelle de vertu, & l'image vivante de la Philosophie. Rens graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un si grand tresor, & ne te plains plus de la fortune, ny ne regrettes les maux que tu as enduré en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce present plust à Solon, & ce qu'il répondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vécurent depuis dans une parfaite intelli-

Reçoy ce présent de ma main. Je touche plus bas qu'il cherche un amy.

gence,

gence, & qu'il apprit à Anacarsis tout ce qu'il sçavoit, & luy donna la connoissance des plus grands Personnages de la Gréce. D'autre costé, Anacarsis ne le pouvoit quitter un moment, tant il estoit charmé de son sçavoir & de sa vertu; de sorte qu'il apprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit très-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eust pas fait son amy. Il est donc le seul des Barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait Citoyen d'Athénes, si l'on en veut croire Theoxéne. Aussi ne retourna-t-il en son Païs, comme je croy, qu'après la mort de Solon. Maintenant, pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarsis de la Scythie, pour venir en Macédoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arrivé la mesme chose qu'à luy, & ne croyez pas que je le dise par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ny en grandeur que je me veux comparer à Anacarsis; mais en ce que je me trouvay tout surpris, en arrivant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la Ville, que de la multitude & de la splendeur de ses Habitans; de mesme que Telema-

que fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le Palais de Menelaüs. Car comme j'avois envie de me faire connoiſtre par quelque Ouvrage ; puis que je ne pouvois mieux faire paroiſtre mon eſprit qu'en ce lieu, & que je m'enquerois de ceux qui eſtoient le plus en eſtime, pour m'adreſſer à eux, & pour implorer leur protection : je ne trouvay pas ſeulement un Toxaris, mais pluſieurs, qui après m'avoir dit le grand nombre d'honneſtes gens dont cette Ville eſtoit remplie, ajouſterent, qu'il y en avoit deux principaux, tant en nobleſſe qu'en crédit, qui pouvoient diſputer de ſçavoir & d'éloquence avec *les plus grands Perſonnages de la Gréce*, & eſtoient également chéris & eſtimez de tout le monde. Pour leur courtoiſie & le reſte de leurs vertus, il n'eſt pas beſoin, dirent-ils, de vous en parler ; car vous les reconnoiſtrez aſſez vous-meſme. Il ſuffit de vous dire, que l'un eſt le pere, & l'autre le fils, & que le premier peut eſtre comparé legitimement à Solon, à Periclés, ou à Ariſtide, & l'autre à Alci-

Les plus grands Perſonnages de la Gréce : Le Grec dit, *les Dix d'Athénes*, qui eſtoient des Orateurs illuſtres.

biade ; puis qu'il a comme luy les façons aimables & attrayantes, ſans parler des avantages de ſa taille & de ſa bonne mine. Toute la difference qu'il y a, c'eſt que la Gréce ſe repentit d'avoir aimé l'autre, & que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmente tous les jours avec ſon eſtime. Enfin, c'eſt l'honneur de ſon Païs, & les délices de tout le monde. Si-toſt qu'il ouvre la bouche pour parler, il ravit chacun en admiration : ſi-bien que vous n'avez rien à deſirer, ſi ſon pere & luy viennent une fois à vous recevoir dans leur amitié. J'atteſte les Dieux que voilà quel eſtoit le ſentiment general ; mais je n'ay plus que faire du témoignage des autres, après l'avoir reconnu moy-meſme, & je trouve ſeulement qu'on n'en a pas aſſez dit. Il ne faut donc point tarder davantage à gagner leurs bonnes graces, puis que leur amitié nous doit ſervir d'abry contre la tempeſte, comme les Etoilles de Caſtor & de Pollux, ſi favorables aux Nautoniers.

Fin du premier Tome.

TABLE
DES MATIERES
DU PREMIER TOME
Des Oeuvres de Lucien.

Achilles. Ses regrets pour sa gloire perduë, *Page* 210
Accusateurs des hommes après leur mort, quels, 255
Adonis. Par qui ravy à Venus, 108
Comment il luy fut rendu pour moitié, *Là-mesme*.
Aëtion. Pourquoy particulierement honoré aux Jeux Olympiques, 462
Ajax. Comment mourut, & comment Ulysse fut cause de sa mort, *Là-mesme*.
Alcyon. Quel oyseau, & l'histoire de sa métamorphose, 70
Alexandre. Sa harangue en présence de Minos, avec le dénombrement de ses victoires, 201
Avec quel succès, 204
Pourquoy souffroit qu'on l'appellast fils de Jupiter, 205
Alphée. Fleuve, de quelle fontaine amoureux, 151

Ambre. Quelle production, 143
Ambrosie. D'où on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente, 293
Amour. Combien c'est une chose libre, 89
Amymone. Comment, & par qui changée en fontaine, 156, 157
Anacarsis. Quel Philosophe, & où il enseigna, 473, *& suiv.*
Andromède. Par qui, & comment délivrée du monstre qui la devoit dévorer, 167
Pourquoy elle avoit esté attachée au Rocher, *Là-mesme, & 168*
Annibal. Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui passera le premier en l'autre monde, 199 *& suiv.*
Antisthenés. Combien peu d'estat il faisoit de la mort, 237
Antiochus Soter. Sa modestie après la victoire, 469, 470
Apis. Quel Dieu, & quels sont les sacrifices que l'on luy fait, 297
Apollon. Pourquoy ne pust estre aimé de Daphné, 89
Ce que la Fable attribuë à Apollon, & où adoré, 290, 294
Apparence. Comment se doit distinguer d'avec la verité, 431
Apprehender. Ce que c'est proprement, 322
Arethuse. Quelle fontaine, & par qui recherchée, 151
Argent. Remede à tous maux, 61
Arion. Quel, & son avanture, 159
Aristippe. Quel personnage, & ce qu'il sçavoit faire, 307
Sommaire de sa doctrine, 308
Aristote. Comment abusa de la bonté du na-

turel d'Alexandre, 206
Arsaces. Quel personnage, & dequoy se faschoit particulierement au passage de l'autre monde, 235, 236
Astalaphe. Quel, & pourquoy on le fait naistre de Mars, 450
Athéniens. Combien grands railleurs & grands Philosophes, 14 & 25
Athlétes. Comment s'apparioient aux Jeux Olympiques, 442

B

Bacchus. Comment enfanté, 291
Beatitude. En quoy elle consiste, 422
Bellerophon. Comment il fut luy-mesme l'instrument de son malheur, 410
Biens. Quels, & ce qu'il en faut penser, 21
De combien de sortes, 320
Biton. Quel, & combien heureux, 274

C

Calydoniens. Pourquoy affligez, 288
Cambyses. Quel, & comment mourut, 278
Caron. Pourquoy fait tout quitter dans sa Barque, 190, 191
Castor & Pollux. Combien semblables, & le moyen de les reconnoistre, 144
Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en même temps dans le Ciel. *Là-mesme.*
De quel mestier ils se meslent, 145
Centaure. Belle description du Centaure de Zeuxis, 467
Cerés. Comment représentée, 373
Chiron. Pourquoy souhaita la mort, 233, 234

Chrysippe. Pourquoy ne se fasche point de servir, 314
Quelle estoit sa science, 315, 316
Ciel. Sa description selon Homere, 292
Cleobis. Quel, & pourquoy estimé heureux, 274
Cleon. En quel sens appellé Promethée, 13
Cœur de l'homme, pourquoy comparé à un but, 37
Comedie. Combien, & en quoy differente du Dialogue, & s'ils se peuvent allier ensemble, 15, 16
La vie de l'homme est comme une Comedie, dont la fortune est le Poëte, 258
Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne, 259
Connoissance de soy-mesme, combien necessaire, 176
Consequence. A qui il appartient de tirer des consequences, & ce que c'est, 318
Corybantes. Quelles, & leurs folies, 110
Cour. Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable est le sort des Courtisans, 380 & *suiv*.
Createur. Avantages du Createur sur la creature, selon la doctrine de nostre Auteur, 71
Creation de l'homme par Promethée, 79
Son utilité, 80
Crésus. Quel, & le propos qu'il tenoit à Solon, 274
Cupidon. Dénombrement des désordres qu'il cause dans le monde, 109, 110
Pourquoy craint Pallas, 121, 122
Cybelle. Que fit à son Athis, 292
Où adorée, 294
Cynique. Pourquoy absous par Rhadaman-

te, 375
Quels Philosophes, selon le sentiment commun, 429
Cyrus. Quel, & les prédictions de sa mort, 278

D

Danaë. Par qui condamnée à estre mise dans un coffre avec Persée son fils, & jettée dans la Mer, 163
Et par qui sauvée, 164
Danaüs. Comment traitoit ses cinquante filles, 155
Dauphins. Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes, 158
Délicats. Comment punis, 36
Déméa. Orateur, mal-traité par Timon, & pourquoy, 63, 64, 65
Démocrite. Pourquoy rioit toûjours & se mocquoit des hommes, 309
Denys le Tyran. Pourquoy délivré de ses peines, & de la chimere, 256, 257
Devin. Ce que les Devins ont ensemble de commun, 241
Dialogue. Quelle est l'essence du Dialogue, 15, 16
Si l'on le peut unir avec la Comedie, & quelles sont leurs differences, *Là-mesme*.
Diane. Par quels peuples adorée, 294
Dieux. Pourquoy adorez en Egypte sous diverses figures d'animaux, 296
Diogéne. Jugement de sa vie, & combien different de Mausole, 230, 231
Son occupation en l'autre monde, 261
Comment représentoit Hercule, 304

Sommaire de sa doctrine, 305
Et quelle Beatitude il preschoit, 306
Dionysius. Quel, & comment nâquit, 106
Discorde. Que fit aux nopces de Thétis & de Pelée, 153.

E

Eleusine, & ses mysteres, quels, 373
Eloquence. Son idée, 5
Quels sont ses avantages par-dessus les autres connoissances, 7 *& suiv.*
Elisées. Champs, par qui habitez, 257
Empedocle. Pourquoy appellé Pantoufflier, & ce qui le meût à se précipiter dans les flammes du Mont Ethna, 222
Enfers. Quel est le chemin par où l'on descend aux Enfers, 264
Epicure. Quel personnage, & ce qu'il aime, 313
Epicuriens. Quel, selon le sentiment commun, 429
Epimethée & Promethée. En quoy differens, 18
Eschines. Quel personnage, & pourquoy particulierement recherché par Philippe Roy de Macédoine, 9
Esculape. En débat contre Hercule, & pourquoy, 111, 112
Ethiopiens. Comment appellez par Homere, 82 *&* 289
Etolie. Pourquoy affligée, 288
Europe. De qui fille, & comment aimée de Jupiter, 169
Spectacle de son ravissement, *Ibid. &* 170
Exorde. Quel doit estre, selon les regles des bons Orateurs, 24

F

Felicité, sans témoins, ce que c'est, 81
Celle des Philosophes, pourquoy chimerique, 417 & *suiv.*
Femmes, Combien peu d'assurance il y a aux paroles des femmes, 205
Fer. Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or, 277
Festins. Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent, 77
Féves. Pourquoy Pythagore n'en mangeoit point, 302
Flatteurs. Pourquoy pires que ceux qui flattent, 31, 32

G

Galatée. D'où ainsi appellée, & combien amoureuse de Poliphéme, 146
Ganyméde. Comment ravy par Jupiter, 91 & *suiv.*
Gelons. Quels peuples, & en quels pays, 191
Gloire. Ce que c'est que la gloire du monde, 210
Gnathon, Parasite. Pourquoy mal-traité par Timon, 60, 61
Graces. Comment passoient leur temps avec Vulcain dans l'Isle de Lemnos, 115
Grands. Comment estalent leur folie & leur vanité, 29
Avis aux Grands, 173
Quels maux sont contraints de souffrir ceux qui entrent au service des Grands, 379, 380, & *suiv.*

Grecs. Dequoy particulierement loüez , 17
Comment gagnez par Alexandre , 208

H

Harmonide, celebre joüeur de Flûte , 471
Hélene. Quelle , & de qui elle fut fille, 132
Pourquoy mal-traitée par Protesilas aux Enfers , 218
Hellespont. D'où ainsi appellé , 160
Hercule. En debat contre Esculape , 111
Comment au Ciel & aux Enfers , 212, 213
Herodote. En quoy particulierement imitable , 461
Heros. Ce que c'est proprement qu'un Heros , 177
Heureux. Quels personnages ont particulierement mérité ce nom , 274
Hippias. Rhéteur Grec , 462
Homere. Architecture d'Homere , quelle, 269, 270
Homme. De la création de l'homme par Promethée , & s'il est plus avantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes , 79, 80
Combien grande est l'invention des hommes, *Là-mesme & suiv*.
Ce que les passions font en l'homme, & quelles sont leurs folies , 279, 280
Et combien miserable leur condition , *Là-mesme & suiv*.
A quoy comparé , 282, 283
Horloges d'eau, à quoy anciennement employées, 339, 404
Hyacinthe. Comment tué par Mercure & le Zéphire , 113

I

JEux Olympiques, quels, & comment on y apparie les combattans, 441
Indiens. Pourquoy enyvrez dès qu'ils eurent gousté du vin, 21
En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre, 208
Incertitude. Par qui ordinairement causée, 263
Ino. Pourquoy se jette en bas du Mont Cithéron, avec son fils Melicerte, 160
Interest. Ce que c'est proprement, 318
Io. Quelle, & pourquoy transformée en génisse, 90
Comment faite Isis, & la Patrone des Nautonniers, *Là-mesme.*
Isménodore. Quel personnage, & comment tué, 235
Junon. Reproche à Jupiter son peu d'affection, au sujet de Ganyméde, 95 *& suiv.*
Querelle Latone, & pourquoy, 116
Ce qui se dit d'elle par les Poëtes, 291
Où adorée, 294
Jupiter. Comment délivré par Vulcain de sa fille qu'il portoit en sa teste, 103
Combien eut de peine à se sauver des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier, 135
Comment déposa son pere, 290, 291
Ses diverses métamorphoses, & ses dissolutions, *Là-mesme.*
Ixion. Quel au jugement de Jupiter, & quel à celuy de Junon, 98, 99,

Sa punition concertée entre eux deux, quelle, 99, 100
Pourquoy chassé de la table des Dieux, 293

L

Latone, & Junon en querelle, 116, 117
Lettrez. Quels affrons reçoivent dans les Cours des Grands, 383 *& suiv.*
Liberté. Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent, 77
Lucien. Idée de sa vie, 1, 2 *& suiv.*
Ses voyages, 10
Quel personnage, & comment plaide sa cause pardevant la Verité, contre les Philosophes, 335, 336 *&* 341
Et Relation plus ample de sa vie, 341 *& suiv.*
Lycanthrope. Ce que c'est, 60
Lydie. Comment conquise par Bacchus, 120

M

Mars. Comment fut pris couché avec Venus, 118, 119
Mausole. Quel, & combien remply de vanité après sa mort, 230
Megapenthés, Tyran. Pourquoy vouloit retourner en la vie, 362, 363
Accusé & condamné, 375, 376
Méléagre Quelle fut la cause de sa mort, 289
Mélicerte. Quel, & son avanture, 160
Ménippe. Quel personnage, 174, 175
Sa pauvreté, 190, 226
Mercure. Voleur dès le maillot, 101

Ses autres qualitez, *Là-mesme* & 102
En quoy le plus miserable des Dieux, 140
Merveilles de la Nature, combien considerables, 72
Milon, Crotoniate. Quel, & en quoy recommandable, 273
Minerve. Sa naissance du Cerveau de Jupiter, 103 & 291
Où particulierement adorée, 294
Differend entre elle, Neptune & Vulcain, touchant l'excellence de leur Art, 431
Misanthrope. Pourquoy Timon appellé Misanthrope, 60
Momus. Pourquoy il trouvoit à redire qu'un Taureau eust les cornes au-dessus des yeux, 35, 36
Monde. Comment vont les choses du Monde, 259
Mort. Si la mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut avoir, 233, 234
Muses. Pourquoy exemptes des traits de Cupidon, 122
Noms des Muses, pourquoy donnez aux Livres d'Herodote, 362
Musique. Quelle est celle qui est inutile, 471

N

NAture. Combien de contrarieté entre les Philosophes pour les choses de la nature, 249
Nectar. D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent, 293
Neptune. Differend entre Neptune, Minerve & Vulcain, touchant l'excellence de leur

Art, 431
Nigrinus, Philosophe Platonicien. Quel personnage, 20 *& suiv.*
Nirée. Quelle personne, & l'estime de sa beauté, 232, 233
Nouveauté. Quelle estime on en doit faire, 466

O

OMbres. Sont les accusateurs des hommes après leur mort, 255
Opiniastres. Comment doivent estre traitez, 426
Or. Ce que c'est, & ses effets, 275, 276
Que le fer est meilleur que l'Or, Paradoxe, 277
Oracles. Peu seurs dans leurs réponses, 205
Oronte. Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encore en passant en l'autre monde, 236

P

PAllas. Comment donne de la crainte à Cupidon, 122
Pan. Pourquoy cornu, avec une barbe, une queuë, & des pieds de Chévre, 136, 137
Pâris. Eleu Juge entre les trois Déesses, 123 *& suiv.*
Passions. Leurs effets dans l'homme, 289
Pauvres. Comment se doivent consoler, 173
Pauvreté. Comment ses aiguillons sont poignans, 412
Pélée. Comment ses nopces furent troublées par la Discorde, 153
Péripateticien. Quelle est la doctrine Péripate-

icienne, 320, 321
Selon le ſentiment commun, 429
Perſée. Comment ſe garentit de la veuë des Gorgones, & les tua, 166, 167
Philiade. Quel, & pourquoy mal-traité par Timon, 62, 63
Philippe. L'occupation de Philippe de Macédoine en l'autre monde, quelle, 260
Phinées. Combien incommodé par les harpies 48
Philoſophes. Combien vains & orgueilleux, 172
Philoſophes anciens, quels à la mort, 225
Philoſophes vaincus par Lucien, difference de leurs Sectes, & leurs débats pour la primauté, 348, 350
Si les Philoſophes ſont affranchis de toute la tyrannie des paſſions, 425, 426
Philoſophie. Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne, 21
Philoſophie ancienne, combien incertaine, 248, 249
Où il la faut chercher, & comment déchirée, 350, 351
Pourquoy elle n'eſt pas toûjours accompagnée de la verité, *Là-meſme.*
Philoſophie, pourquoy comparée au vin, & ſi c'eſt peine perduë d'eſtudier en Philoſophie, 448, 449 *& ſuiv.*
Qui eſt-ce qui mérite mieux le nom de Philoſophe, & quelle eſt la meilleure Philoſophie, 455, 456
Platoniciens. Quels perſonnages, & quelle eſtoit leur plus grand défaut, 429, 436
Plutus, Dieu des Richeſſes. A quelles gens s'adonne plus volontiers, 46, 51, 52

Invective

Invective de Jupiter contre luy, & ses reparties, 47
Va lentement, 49
Et s'égare aisément, 51
Poëtes, Combien estimez des Grands, 460
Policrate. Combien heureux, & quelle fut sa fin, 279
Polyclète, excellent Sculpteur, 7
Polyphéme. De qui fut fils, & comment receu de Galatée, 146, 147
Par qui son œil crevé, & pourquoy, 148, 149
Pomme d'or avec son inscription, par qui jettée, & où, 153, 154
Potiers de terre, par qui appellez des Promethées, 14
Priape. Quel, & comment traita Bacchus, 138, 139
Promethée. Quel personnage, & en quel sens les Orateurs sont des Promethées, 12, 13
Pourquoy attaché sur le Caucase, 73, 74 *& suiv.*
Proserpine. Comment posseda le bel Adonis, 108
Protée. Comment se peut changer en feu, & en eau, 152, 153
Protésilas. Comment tué à la guerre de Troye, 218, 228
Pourquoy renvoyé au monde, 229
Ptolomée. Merveilles qu'il fit voir dans le Theatre d'Alexandrie, 15
Pyrrhon. Combien extravagant, & sa doctrine, 321, 322
Pythagore. Son origine & sa doctrine, 298 *& suiv.*
Pythagoriciens. Quel estoit le vice de ces Philosophes, 429

R

Republique divine, & de laquelle tout le monde devroit souhaiter d'estre Citoyen, quelle, 433
Riche. Comment devient quelquefois pauvre, 44
Combien miserables pour la plusspart, 48
Ordonnance contre les Riches, quelle, 262
Et comment se verifie dans les Enfers, *Lamesme*.
Rome. Portrait des mœurs de Rome du temps de Lucien, 27
Roxane. Tableau de ses amours avec Alexandre, 462, 463.

S

Sacrifices. Quels, & combien divers, 288 & *suiv*.
Sage. Quel sentiment il doit avoir de la vie & de la mort, 232, 233
Que fait en l'autre monde, 261
Quel doit estre le veritable Sage, 429
Sagesse. En quoy consiste, 431
Salathe. Quel personnage, & comment mourut, 410
Satrapes. Quelle est l'occupation des Satrapes en l'autre monde, 260
Saturne. Quel, & comment se rendit maistre du Ciel, 290
Sceptique. Quelle est cette doctrine, 321
Scipion. Pourquoy passe devant Annibal en l'autre monde, 204
Sculpture. Plustost un divertissement honneste

qu'un Art, 8
Son idée, 5
Scythes. Comment domptez par Alexandre, 208.
Secte. Recherche pour sçavoir quelle Secte est la meilleure, 427, 428
Semele. Pourquoy consumée par le feu, 105
Sepulchre. Vanité des Sepulchres parmy les Anciens, 284
Singe de Cleopatre, 411
Socrate. Par où se fit estimer, 9
Raillerie contre ce Philosophe, 75
Quel personnage, & quelle opinion les Athéniens eurent de luy après sa mort, 225
Quelle est son occupation en l'autre monde, 261
Quelle estoit sa doctrine, 311
Solécisme dans la volupté, ce que c'est, 33
Solon. Quel personnage, & comment il receut Anacarsis, 477, 478
Songe. S'il est à propos de conter des Songes, 11
Sostrate, Sophiste. Comment, & pourquoy délivré par le Jugement de Minos, 242, 243.
Statuës. Par où l'on juge de leur prix, 430
Stoïciens. Quels Philosophes selon le sentiment commun, 429, 430 *& suiv.*
Syllogisme. Combien subtil ouvrage, 314, 316

T

Tantale. Comment meurt de soif au milieu d'un Lac, 214
Et pourquoy n'estant qu'une Ombre, il avoit soif, 219

Pourquoy chassé de la table des Dieux, 293
Taureau. Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au-dessus des yeux, 35
Tellus. Quel personnage, & pourquoy estimé heureux, 275
Theodotas, Capitaine d'Antiochus Soter, 469
Thersite. Dispute de la beauté avec Nirée, 252
Thetis. Ses nopces troublées par la Discorde, & comment, 153
Thrace. Comment conquise par Bacchus, 120
Thrasiclés, Philosophe. Pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis, 66
Pourquoy mal-traité par Timon, 68
Timon. Ses plaintes à Jupiter, 40
Comment devenu pauvre, 44
Tirésias. De qui receut le don de Prophétie, 239, 240
Toxaris Quel personnage, & comment fit cesser la peste à Athenes, 473, 474
Trophonius. Quelles singeries on faisoit en entrant dans son antre, 177
En quel endroit est son Oracle, 264
Troye Ses murs, par qui bastis, 290
Tyran. Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pauvre, 368

V

Venus. Comment surprise avec Mars par l'industrie de son mary Vulcain, 111, 119
Verification des Ordonnances, comment se fait dans les Enfers, 264

Verité. Recherchée par Menippe, & chez qui, 248, 249 *& suiv.*
Pourquoy n'accompagne pas toûjours la Philosophie, 333
Et desire toûjours la liberté, 334
Qu'elle est une, & combien difficile à découvrir, 428
Verse-eau. Signe du Zodiaque, 96
Vertu. Rien de plus sordide que d'en faire trafic, 32
Combien difficile à obtenir, 249
Où elle habite, & si l'on ne descend jamais, quand on est parvenu à elle, 423
Combien elle a de chemins, 427
En quoy elle consiste, 451, 456
Vie. Combien aimée, mesme des Pauvres & des Vieillards, 238
Quelle est la meilleure, & celle qu'un honneste-homme doit choisir, 251 *& suiv.*
Vin. Comparaison du vin avec la Philosophie, 448
Peste appaisée à Athénes par des effusions de vin, 474
Ulysse. Pourquoy se fit attacher au mast de son Vaisseau, 28
Comment s'échappa des embusches de Polyphéme & luy creva l'œil, 148, 149
Comment fut cause de la mort d'Ajax, 241
Universels. Pourquoy ne subsistent point séparément, 312, 313
Volupté. Ses desordres, 27, 28
Vulcain, fils de Junon, 97
Comment aimé des plus belles Déesses, & des Graces, 114, 115
Et comment il surprit Mars, 118

Comment devenu boiteux, 291, 292
De quoy fut blasmé par Momus, qu'il avoit esleu Juge de son differend contre Neptune & Minerve, 433

X

Xanthe, Fleuve. Pourquoy mal-traité par Vulcain, 162, 163
Xenophon. Ce qu'il fit dans la retraite des dix mille, 15

Z

Zamolxis, Dieu des Scythes, & quels sacrifices on luy faisoit, 474
Zeuxis. Quelle gloire a remporté de ses Ouvrages, & quels en estoient les principaux, 466 *& suiv.*

Fin de la Table des Matieres du premier Tome des Oeuvres de Lucien.